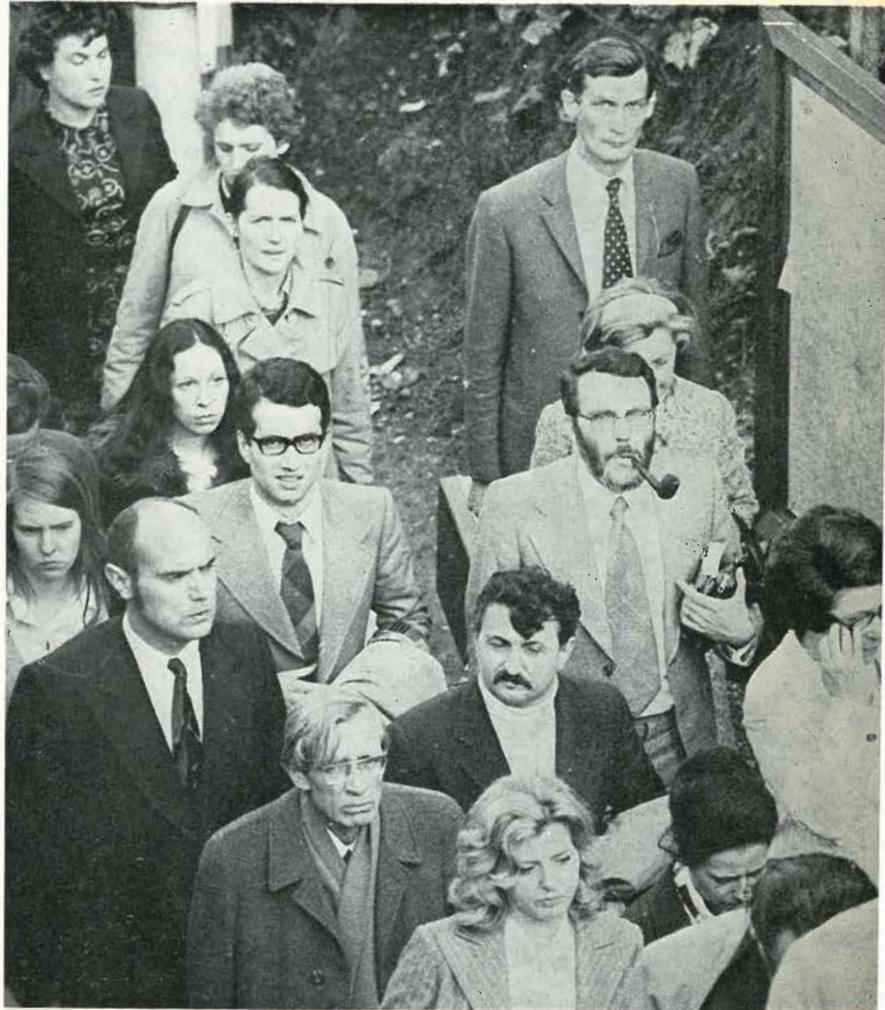


UNITÉ DES CHRÉTIENS

**L'incroyance
et
nous**



numéro 15 – juillet 1974 – 4 francs

UNITÉ DES CHRÉTIENS

●
Revue trimestrielle
de formation et d'information
œcuméniques
●

Rédaction - Administration

Unité des Chrétiens
17, rue de l'Assomption,
75016 Paris Tél. 647.73.57

Abonnement pour la France :

Simple : 15 F par an
De soutien : 30 F par an
Etranger : 20 F par an
A verser au C.C.P. Unité des
Chrétiens - 31.691.30 - La Source

Abonnement pour la Belgique :

S'adresser au P. Philippe Lies-
sens, 35, rue Duquesnoy, 1000
Bruxelles-1. 100 F.B. par an à
verser au CCP Unité chrétienne
21.61.65 à Bruxelles.

Abonnement pour le Canada :

S'adresser au P. Armand De-
sautels, A.A., « Unité des Chré-
tiens », Montmartre canadien,
1679 Chemin St-Louis, Québec,
Qué. G1S 1G5 \$ 4 par an.

Abonnement pour la Suisse :

Pour la rédaction, s'adresser à
M. l'Abbé Edmond Chavaz,
165, route de Ferney, 1218,
Grand Saconnex.

Pour l'administration, s'adresser
à Mlle Madeleine Bovey, C.C.P.
12.22220 « Unité des Chrétiens »,
15, Parc Dinu-Lipatti, 1225
Chêne-Bourg, 10 F.S. par an.

L'abonnement part obligatoire-
ment du premier numéro de
l'année : les abonnés qui
souscrivent en cours d'année
reçoivent les numéros déjà
parus.

— Directeur de la publication :
Jacques Desseaux.

— Secrétaire de Rédaction :
Jérôme Cornélis.

IMPRIMERIE DE LA CENTRALE
10, rue de l'Hospice, 62301 Lens

SOMMAIRE N° 15

EDITORIAL

	Pages
Georges Appia, Jacques Desseaux, Roger Greenacre, Elie Mélia : L'espérance qui est en nous	1

DOSSIER : CHANTILLY 74

Gérard Delteil : Annonces différentes de Jésus-Christ	2
Questions à reprendre	9
Quelques conclusions	10
Etienne Charpentier : Approches différentes de Jésus-Christ	11
Jean-François Six : Refus différents de Jésus-Christ	20
Synthèse des groupes	24
Table ronde : L'incroyance parmi nous	25
Etienne Farcet : Ateliers et assemblée catholiques	30
Georges Appia : Les protestants entre eux	32

BILAN ET PERSPECTIVES

André Dumas : Regard sur Chantilly 74	34
Bernard Sesboüé : Unité, pluralisme et Confession de foi	39

ACTUALITE

P. Michalon : Le 67ème Synode National de l'Eglise Réformée de France	47
Jérôme Cornélis : Jalons sur la route de l'Unité	48

L'ESPERANCE QUI EST EN NOUS

Chantilly 74

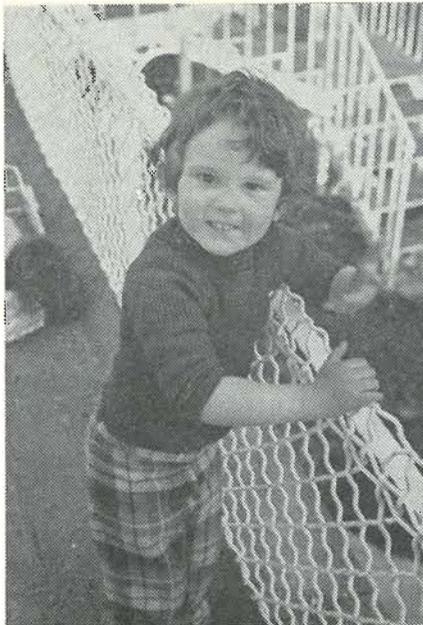
Tous les deux ans, se rencontrent les Anglicans, Catholiques, Orthodoxes, Protestants, évêques, pasteurs, prêtres, laïcs, religieuses, mandatés par leurs Eglises pour le dialogue œcuménique. En avril 1972 la réunion se tint à Bièvres. Notre Revue (N° 7) a rendu compte de ces travaux aux deux pôles précis : étude des résultats d'une enquête sur la situation de l'Œcuménisme en France, prise de conscience de la responsabilité commune des Chrétiens dans le monde d'aujourd'hui.

En avril 1974, la rencontre était à Chantilly, au Centre « Les Fontaines », maison assez vaste pour accueillir les 200 participants qui pour la première fois ont pu vivre ensemble d'un bout à l'autre de la Rencontre la même vie de prière, de réflexion, de dialogue et d'ouverture, avec des espaces dits « mono-confessionnels » durant lesquels chaque délégation réunissait ses propres membres.

Prolongeant BIEVRES 72, CHANTILLY 74 ne pouvait que s'inscrire dans le contexte du mouvement œcuménique aujourd'hui, au plan local, national, international. Ce dernier plan était signifié par la participation de représentants du C.O.E., du Secrétariat pour l'Unité à Rome et de frères venus de Belgique, d'Italie, de Suisse, de Yougoslavie. Le Saint-Esprit qui a fait passer les Chrétiens du « dos à dos » au « face à face » les place maintenant « côte à côte » pour regarder ensemble dans la même direction : l'Unique Seigneur à proclamer et à servir dans les hommes et le monde « afin qu'ils croient » (1). L'appel de l'Apôtre Pierre : « Rendez compte de l'Espérance qui est en vous à ceux qui vous interpellent » (2), a donc servi, dans la ligne proposée par le C.O.E. et le Secrétariat pour l'Unité à Rome, de « leit-motiv » à toute la rencontre de Chantilly du 2 au 4 avril 1974.

Comme sur un Iceberg

Les travaux en « groupes inter-confessionnels » se sont articulés autour des exposés du Pasteur Gérard DELTEIL : « Annonces différentes de Jésus-Christ », du P. Etien-



« L'Espérance fait des âmes fraîches avec des âmes vieilles »

(Charles Péguy)

ne CHARPENTIER : « Approches différentes de Jésus-Christ en Luc et Matthieu », du P. Jean-François SIX : « Refus différents de Jésus-Christ » (les différentes incroyances). Le lecteur trouvera dans ce dossier les textes de ces interventions et des échanges auxquels ils ont donné lieu. Il tirera également un grand profit à « regarder » la rencontre avec les yeux du Pasteur André DUMAS et du P. Bernard SEBOUE. L'un et l'autre nous ont fait prendre conscience que nous étions à Chantilly comme sur un Iceberg, c'est-à-dire que la partie visible de notre situation était de beaucoup moins riche et moins importante que la partie non visible, ou pour parler à la manière d'André DUMAS, que le « non-dit » de Chantilly était sans doute plus significatif que le « dit » de Chantilly.

Tous les Tiers-Monde du monde

Outre les documents ci-dessus, ce dossier présente la synthèse des travaux que chaque délégation a élaborés en assemblées générales ou ateliers appelés « monoconfessionnels ». Il ne peut hélas qu'évo-

quer l'inexprimable tellement ressenti par tous les participants et dont témoignent ici quelques-uns : la communion fraternelle si attentive et réceptive dans la prière, l'échange informel, ce fait que toute la rencontre a été une célébration de louange, d'Espérance, de partage, une célébration de la présence de « l'Esprit qui habite en nos cœurs » et « nous conduit à la Vérité entière » (3).

Mais il faut le dire, Chantilly 74 a été aussi célébration de « l'absence ». A cet égard, tel propos de Gérard DELTEIL rapporté ici nous oblige à prendre au sérieux l'avertissement de Francis JEANSON qui nous rappelle que notre préoccupation de dialogue œcuménique doit rester ouverte à tous les hommes et au monde. Il nous est utile de constater que cette ouverture se retrouve chez nos frères incroyants. Voici ce qu'écrit JEANSON : « Pour qu'un dialogue devienne authentique, il faut que les interlocuteurs veuillent que le dialogue reste ouvert à n'importe quel autre, c'est-à-dire qu'il puisse toujours être contesté par l'intrusion de n'importe quel tiers, y compris le tiers exclu : le Tiers-Monde par exemple, et tous les Tiers-Monde du monde. Il faut se méfier des idylles, des dialogues trop faciles qui risquent de ne pas être des dialogues du tout » (4).

Et maintenant...

L'objectif de ce dossier est moins de rappeler aux participants ce qu'ils ont vécu ou de rendre compte d'un colloque que d'inviter tous ceux qui aiment le Christ et se veulent membres de son Eglise à prendre conscience de leur vocation commune.

De nous tous les Baptisés du Seigneur dépend que la Bonne Nouvelle Libératrice soit proclamée aux hommes nos frères.

Georges APPIA, Jacques DESSEAUX, Roger GREENACRE, Elie MELIA (5).

(1) Jean 17, 21.

(2) 1 Pierre 3, 15.

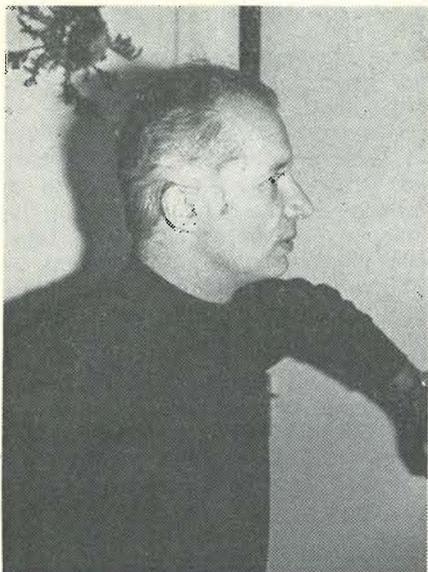
(3) Gal. 4, 6 ; 2 Cor. 1, 22 ; Jean 16, 13.

(4) Cité par COMMUNICATION n° 2, p. 10, 49, Bd de Port Royal, 75013 PARIS.

(5) Georges APPIA (Protestant), Jacques DESSEAUX (Catholique), Roger GREENACRE (Anglican), Elie MELIA (Orthodoxe) sont membres de l'équipe de rédaction d'U.D.C.

ANNONCES DIFFÉRENTES DE JÉSUS-CHRIST

par Gérard Delteil



J'entre directement dans le vif du sujet :

Une quête du fondamental

Est-il encore possible aujourd'hui d'annoncer l'Évangile? Que serait-ce que de vivre réellement cette annonce, cet événement, ce cri? Et qu'est-ce donc que l'Évangile pour nous?

Par-delà toutes les formulations apprises et transmises, pouvons-nous rendre compte aujourd'hui - et comment - de cette parole qu'il nous est de plus en plus difficile de traduire dans le langage, mais dont nous savons pourtant tout au fond de nous-mêmes qu'elle est le tout de notre existence?

Si je pose d'emblée ces questions c'est parce qu'il me paraît important de **radicaliser** l'interrogation qui est à l'origine de nos travaux : « comment annonçons-nous Jésus-Christ aujourd'hui ? ».

N'est-ce pas significatif que cette question **s'impose** au même moment à l'ensemble des Églises, comme Jacques DESSEAUX le soulignait il y a un instant, aux travaux du Conseil Œcuménique, Foi et Constitution, au Secrétariat pour l'Unité de Rome, mais aussi qu'elle soit évoquée à travers l'Assemblée de Bangkok, qu'elle soit à l'ordre du

jour de l'Assemblée des Evêques ou du Synode de l'Église Réformée l'année prochaine! Tous par une concordance assez remarquable, nous sommes aux prises avec la même question. Qu'est-ce à dire? Sûrement un besoin de ressaisir à sa source ce qui est notre raison d'exister; dans cette crise d'identité que nous traversons comme hommes et comme Églises, une reprise, une quête du fondamental. Mais je me demande aussi : si nous parlons tant de l'annonce de Jésus-Christ, n'est-ce pas que nous en vivons fort peu? Ce qui s'inscrit dans le langage est souvent l'inverse de ce qui se vit dans la pratique; le dire trahit l'absence du faire. Peut-être notre interrogation est-elle aussi aveu d'une carence...

Devrais-je rapprocher de ceci une **seconde** observation : notre tendance générale à poser les problèmes sur le plan des **moyens** et non sur celui des **fin**s - l'attention prédominante portée aux moyens comme alibi à une crise profonde des fins, en sorte que les moyens en viennent à nous tenir lieu de fins. Ce qui est un problème d'ensemble pour nos sociétés est aussi un problème d'ensemble de l'Église. A cet égard, l'enquête réalisée à travers toute la France cet hiver me paraît significative : un dossier volumineux foisonnant de vie, d'activités, brassant pêle-mêle toutes sortes de sujets, de réflexions dans la mesure où l'annonce de Jésus-Christ est une réalité **englobante** : on saute, à travers les régions et les paroisses, de la célébration liturgique au travail catéchétique, des entreprises de formation, aux groupes de recherche, des Mouvements aux Communautés, du ski de fond au chapiteau sur les plages, et à la trompette du Lieutenant de l'Armée du Salut sur la place du marché; bref, tout est évoqué, mais selon une description qui en reste le plus souvent sur le plan de l'opérateur, de l'instrumental, des modalités plus que des finalités; c'est ainsi qu'on a compris le « **comment** annonçons-nous Jésus-Christ aujourd'hui » avec l'ambiguïté qu'il portait; une abondance de narration mais une discrétion et un silence sur la communication elle-même et ce dont elle essaie d'être porteuse.

Certes passe entre les lignes telle

remarque réconfortante comme celle-ci, (elle vient d'ailleurs de Cognac) : « l'échange réel est certainement plus riche que le compte rendu et la parole semble l'avoir emporté sur l'écrit... le meilleur est sans doute indicible comme dans toute expérience profonde, du moins faut-il le croire pour demeurer relativement optimiste ».

J'ajouterai deux remarques préliminaires à propos des réponses à l'enquête :

1) **Quels sont les lieux d'où l'on parle?** la paroisse, des équipes de mouvements (A.C.I., A.C.O.), le monde rural, les zones touristiques, l'école (plus souvent la « privée » que la « laïque »), la presse religieuse, des groupes sans étiquette, sans affiliation. Donc une extrême diversité. Mais des absences significatives : rien sur le monde universitaire. Presque rien sur la Radio et la T.V. : le domaine considérable des communications de masse n'est envisagé qu'à travers la production religieuse de nos propres organes de presse. Surtout une absence presque totale du monde ouvrier : trois ou quatre témoignages de la J.O.C. ou de l'A.C.O., une ou deux allusions. C'est tout. L'impact des questions touchant au monde de la production, à la condition ouvrière, à l'organisation des rapports sociaux est presque inexistante. Ceux qui vivent leur foi au cœur des luttes sociales sont quasiment absents, soit qu'ils n'aient pas répondu, soit qu'ils n'aient pas été rencontrés, et peut-être parce qu'ils ne marquent pas d'intérêt pour une problématique œcuménique tellement étrangère aux questions avec lesquelles ils se battent. Aussi l'impression première d'un espace considérable couvert par l'éventail des réponses doit-elle être corrigée : l'Église qui parle ici n'est-elle pas en situation marginale dans la société? Monde rural, tourisme, enfants, vieillards, lieux de retraite, et par ailleurs absence du monde industriel, du monde universitaire, des grands moyens de communication de masse : l'enquête campe sur un espace périphérique, plus qu'au cœur de notre société.

2) **Qui parle** dans ces réponses? Ici encore, une extrême diversité, puisque tantôt c'est un document rédigé par un responsable à partir

de toutes les informations qu'il a recueillies ; parfois des groupes ont travaillé, et restituent l'écho de leurs discussions ; parfois aussi des notes personnelles de militants, de catéchistes, de jeunes, qui sont peut-être les témoignages les plus intéressants, parce qu'au premier degré, directement en prise sur la vie. Ce sont aussi ceux où transparaissent le plus de questions, de blancs, de points de suspension ou d'interrogation, d'espaces de non-réponse. Mais dans l'ensemble, ce qui domine statistiquement, massivement, ce sont des textes où quelqu'un parle pour les autres. Et ce n'est pas la même chose que Boquen soit dit par ceux qui le vivent, ou par quelqu'un qui en rend compte de l'extérieur.

Ceci me paraît d'autant plus faire question que ceux qui parlent pour les autres, dans ce dossier, ce sont presque toujours des « clercs » - prêtres ou pasteurs - sur qui, comme de bien entendu, retombait la charge de l'enquête. Or rien n'est plus caractéristique du « clerc » que d'être celui qui parle à la place des autres.

Bien sûr, s'il y a une conviction commune entre tous, c'est qu'annoncer l'Évangile est la tâche de l'ensemble du Peuple de Dieu. Tous sont solidairement, collectivement, annonceurs de la Bonne Nouvelle. Ai-je tort d'être mis en éveil par cette distorsion dans le dossier entre cette conviction partout pré-

sente, au moins implicitement, et la prédominance d'une parole cléricale ?

Mais je suis déjà entré dans les questions de fond. Je vous propose maintenant le parcours suivant :

- 1) Réfléchir aux différentes **démarches** selon lesquelles s'exprime l'annonce de Jésus-Christ.
- 2) Préciser les **clivages** fondamentaux.
- 3) Enfin délimiter quelques **points critiques** de cette annonce.

I - LES DEMARCHES

Je voudrais effectuer ici une première coupe à travers cette multiplicité d'expressions, en essayant de me défendre contre les réductions simplificatrices. Il ne s'agit pas tellement de classer des groupes, que de préciser des démarches dont nous aurons à nous demander si chacune ne se réfère pas à une certaine intelligence de l'Évangile.

Proclamation

Première démarche : la proclamation de la Parole : le « Kerygme », c'est bien l'annonce comme proclamation. Cette ligne traditionnelle reste le mode dominant qui transparaît à travers toute l'enquête.

Ainsi est relevée avec fréquence l'importance de ce lieu de transmission de la foi que constitue la catéchèse de l'enfance, une catéchèse qui semble d'ailleurs peu marquée par les nouvelles problématiques ; sauf à Vannes ou à Pau, il ne transparaît pas souvent de conscience critique vis-à-vis du travail catéchétique ; ce qui domine, c'est la transmission d'un enseignement comme éveil à la foi.

Ailleurs est mis l'accent sur la puissance d'attrait et de proclamation de la Parole que peut représenter la célébration eucharistique ; ce rassemblement est le lieu privilégié de l'annonce - c'est le Christ lui-même qui évangélise et il évangélise d'abord par son Église à travers le culte et la vie de ses fidèles (cf. réponse de l'Église Luthérienne de Paris). Ce centre qui est l'assemblée eucharistique rayonne par le témoignage individuel des croyants selon un mode qui est aussi de l'ordre de la transmission-proclamation.

J'en rapprocherai les expressions charismatiques où l'accent est mis sur la toute puissance de la Parole, éprouvée à travers l'irruption de l'Esprit.

Sous des formes diverses est évoqué ici un parcours **linéaire** de la Parole qui passe de celui qui sait - vers celui qui ignore - d'un espace ecclésial, circonscrit par la certitude de l'Évangile, vers un espace d'incroyance encore inhabité par la Bonne Nouvelle. L'annonce de Jésus-Christ apparaît donc comme un affrontement entre l'Église et le monde, entre la Parole et les Ténèbres. L'Église est perçue comme celle qui sait, qui détient un Message. Pas ou peu de questions critiques sur l'énoncé de ce Message qui est identifié à un noyau traditionnel de la foi ; il y a une vérité de la foi, préexistante, conservée en un lieu, coulée en certaines formulations et destinée à être transmise. Cette pédagogie de la proclamation adossée à une théologie de la Révélation relève d'une christologie du Kurios - exalté - dans la ligne de Matthieu 28, présent en la personne de ses témoins, à l'œuvre par l'Esprit à travers la mission de son Église, pour l'enseignement et le baptême des nations.

Emergence

Une seconde ligne apparaît que je caractérisai comme l'émergence de la Parole - orientation plus familière à certains courants du catholicisme qu'à la tradition de la Réforme qui, contre toute théologie naturelle, a été beaucoup plus celle d'une prédication de rupture. Ce qui est ressenti ici c'est l'**immersion** de la Parole dans l'Histoire : il y a une présence cachée de Jésus-Christ dans le tissu de la vie humaine - un incognito de l'Évangile à travers l'authenticité de l'expérience humaine. « Quand je vois des copines qui se serrent les coudes pour essayer de s'en sortir, je vois le Christ à l'action », note ainsi une jociste - ou ceci d'une communauté de base : « partout où il y a un partage, il y a une présence du Christ ».

Le parcours de la Parole ici, c'est le passage de l'implicite à l'explicite, d'un vécu humain déjà immergé par certaines valeurs (la communication, la générosité ou l'appel vers la justice), vers une élucidation évangélique de ce vécu et de ces valeurs. Le Christ est alors l'accomplissement des aspirations humaines, la récapitulation en plénitude de l'hu-



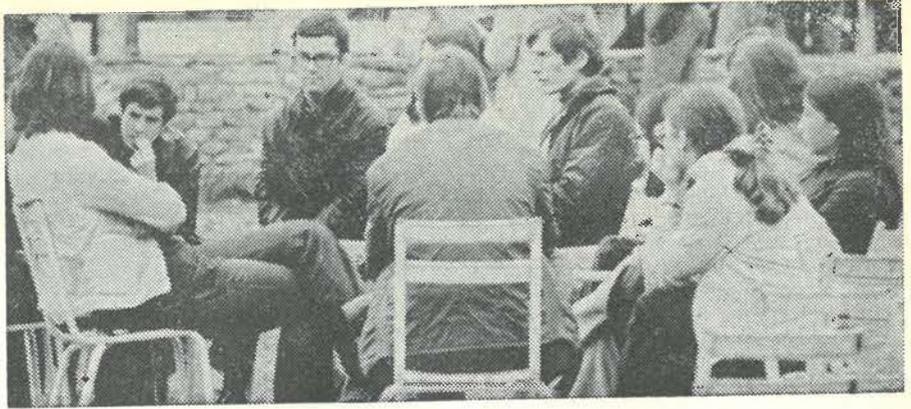
« Une absence presque totale du monde ouvrier »
Notre photo : travaux à La Défense

main. Caractéristique de cette démarche est le refus de limiter la présence de la Parole à un espace ecclésial - la perception que la Parole est d'une manière ou d'une autre mêlée à toute l'histoire, qu'elle assume la totalité de l'humain. « Il ne s'agit pas de faire descendre Jésus-Christ là-dedans, note un aumônier de Lycée, il s'agit de le faire découvrir comme agissant en moi, en eux. L'Eglise alors peut naître de cette découverte de Jésus-Christ déjà présent à la vie des hommes ». Cette pédagogie de l'émergence, qui ne sépare pas la Parole de Dieu de la totalité du créé, relèverait alors plutôt d'une christologie de l'Incarnation, une christologie de l'incognito plus proche de Matthieu 25 que de Matthieu 28. Bien entendu cette conscience du lien entre Parole et politique peut être perçue en des termes très différents, j'indique simplement une démarche - on peut par exemple en faire une lecture militante, la Parole étant à l'œuvre dans l'histoire comme une force de subversion et de libération selon la thématique de l'Exode - on peut aussi en faire une lecture disons-le, récupératrice - celle d'une valorisation religieuse de l'expérience de l'humanité par où notre vécu s'ouvrirait sur de nouvelles formes de sacralité. D'une apologétique de l'échec qui, jadis, cherchait un chemin d'accès vers Dieu à partir des béances de l'homme, on a peut-être tendance aujourd'hui à passer vers une apologétique du vécu qui tente un chemin d'accès vers Dieu à partir de la positivité de l'homme. L'inversion de la démarche est-elle réellement un changement de perspective théologique ?

Partage

J'ai indiqué ces deux premières démarches : celle de la proclamation, celle de l'émergence de la Parole ; j'aimerais en indiquer une troisième proche de la précédente mais dont pourtant je la distinguerai, et que faute de mieux j'appellerai le **partage** de la Parole.

C'est une des aspirations les plus significatives d'aujourd'hui que la recherche multiforme d'un nouveau mode d'existence à travers un nouveau mode de relations. Le champ sémantique de termes tels qu'« échange », « partage », « communication » est très révélateur dans l'enquête par l'importance qu'il y prend. Cellules Taizé faites de quelques jeunes en recherche pour traduire une intuition de fond pressentie ensem-



« Partage de la Parole entre jeunes »

ble - communautés monastiques en quête d'un renouvellement d'horizon, notamment par l'accueil, particulièrement l'accueil de jeunes ou de marginaux en recherche - espaces de recherches tel que Boquen ou Storckensohn offerts à la quête d'un projet tout à la fois ecclésial, anthropologique et politique - communautés de base où se cherche une relation multidimensionnelle incluant tous les aspects de la vie de leurs membres...

Nous sommes là en présence d'aspects très divers, parfois contradictoires, mais où je crois discerner une certaine similitude dans la démarche. La Parole n'est plus annoncée comme une proposition linéaire, elle l'est selon un parcours **circulaire**, à travers cette réciprocité de l'échange où chacun est à la fois émetteur et récepteur et où les « incroyants » auront part à cette élucidation de l'Evangile au même titre que ceux qui, entre guillemets, peuvent s'affirmer « croyants ». Caractéristique, cette réflexion d'un aumônier de Lycée : « on ne dit pas Jésus-Christ, on vit Jésus-Christ, je deviens un interlocuteur valable à partir du moment où je n'ai rien à dire, on ne peut pas être un clerc sinon tous les rapports sont faussés ; c'est surtout ajoute-t-il la qualité de la présence qui m'apparaît fondamentale ».

Mort de toute parole magistrale pour que puisse naître une parole commune : l'Evangile n'est pas réductible à un discours, il n'est pas de l'ordre de l'énoncé, il prend corps à travers ce mouvement de la communication, cette circulation de parole qui est vécue comme l'expérience concrète de la « Koinonia ». Ce qui est caractéristique ici ce n'est plus l'adhésion à une Parole proclamée mais l'éveil de chacun à sa propre parole, à sa propre interprétation du Verbe. Parole faite de

l'écoute - annonce faite de la recherche - langage de la vie plus que des mots.

J'ai indiqué ces trois démarches pour la clarté de l'analyse, il est clair qu'elles ne sauraient être isolées les unes des autres ; elles s'opposent mais aussi elles s'interpénètrent apparaissant alors comme des lignes internes de tension ou de contradiction, et souvent le même témoignage ou le même document dans l'enquête laisse transparaître la coexistence de telle ou telle de ces démarches. C'est pourquoi, dépassant cette approche pédagogique, j'aimerais repérer plus précisément les clivages de fond. J'en indiquerai trois, qui ne sont pas sans rapport avec les démarches que nous avons relevées.

II - LES CLIVAGES

Premier clivage : le clivage herméneutique

A première vue il est peu apparent dans cette enquête, rares étant les réponses qui s'intéressent au contenu du message. Généralement, lorsqu'il en est question, c'est la reprise d'un donné traditionnel - prédication qui accentue le caractère personnel du Salut selon une approche spontanée, acritique, souvent nourrie, en particulier dans des groupes qui travaillent à l'évangélisation des jeunes, par la ferveur de l'expérience - discours théologique fortement enraciné dans une confession déterminée et qui fonctionne sur un monde intemporel, participant ainsi que Jean-Paul Gabus le relève à propos de certains courants protestants en région parisienne, d'une certaine clôture théologique et culturelle.

Ailleurs on se contente d'évoquer en termes vagues un noyau qui serait de l'ordre d'un praxis éthique « aimez-vous les uns les autres » ou les Béatitudes (par référence avec le thème de la pauvreté). Seuls quelques groupes attestent, en particulier dans la région parisienne, dans le Cantal, à Pau, l'essai d'une relecture critique des Ecritures, cherchant à se dégager des grilles idéologiques traditionnelles et à opérer avec les outils de notre culture une reprise interprétative.

Si faibles soient-ils dans l'enquête, ces quelques indices nous aident à cerner un clivage plus profond qu'il ne paraît et qui met en jeu notre intelligence de la Parole.

Pour les uns, la transmission est première, l'interprétation seconde. Avec toutes les nuances voulues dans une formulation aussi rapide. Annoncer l'Evangile c'est transmettre un message donné et dont le sens nous est donné. Ce qui domine ici c'est la transcendance et la permanence du message dont le témoignage scripturaire est la référence normative. La proclamation est dans toute la rigueur du terme transmission du dépôt apostolique, fidélité à cet héritage et à la formulation de la foi qui lui est liée. L'interprétation n'a qu'un rôle second, dérivé ; il y a bien Un Message, UN Sens, UNE Vérité de foi qui requiert adhésion ou refus. La fonction doctorale de l'Eglise apparaît étroitement liée ici à sa fonction kérygmaticque. Les autres sont avant tout sensibles à ce que la confession de la foi s'atteste au travers des écrits bibliques non pas comme une mémoire reproductrice, mais comme la réinterprétation constante, risquée, multiple à travers des contextes historiques et culturels sans cesse différents des mêmes événements fondateurs.

Transmettre n'a pas d'autre sens qu'interpréter. Il n'est pas de transmission qui ne soit interprétation. « Garder » la Parole, ce n'est donc pas garder un contenu, mais c'est à la fois saisir la provocation de cette Parole à travers les langages bibliques dans lesquels elle s'est exprimée et la réinventer, la « créer » aujourd'hui, un peu comme l'acteur crée toujours à nouveau le même texte ; la réinterpréter à partir de l'histoire que nous vivons, qui n'est plus l'histoire d'hier, tout comme les auteurs bibliques l'exécutèrent en fonction de leur Histoire. Ici la fidélité à la Parole s'exprime non dans la conservation d'un contenu mais dans l'exigence d'une cons-

tante réinterprétation. Il n'y a donc pas un sens qui existerait en dehors de nous, c'est à nous de faire apparaître plusieurs sens possibles, plusieurs manières de créer le texte, il n'y a pas un message à reproduire mais une parole polysémique, jamais figée, jamais réductible à aucun discours, à aucune formulation, à aucune dogmatisation - source inépuisable de sens pluriels.

Second clivage : le clivage politique

J'ai déjà relevé l'impact très faible du thème politique sur les réponses de l'enquête : « Eglise et pouvoirs » - « Pour une pratique chrétienne de la politique » - Bangkok sont passés sous silence. Les questions que posent ces textes sont rarement évoquées : la condition ouvrière, les travailleurs migrants, le racisme, la lutte des classes sont à quelques exceptions près, ignorées - rares sont les documents qui y font allusion. Le Chili - connais pas - Lip, connais pas.

Ce qui est fréquent, c'est une éthique du service des pauvres, des petits, des isolés. La prédication du thème de la pauvreté de Jésus et de l'Eglise pauvre et servante trouve ici son investissement dans une perspective caritative qui majore la relation interpersonnelle et ignore les structures sociales ; nombreux sont les textes par exemple qui font allusion au souci des vieillards, des isolés, des handicapés, des malades mais sur le plan de la relation personnelle.

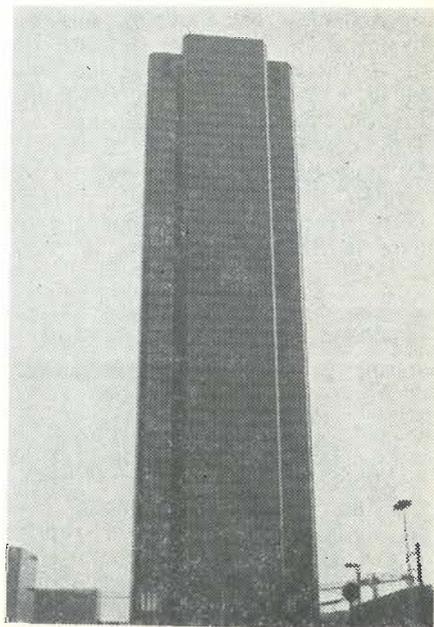
Soyons clairs : à quelques témoignages près, le poids de l'intolérable est absent de cette enquête. Nul cri, nul insurrection, nulle violence en face de l'écrasement et de la manipulation de l'homme dans notre société, comme si ça n'existait pas. Est-ce étonnant alors que le monde ouvrier est à peu près absent des réponses ? alors que ni la Cimade, ni la Mission populaire, ni Témoignage chrétien, ni Echange et Dialogue, ni Frères du Monde ne parlent ici ? L'enquête nous renvoie l'image d'un courant d'Eglise qui est faiblement préoccupé par le politique, mais qui n'exprime pas et ne peut pas exprimer l'ensemble du témoignage rendu à l'Evangile aujourd'hui. L'Annonce de Jésus-Christ est principalement ici comme une parole personnelle, où un JE rencontre un TU dans la

singularité de l'appel - abstraction faite ou à peu près des conditions de notre histoire. Le cœur du Message c'est la réconciliation avec Dieu par Jésus-Christ, la Vie nouvelle selon l'Esprit, la participation à la Grâce par le Baptême et l'Eucharistie. Le politique intervient parfois comme contexte de la prédication ou comme conséquence de la foi. - (Ces œuvres qu'engendre la foi) - voire comme terrain préalable à l'annonce mais il n'est pas la matière même de cette annonce. Il y a une **permanence** du Message qui relativise les changements historiques comme il y a sous-jacente une certaine **identité** de la nature humaine, pécheresse et réconciliée.

J'inscrirai dans ce courant l'expression charismatique qui me paraît liée à une théologie de l'immédiateté - immédiateté de la Parole saisie à travers le texte, immédiateté de la Présence saisie à travers l'expérience, immédiateté de la relation exprimée par le parler en langues, immédiateté qui courtcircuite l'histoire.

Dans l'ensemble de ce courant, le grand thème ecclésiologique et christologique me paraît être celui de la réconciliation.

C'est contre cette prédication apolitique que s'exprime marginalement dans l'Enquête, plus largement à l'extérieur un autre courant où



« Nul cri
en face de l'écrasement de l'homme
dans notre société »

s'opère une **inversion** dans la compréhension de la Parole. Le politique ici n'est pas une conséquence de la confession de la foi, il en est le **cœur** puisqu'il est la matière même de l'histoire des hommes et de leurs relations. Tout comme le noyau originel de la foi d'Israël a un constituant politique lorsqu'il célèbre Yahvé comme l'acteur de la libération des esclaves ; de même la proclamation du Royaume signifie - aujourd'hui - pour notre histoire une subversion de toute l'existence personnelle et collective, une libération de la vie dans toutes ses dimensions, et d'abord de la vie de ceux qui portent le plus directement le poids de l'oppression et de l'exploitation. Ainsi s'opère un déplacement du **lieu** décisif de la proclamation : ce n'est pas d'abord l'Eglise à travers la prédication - célébration, c'est le monde où dure la Passion du Fils de l'Homme et où doit être manifestée, et se manifeste la Pâque véritable, le passage de l'Égypte des oppressions à la marche vers la liberté que la Parole opère parmi les hommes ; c'est pourquoi le lieu de la confession de la foi ne peut pas être apolitique, c'est en choisissant d'être solidaire des esclaves, des exclus, à partir de cette pratique militante de la libération que peut naître aujourd'hui une annonce authentique de la Bonne Nouvelle comme cri et acte de libération de l'histoire.

Le grand thème christologique et ecclésiologique ici, ce n'est pas celui de la réconciliation, car la réconciliation est illusoire, elle est mystificatrice dans une société qui vit à l'heure chilienne, c'est celui de la « Kénose », de la désappropriation, de la dépossession, de l'exode jusqu'à ce point où l'Eglise n'a plus rien en propre que sa vie donnée et perdue, seule manière d'être avec tous, seule manière de vivre la Résurrection dans la croix.

J'ajoute un troisième clivage : c'est le clivage institutionnel

« C'est l'Eglise qui annonce le Salut, l'Évangile part de l'Eglise et aboutit à l'Eglise ». Cette conviction de l'Eglise évangélique libre de Lyon serait volontiers reprise telle quelle, avec sans doute quelques nuances dans l'interprétation, par la grande majorité des réponses. L'Évangile va de l'Eglise à l'Eglise - certaines réponses soulignent même leur attachement aux Institutions chrétiennes, à l'« école

chrétienne », à la « Presse chrétienne », on flairerait ici ou là, et même chez tel protestant, je ne sais quelle nostalgie de chrétienté. Mais le plus fréquent c'est un souci d'adaptation de l'institution à ses tâches nouvelles et diversifiées dans une société évolutive. On pourrait retrouver bien des traces de ce désir de rénovation institutionnelle, mû par un souci apostolique, je pense par exemple à tel document intéressant sur la catéchèse des seconds cycles dans les établissements privés de Vannes. Parallèlement sont attestés en divers endroits des groupes informels, surtout de jeunes, avec un lien très lâche à l'Institution, ou sans aucun lien, et semble-t-il souvent dans une totale indifférence à cet égard : groupes en recherche sur le plan de la foi - de l'Évangile, souvent sans présence de prêtres ou même d'adultes. Il y a là une attestation non institutionnelle de l'Évangile, multiple, qui brise les cloisonnements, qui associe des incroyants, qui s'exprime parfois sans la moindre hésitation par l'intercommunion. « On sent partout naître, reprend Jean-Paul Gabus à propos de Paris, cette Eglise sans frontière ni tradition confessionnelle groupant simplement des hommes ou des femmes qui acceptent de se laisser interpeller par l'Évangile ». Le Père Michalon fait à peu près la même observation à propos de Lyon. Visage nouveau d'une Eglise qui se cherche et qui campe hors les murs, mais aussi qui dénonce les murs. Par exemple la quête de ces petits groupes, le mode de répartition de la Parole qui s'y instaure est lié à une critique des modèles d'autorité et du régime de parole qui

prévalent dans l'Eglise institutionnelle. Ainsi un clivage s'accroît entre ceux pour qui la forme institutionnelle de l'Eglise à travers les adaptations nécessaires est le support et l'instrument de la transmission de l'Évangile dans le monde - c'est la grande majorité de l'enquête et d'autres qui se sentent non seulement marginaux ou marginalisés mais que leur souci de l'Évangile conduit à une mise en question de l'Institution et ceci sur un double plan : sur un plan externe dans la mesure où l'Institution est en fait compromise avec les pouvoirs établis, avec les classes dominantes, donc une critique politique du rôle de l'Institution dans la société ; mais aussi sur un plan interne, car l'Eglise est aussi une structure politique propre où se reproduisent les modèles de la société dominante : l'autorité du savoir, le pouvoir masculin, la structuration hiérarchique, le contrôle de la parole et parfois sa confiscation par un petit nombre...

En définitive, ce qui est en jeu à travers ce clivage institutionnel c'est la cohérence entre le message et la communauté qui le porte. L'Annonce du Royaume n'est pas le discours que l'Eglise tient, c'est la cohérence entre ce qu'elle dit et ce qu'elle est. C'est en ce sens que l'institutionnel est étroitement lié à la communication de l'Évangile ; comment pourrions-nous signifier la liberté que nous avons trouvée dans le Christ Jésus à l'intérieur de structures figées ou répressives ?

Ces trois clivages qui vont s'accroissant et risquent de prendre une



A Chantilly, l'atelier sur le Renouveau charismatique

Importance croissante dans l'avenir ne se recouvrent pas exactement et c'est pourquoi je n'ai pas voulu classer trop vite les groupes. Par exemple une expression charismatique serait du point de vue institutionnel plus portée peut-être vers ce nouveau mode d'expression de la parole, vers cette resurgence ou ce surgissement de la spontanéité ; il ne faut donc pas absolument les faire coïncider, il y a bien sûr entre eux des correspondances ; tantôt ils se renforcent l'un l'autre, c'est le cas le plus fréquent, tantôt s'opèrent certains croisements. Mais le fait nouveau, massif qu'ils représentent, tellement considérable que nous risquons de ne pas le voir dans toutes ses conséquences, c'est un **déplacement radical de la problématique œcuménique** : des divergences, des ruptures autrement significatives sont en train de se creuser à l'intérieur de chacune de nos confessions.

Fin de l'Eglise universelle ?

Dans une étude qu'il a consacrée aux théologies de la libération en particulier à Ruben ALVES - un théologien brésilien - et à James CONE, un théologien noir américain - le Professeur H. Motu porte le jugement qui me paraît déterminant pour notre réflexion : « Nous vivons la fin de l'Eglise Une et Universelle et le début d'un affrontement littéralement « œcuménique » entre des Eglises rivales et antagonistes. La problématique confessionnelle s'est muée en une problématique raciale, sociale, culturelle... »

Il faut entrer aujourd'hui dans le deuil de l'universalité mensongère et dans la nuit des particularités exclusives... Il nous faut maintenant mettre carte sur table et déclarer de qui nous sommes solidaires pour la vie et pour la mort. Nous ne pouvons être de tous les bords en même temps et parler au nom de tous... (1).

III - QUELQUES POINTS CRITIQUES

A ce point de notre parcours je voudrais nouer notre recherche autour de quelques points critiques pour la confession de la foi au-

jourd'hui que je mentionne non pas comme le terme de notre cheminement mais comme son centre d'interrogation.

La nomination

Premier point critique : qui est-ce que je désigne ?

Pour la première génération chrétienne, l'Annonce de Jésus de Nazareth avait une portée « eschatologique » : elle clamait l'irruption du royaume parmi nous, la fin de l'histoire, le déclenchement de la grande libération de la terre et de la vie. Mais pour nous aujourd'hui, deux mille ans plus tard, annoncer Jésus-Christ paraît d'ordre « archéologique » : référence à des faits exhumés du passé, à un temps initial, à une vérité des origines, vous connaissez là les caractéristiques du mythe.

Situation inversée par rapport à la première génération chrétienne et par rapport à la pointe même du Kérygme qui n'est pas référence à un temps des origines mais qui mise tout sur l'actualisation du futur.

S'il est clair que notre prédication ne peut pas et ne pourra jamais se passer d'avoir son point d'ancrage dans les événements qui se sont déroulés sous Ponce-Pilate, la question se pose à nous : comment éviter la chute vers un Jésus mythologique ? Comment vivre cette mémoire comme la mémoire du futur ?

Notre parole, notre compréhension de Jésus-Christ et jusqu'à notre regard sur lui charrient un tel poids de traditions religieuses, de résidus culturels, de censures morales, d'écrans idéologiques : est-ce vraiment Jésus de Nazareth que nous affirmons ? N'en sommes-nous pas toujours à fabriquer nos images, comme Aaron son veau ? à échanger le risque de la Parole nue contre une image-idole - idéologie de Jésus ? Cette question doit être aujourd'hui entendue par tous les courants d'Eglise. Un Jésus projection de nous-mêmes, de notre convoitise de pouvoir, de notre désir d'immortalité. Que dire aussi de toutes les images qui non seulement au stade de l'émission, mais au stade de la réception brouillent le trajet possible d'une parole de la foi, chez nos contemporains, pour qui la mention de Jésus-Christ est si vite associée à tant de pré-

supposés religieux, moralisants, infantilisants...

C'est ici que l'espace biblique est irremplaçable comme le lieu où se vit sans répit le combat de la Parole contre l'image, contre toutes les falsifications et toutes les aliénations religieuses ; la confession de la Parole naît de la destruction des images. L'image c'est le moyen de s'assurer la possession, le contrôle, la garantie, la sécurité, un évangile sans surprise puisqu'il est en notre propriété, coulé, pris, immuable. Mais le surgissement de la Parole casse toujours les images. Y a-t-il une annonce de Jésus-Christ qui ne doive aujourd'hui s'exposer sans cesse à cette critique iconoclaste de la Parole ? Un des plus grands obstacles alors ne serait-il pas notre prétention à « savoir », à avoir le sens, à tenir la Parole sous les prises de notre argumentation ou de notre formulation ? Je pose cet ensemble de questions qui sont celles de la nomination comme un premier point critique pour le témoignage de l'Eglise : qui est-ce que nous désignons ? et qu'est-ce qui surgit de nouveau lorsque j'essaie de le nommer ? Comment vivre cette invention de noms inédits pour le dire aujourd'hui ?

La pratique

Deuxième point critique : qu'est-ce qu'annoncer ? ou l'annonce comme pratique.

« La Parole a été faite chair ». Elle n'est donc pas diction, énoncé, rites, liturgie, mais amour et souffrance, rêve et lutte, langage et acte, vie et mort d'homme. Rester en-deçà de cette exigence ce n'est pas encore livrer la Parole. Ici ce qui me paraît extraordinaire dans l'Évangile, ce qui est irrécupérable par qui que ce soit, c'est l'impressionnante liberté de Jésus. Nous sommes devant une continue transgression non seulement des conformismes, des catégories, des contraintes sociales et des tabous, mais des pouvoirs, du Sabbat, de la Loi, du Temple, de tout ce qui fait référence et précisément référence pour la foi, de toutes les valeurs les plus sacrées. C'est ce qui nous donne le plus le vertige, si nous essayons vraiment d'entrer dans le mouvement de cette liberté, c'est ce qui nous fait peur et c'est pourquoi nous sommes toujours tentés de nous défendre contre elle ; liberté qui dérange, qui bouscule, qui casse tous les cadres

(1) Noirs d'Amérique et opprimés du « Tiers-Monde » à la recherche d'une théologie de la libération - in Bulletin du Centre Protestant d'Études, mars 1972, p. 32-35.

pour nous laisser face à face avec cette Parole nue qui sans cesse fait surgir de l'Homme. Conflit à mort entre toutes les clôtures sociales, politiques, culturelles, théologiques, et la Parole qui partout fait naître de l'homme, c'est-à-dire de la liberté, de la vie - Quelles pratiques libératrices traduiront aujourd'hui cette annonce ?

« Incertains de la puissance de l'Évangile, écrit Michel Bouttier, nous nous cramponnons à la Loi, nous répétons là où il faut absolument inventer, et nous bazardons là où il faut transmettre » (2).

Le souci de l'annonce de Jésus-Christ se retourne ici en une mise en question radicale de nos Églises et de nous-mêmes. Comment prétendre manifester le Royaume aujourd'hui, à partir d'un lieu neutre - que qualifie si souvent la soumission aux pouvoirs établis et aux normes de l'ordre régnant. Comment vivre une annonce qui soit en même temps amour et lutte, insoumission et exode - transgression aujourd'hui de toutes les clôtures pour faire naître partout de l'homme ?

Ce qui est en cause alors, c'est une métanoïa fondamentale ; le retournement de fond de toutes nos manières d'exister, ecclésiales, sociales et personnelles, si nous voulons que l'Évangile trouve dans la vie de ceux qui s'en réclament un début de crédibilité.

La pluralité

Dernier point critique : comment annoncer ? le langage de la pluralité.

« C'est la diversité des témoignages. note un groupe de prêtres et de pasteurs de Villefranche-sur-Saône, le pluralisme de leur expression qui rendent compte de toute la créativité promise en Jésus-Christ. Il ne peut y avoir un témoignage unique stéréotypé ». Tel autre groupe à Nancy de relever déjà au niveau des traditions néo-testamentaires la diversité des annonces de Jésus-Christ. Au fur et à mesure que s'impose à nous cette perception, je ressens un triple questionnement :

— la pluralité peut-elle devenir le langage de la communication, celui qui seul permet la circulation

de la Parole ? C'est l'inverse me semble-t-il, de ce que traduit implicitement la recherche œcuménique des textes d'accord où l'unité s'identifie à la réduction des différences, à l'élimination de l'altérité, à la possibilité de parler la même langue, alors que le mouvement de la Pentecôte me paraît être celui d'une pluralisation, d'un éclatement linguistique irréductible comme seul susceptible d'attester la Bonne Nouvelle. Qu'est-ce que cela traduit, que nous cédions à cette pente du langage commun, du discours unitaire comme vérification de la communauté de foi, à l'inverse des documents bibliques, où la parole de la foi s'éprouve, à travers la pluralité des témoignages, dans une altérité irréductible ?

— deuxième questionnement :

L'usage mystificateur du pluralisme comme couverture idéologique autorisant les pratiques les plus contradictoires. Je crois qu'il y a là un soupçon à porter à l'égard de l'exercice de la pluralité. Lorsqu'au temps du nazisme, l'Église confessante a traduit sa foi dans la déclaration de Barnem, ce ne fut pas selon une perspective « pluraliste » mais selon un parti-pris de combat, liant de façon intransigeante la proclamation de la Parole au refus de la mystique nazie et des falsifications chrétiennes qui lui donnaient prise.

L'exercice de la pluralité est donc à mettre en tension avec la lutte contre les images-idoles. La reconnaissance de chacun dans l'irréductible de son langage ne va pas sans l'affrontement iconoclaste. La pluralité naît de l'exigence que la Parole circule, qu'elle vive et par conséquent du refus qu'elle se prenne, qu'elle se fige.

Autre question : Saurons-nous ordonner la vie de nos communautés à une authentique libération de la Parole ? Que les muets parlent, que les sourds entendent - c'est l'un des signes du passage de l'Évangile. La parole - qui n'est pas le bavardage - est captive si profondément en nous. Tant de verrous, tant de censures, tant de contraintes institutionnelles entretiennent et renforcent cette captivité. C'est en entendant Ch. Piaget parler de ce que fut pour l'une des chaînes d'ouvrières de LIP les plus aliénées par leurs conditions et par leurs cadences de travail, cette libération de la Parole que j'ai mieux senti combien c'était peut-être là l'une des pointes de l'Évangile, que se libère en tout homme la possibilité



« La Parole captive
si profondément en nous »

d'être l'auteur de sa propre parole, que se révèle cette vocation « poétique » de toute existence. La pluralité c'est cet espace où sont appelés à naître les poètes de la Parole. Et l'Église elle-même comme lieu de création poétique. Mais cela suppose une transformation de fond du régime de la parole dans nos Églises.

Crier l'inconcevable

Toutes les lignes se rejoignent, toutes les questions se rassemblent en une seule dont je ne puis me défaire : notre prédication me paraît se confiner dans les limites du raisonnable, de l'acceptable, du crédible, de l'inoffensif - Je ressens, ai-je tort ? une chute du discours ecclésial dans l'insignifiance - une banalisation de la parole des Églises à tous les vents du conformisme. Habillage religieux du langage commun - mais le cœur de la Bonne Nouvelle, sa pointe - c'est l'inconcevable, plus réel que le réel.

Il n'est d'annonce de Jésus-Christ que celle qui crie l'inconcevable « Folie de la Prédication », (1 Cor. 1/21). Quelles luttes et quelle prière - quelles paroles et quels actes - quelles communautés manifesteront aujourd'hui - l'intolérable de la croix et l'inconcevable de Pâques ?

(2) M. Bouttier : La communication de l'Évangile aujourd'hui, in « le christianisme au 20ème siècle », 4 janvier 1973.

QUESTIONS A REPRENDRE

I - Deux convergences

1) L'importance de la pluralité :

— la pluralité est liée à la traduction de l'Evangile dans des cultures différentes ;

— elle appartient à l'être même de l'Eglise : c'est ensemble que nous sommes l'Eglise - un seul ne peut pas en donner tous les aspects, ni en prendre tous les engagements. Contre la sécheresse des sectarismes, découvrir le pluralisme comme richesse de communication ;

— la pluralité comme refus de la réduction à l'identique. A ce propos, plusieurs groupes ont marqué leur désaccord avec ce que G. Delteil avait dit des « textes d'accord » : ce n'est pas une réduction des différences, a-t-on souligné, mais un « essai de dépasser les ruptures », « d'éliminer les fausses pistes et de repartir pour une annonce commune de l'Evangile » ; moins un point d'arrivée qu'un point de départ.

Première convergence : la pluralité appartient non seulement à l'être même de l'Eglise, mais au témoignage de l'Evangile dans le monde.

2) Le déplacement de la problématique œcuménique :

— un constat : les grandes fractures, nouvelles, profondes, qui opposent des groupes sur le plan culturel, social, politique, racial ; des sectarismes naissent - voire des « Eglises autocéphales » (une Eglise du monde ouvrier, une Eglise des intégristes, etc...). Il y a

une conscience commune de ces éclatements nouveaux ;

— une interpellation : le texte d'Henry Mottu (voir page 7) :

« de qui sommes-nous solidaires ? N'est-ce pas autour de cette question que se profile désormais le visage de l'Eglise ? »

« comment comprendre ce que dit Mottu ? Qu'est-ce que cela entraîne comme conséquences ? »

« n'est-ce pas alors la fin de l'œcuménisme ? Voir la fin de l'Eglise ? »

Deuxième convergence : avec des appréciations différentes sur la radicalité de ces conflits, convergence dans la saisie commune d'une situation nouvelle, et sur la nécessité pour le travail œcuménique de se déplacer vers ces nouveaux clivages qui sont ceux d'aujourd'hui et non plus ceux d'hier.

II - Cinq questions

1) La communication, comment ?

— chacun ressent l'exigence de maintenir ou de créer des formes de communication, mais comment ?

« les clivages sont-ils nécessairement des motifs d'exclusion ? Comment les dépasser, et ne pas s'y résigner ? »

— « faut-il chercher à tout prix à réconcilier ? à vivre les tensions ? »

« ne faudrait-il pas articuler ensemble lutte et réconciliation, comme les deux aspects de la même réalité ? »

— « qu'est-ce que la libération de la parole ? ne doit-elle pas s'accompagner d'une libération de l'écoute ? »

— « la Parole est-elle captive dans nos institutions ? »

2) Quels Jésus-Christ ?

— à ces clivages sont liées différentes annonces de Jésus-Christ : ainsi la classe bourgeoise se reconnaîtra volontiers dans un Jésus-Christ réconciliateur, tandis que des militants ouvriers témoigneront d'un Jésus révolutionnaire.

A rapprocher : l'échec du dimanche matin à formuler une parole générale, une parole qui ne soit d'aucun lieu, et pour tous à la fois.

— D'où un travail œcuménique nouveau : creuser ces diverses compréhensions. Peut-on concilier ces Christs différents ? Peut-on vérifier nos compréhensions divergentes de l'Evangile les uns par rapport aux autres ?

N'y a-t-il pas à faire porter la recherche œcuménique sur les conflits actuellement les plus aigus, et sur ce qui est la pointe de chacune de ces multiples annonces de Jésus de Nazareth ?

3) L'ambiguïté du pluralisme :

— est-ce la liberté de faire n'importe quoi ? de faire tenir ensemble les pratiques les plus contradictoires ?

Ne faudrait-il pas pouvoir donner une image cohérente, concordante de vie ? N'y aurait-il pas un minimum d'options communes, pour que nous soyions crédibles dans l'unité de notre foi ?

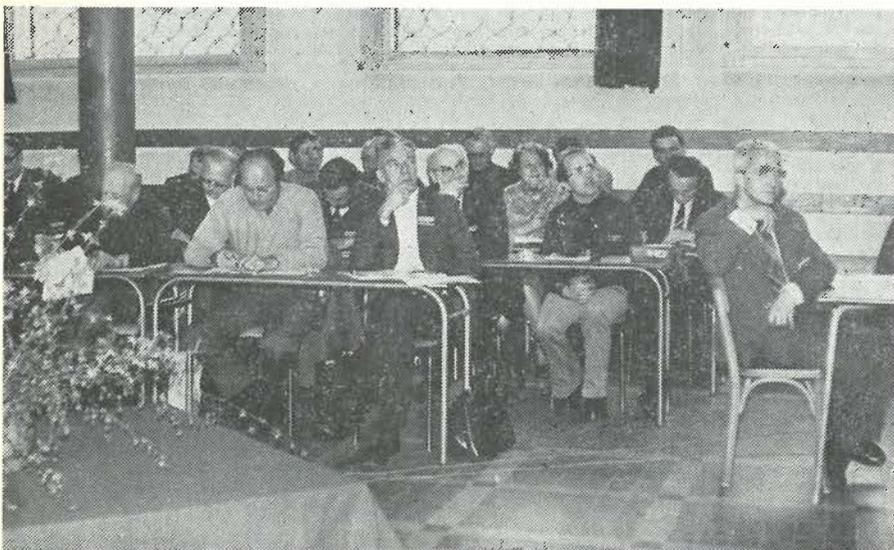
4) Un ministère d'unité est-il encore possible ?

— réponse d'un groupe : il semble qu'il y ait aujourd'hui des chrétiens qui aient le charisme de transgresser certaines barrières, et de vivre « les 3 évangiles », pour reprendre une expression d'André Dumas, que sont l'évangile de la fidélité, l'évangile de la libération, et l'évangile charismatique communautaire.

C'est à travers ces hommes, plus que selon une voie institutionnelle, que passe la réalité d'un ministère d'unité.

5) L'Evangile dans la culture :

— les élites chrétiennes du Tiers-Monde savent revivifier les valeurs culturelles de leurs peuples pour une expression originale de leur foi dans leur pays (cf. assemblée de Bangkok) : n'aurions-nous pas à nous inspirer de cet exemple pour traduire l'Evangile à partir des valeurs culturelles de notre temps ?



Chantilly 74 : une partie de l'Assemblée

QUELQUES CONCLUSIONS

par Gérard Delteil

NOS SOLIDARITES

« Aujourd'hui, la question est de savoir où vivre notre solidarité avec les hommes et avec Jésus-Christ. Avec quels hommes? Ce qui me frappe dans l'Evangile, c'est que Jésus n'a pu vivre cette solidarité qu'en étant l'exclu, le marginal : comment a-t-il pu être avec tous? en étant solidaires des derniers, des zélotes, des esclaves, de ceux qu'on met en croix. Sa seule manière d'être solidaire avec les autres, les héréditaires, les sadducéens, etc... c'est d'être là. La croix n'est pas le décès de Jésus, c'est un meurtre. L'Evangile écrit la croix non pas dans les catégories biologiques de la finitude, de la mort, mais dans les catégories politiques du meurtre de l'homme par les pouvoirs en place. Qu'est-ce que cela veut dire quant à nos solidarités d'aujourd'hui? Comment vivrons-nous des solidarités qui inévitablement seront des ruptures, parce qu'il n'y a pas de solidarité vraie qui, dans la situation de notre société, ne se traduise par des ruptures? »

LA COMMUNICATION

« Nous avons tendance à dire : il faut « garder » la communication avec d'autres, il faut « maintenir » des possibilités de rencontres, de dialogue... comme si elles existaient! Ne faisons pas comme si... nous sommes déjà dans une situation de non-communication. Entre l'Assemblée internationale des chrétiens critiques à LYON, en novembre 1973, et notre assemblée ici, non seulement il n'y a aucun pont, car vous n'étiez pas à LYON, et ceux de LYON ne sont pas ici, mais il y a surtout deux pratiques de la foi, deux compréhensions de l'Evangile, qui me paraissent extrêmement éloignées l'une de l'autre. La question de la communication est vitale, mais bien plus dramatique que ce que j'ai cru ressentir à travers nos échanges : même si c'est vrai que nous essayons, que j'essaie de porter en moi plusieurs évangiles et les tensions qu'ils signifient, je crois qu'il y a des ruptures profondes, il y a des hommes qui ne peuvent plus communiquer déjà, il y a des solidarités inconciliables... ».

LA RECONCILIATION

« Nous parlons un peu facilement de réconciliation. Il y a des moments où en parler peut être un luxe. Au CHILI, quelle communication, quelle réconciliation aujourd'hui entre des hommes qui sont en prison et des hom-

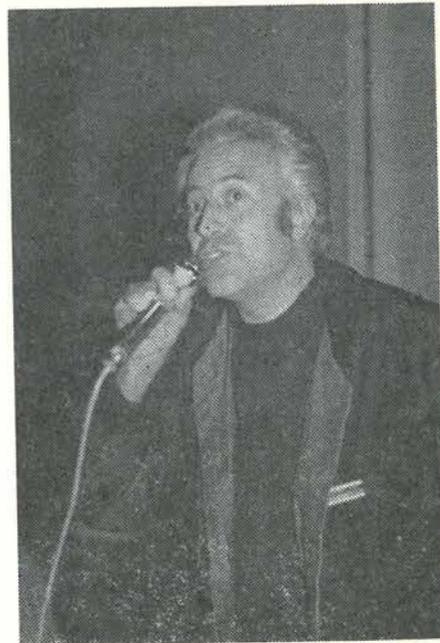
mes qui bénissent le régime de PINO-CHET. « Nous sommes réconciliés avec DIEU, dit le théologien brésilien RUBEN ALVES, dans la mesure où nous partageons son irréconciliation avec un monde qui le fait souffrir en même temps que l'homme » (1).

« Alors, pour un temps peut-être, dans cette sorte de désert de l'homme et de l'Eglise dans lequel nous sommes entrés, est-ce qu'il ne faut pas essayer de tenir à la fois ces deux exigences - l'exigence de nos solidarités (cf. MOT-TU : « de qui sommes-nous solidaires, à la vie et à la mort? ») - et l'exigence œcuménique, la provocation qu'il faudra toujours entendre du mouvement œcuménique : je ne peux jamais identifier Jésus-Christ avec les choix que je fais, avec les seuls hommes qui sont mes semblables ou mes compagnons. Jésus-Christ fait toujours éclater les limites que je lui donne, il est aussi présent chez les autres, même si je n'arrive pas à comprendre comment les deux peuvent s'articuler. Au bout du compte la seule manière de vivre vraiment la passion de l'unité, c'est de vivre nos solidarités comme radicales avec les hommes qui dans notre société, et peut-être demain dans celle de demain, sont dans la situation de la mort de l'homme. C'est cela l'intolérable de la croix. Et si on n'a pas très bien compris ce que je voulais dire « dans cet intolérable de la croix, vivre l'inconce-

(1) RUBEN ALVES, « Christianisme : opium ou libération? », Cerf, p. 145.

vable de Pâques », c'est que nous sommes trop habitués à cette parole de Pâques, comme s'il était évident, comme s'il était concevable que la mort puisse être radicalement vaincue.

Pourtant c'est ça notre foi ».



Nombreux échanges à Chantilly 74. Ici, au micro, Pierre Le Cabelléc (Lorient)

DES QUESTIONS A REPRENDRE

COMME UN TOURNANT

La rencontre nationale de Chantilly a été d'une grande densité, peut-être même, un peu trop chargée, ce qui a fait que plus d'une question n'a pu être abordée. Je crois qu'on a senti comme un tournant dans l'œcuménisme, en France. Il n'est pas seulement intra-confessionnel, mais s'ouvre sur le monde actuel, ses difficultés, ses problèmes. Et cela est de nature à lui redonner intérêt auprès de certains qui lui reprochaient de s'occuper seulement de questions entre Eglises, qui, disaient-ils, étaient dépassées.

Cela a posé la question d'une action commune d'évangélisation qui n'a guère été abordée, mais qu'il faut suivre et reprendre.

Il s'ensuit qu'il y a ainsi :

des questions à nous posées, par le monde qui évolue, les hommes qui cherchent et espèrent plus ou moins confusément, dans les mouvances actuelles ;
des questions à nous posées, sur nous-mêmes, et sur le monde ;
et une question très importante : l'athéisme d'aujourd'hui, dont Jean-François SIX n'a exposé qu'un aspect, une donnée alors qu'il y en a d'autres, au moins aussi importantes, sinon plus, parce qu'ils sont liés à la culture qui est en train de s'élaborer.

UNE GRANDE LIBERTE D'EXPRESSION

D'autre part, il faut noter et, je crois, souligner, la très grande liberté d'expression, que ce soit dans les Assemblées générales, dans les groupes, ou les ateliers : chacun a pu présenter ou même affirmer nettement sa position, et c'était reçu, ça « passait », même auprès de ceux qui n'étaient pas d'accord.

C'est là aussi, je crois, une des formes, peut-être même un des fruits de l'œcuménisme : chacun accepte et accueille l'autre. Cette attitude pourrait être transposée dans d'autres domaines, même non religieux. Et, ici, le climat œcuménique, en se diffusant, pourrait agir sur d'autres groupes de pensée, ou d'action, ce serait là une influence heureuse pour remédier à ce « terrorisme intellectuel » qui règne trop aujourd'hui, et qui fait pour nous n'admet pas, qu'on combat même, l'autre qui a une position différente de la nôtre.

Jean DHYVERT
Curé de Notre-Dame en Vaux à Châlons-sur-Marne
Délégué diocésain pour l'Unité des Chrétiens

APPROCHES DIFFÉRENTES DE JÉSUS CHRIST

par Etienne Charpentier



UNE remarque importante d'abord : je vais m'essayer à une lecture, bien pauvre, de certains textes du Nouveau Testament ; j'espère que cette lecture est vraie, mais je n'en suis pas absolument sûr, dans tous ses détails, et il y a bien d'autres lectures possibles. Dans cet exposé, parce qu'il faut aller vite, je serai très affirmatif, mais ce « il me semble que » placé au début de cette lecture, doit la colorer tout entière.

Pour tenter de repérer ces approches différentes de Jésus-Christ dans le Nouveau Testament, nous allons nous limiter à un aspect lu dans deux évangiles seulement, ceux de Matthieu et de Luc. Dans une première partie, nous comparerons Matthieu et Luc sur un point précis ; nous verrons alors, dans une seconde partie, et en partant des Actes des Apôtres, qu'il y a vraisemblablement, derrière eux, l'expérience de deux types de communauté chrétienne ; la troisième partie sera très brève, parce que je ne sais trop qu'en dire : nous essaierons de voir comment s'est faite l'unité.

Nous avons beaucoup parlé, depuis hier, de ce nouveau visage des divisions entre chrétiens : les divisions « horizontales », au sein de chacune de nos Églises, entre croyants de mentalités différentes,

sont peut-être plus importantes que les divisions « verticales » entre nos différentes confessions. Je remarque que parfois des catholiques, divisés entre eux, se disent : « Nous sommes très différents, opposés en tout sur l'essentiel - sauf sur les dogmes importants que nous maintenons en commun ; mais nous sommes honnêtes et voulons confesser le même Jésus-Christ ; ouvrons donc l'Écriture et laissons-nous interpeller par elle, ainsi nous nous rencontrerons ». Or je me demande s'il n'y a pas là aussi une illusion, car ils vont s'apercevoir, en ouvrant l'Écriture qu'il n'y a pas, si j'ose dire, un mais plusieurs Jésus-Christ ! Ou plutôt ils vont découvrir qu'il y a plusieurs visages de ce Jésus-Christ que tel ou tel rédacteur du Nouveau Testament a mis en relief et, suivant sa mentalité, chacun des chrétiens va privilégier tel ou tel de ces aspects. Pour dégager ce phénomène, prenons comme exemple deux « visages » (1) de Jésus-Christ dans nos évangiles.

I. LE « VISAGE » DE JÉSUS SELON MATTHIEU ET SELON LUC

Pour faire bref, on dit parfois d'un enfant : « C'est tout à fait le portrait de son père ! » C'est faux, bien sûr, mais, si l'on connaît le père, c'est parlant et concret. Or il me semble que Matthieu nous dit : « Jésus, c'est tout à fait le portrait de MOÏSE » alors que Luc déclare : « Jésus, c'est tout à fait le portrait d'ELIE » ! Il est bien évident que cela est à nuancer, que Matthieu ou Luc nous présentent d'autres aspects de Jésus, que Luc le voit aussi comme nouveau Moïse. Mais puisqu'il faut bien écrire gros, faisons un flash sur ces deux aspects.

1. Jésus nouveau Moïse pour Matthieu

Là encore je choisis, dans l'Évangile, quelques passages plus caractéristiques :

LE « SERMON SUR LA MONTAGNE » Mt 5-7

On appelle couramment le premier grand discours de Jésus chez Matthieu : « Sermon sur la montagne ». « Sermon » : ce mot, au moins pour nous catholiques, évoque un type particulier de discours ; « sur la montagne » : elle apparaît plusieurs fois chez Matthieu et on a l'impression qu'il s'agit moins d'une montagne géographique que théologique ; c'est la montagne où Moïse, autrefois, donna la Loi. Jésus, en effet, à cinq reprises, déclare : « On vous a dit... moi je vous dis... » ; à cinq reprises Jésus prend position par rapport au premier législateur pour donner sa Loi nouvelle, cette Loi qu'il va développer, au cours du premier évangile, en cinq grands discours, comme Moïse avait présenté la Loi ancienne en cinq livres.

LES BEATITUDES Mt 5, 3-10

Ce discours, chez Matthieu comme chez Luc commence par les béatitudes. Elles sont différentes chez l'un et chez l'autre et même les béatitudes communes comportent des différences significatives : « Heureux les pauvres de cœur... heureux ceux qui ont faim et soif de justice » proclame Jésus d'après Matthieu, alors que selon Luc il dit seulement « heureux vous les pauvres... heureux vous qui avez faim maintenant... » ; on a affaire dans un cas à de vrais pauvres, alors que dans l'autre, il s'agit d'abord d'une attitude spirituelle. Cela amène à se poser la question : quelle était la pensée de Jésus ? Je ne puis ici que résumer en quelques mots la pensée de D. Dupont (2) suffisamment vulgarisée maintenant pour qu'on puisse aller vite. Dupont pense qu'en proclamant les béatitudes, Jésus se référait aux oracles du IIème et IIIème Isaïe qui annonçaient la Bonne Nouvelle et le sens des béatitudes, dans la bouche de Jésus, est alors : « Heureux les pauvres, car, désor-

(1) Je prends ce mot « visage » parce qu'il est vivant et... flou. Il ne s'agit pas de faire du psychologisme. J'entends par ce mot la façon dont on nous présente Jésus, sa personne, sa mission, le rôle qu'il a confié à ses disciples...

(2) J. DUPONT, *Les béatitudes*, trois gros volumes chez Gabalda (1969-1974). On peut lire le résumé qu'il en a fait dans le Cahier Biblique N° 4 de la revue « Foi et Vie » (139, Boulevard Montparnasse, 6ème).

mais, c'est fini, vous ne serez plus pauvres, car le Règne de Dieu arrive ! »

On constate en effet que les rares fois où le mot « Bonne nouvelle » (Evangile) est prononcé dans l'Ancien Testament, c'est dans le second Isaïe et ce message est très situé ; ce prophète parle, pendant l'exil à Babyloïne, à un peuple déporté, qui sait ce que signifie la captivité. La « bonne nouvelle » qu'on lui annonce est très concrète : c'est essentiellement « Dieu vient pour régner » ; et les signes de la venue de ce Règne sont très matériels : « Ta captivité est finie, les pauvres sont heureux, les boiteux marchent, les sourds entendent, les aveugles voient... » (Is 40, 9-11 ; 52, 7 ; 61, 1 s ; 35, 3-6). Les paroles de Jésus devaient donc sonner aux oreilles de ses auditeurs comme une proclamation merveilleuse : « Maintenant, ça y est, le Règne de Dieu arrive par moi ! »

Et c'est bien ce message que Jésus reprend, en actes, lorsque les envoyés de Jean-Baptiste viennent lui demander : « Est-ce bien toi qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? ». Jésus commence par guérir des malades, chasser des démons, ressusciter des morts et il ajoute : « Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu : les sourds entendent, les aveugles voient, les boiteux marchent, les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres » (Mt 11, 2-6 ; Lc 7, 18-22).

Revenons aux interprétations de Matthieu et de Luc. On a l'impression que Luc a plus gardé l'aspect original de cette proclamation première de Jésus ; il l'a seulement accentué dans un sens, notamment en faisant suivre les quatre béatitudes par quatre « Malheureux vous les riches... » ; il a été sensible au renversement de valeur que manifesterait la venue du Règne : si l'on a fondé sa vie sur ce qui n'a pas de valeur, sur l'argent, on se retrouvera les mains vides.

Sans rien perdre du message de Jésus, Matthieu a surtout mis en valeur les dispositions morales que suppose leur application ; il faut travailler à ce qu'il n'y ait plus de pauvres, mais il faut le faire avec certaines dispositions spirituelles. Matthieu donne l'impression de s'adresser à une communauté chrétienne qui déjà s'efforce de vivre les béatitudes, mais dont il veut réveiller les dispositions de cœur, plus que de proclamer un slogan



Christ de Majesté Evangélique
d'Echternach (1050)

révolutionnaire ainsi qu'il apparaît chez Luc et sur la bouche de Jésus.

JÉSUS MAÎTRE DE DOCTRINE Mt 5, 17-18

Jésus continue son sermon, chez Matthieu, par ces mots : « N'allez pas croire que je sois venu abroger la Loi ou les prophètes, je ne suis pas venu abroger mais accomplir, car, en vérité, pas un i, pas un point sur l'i ne passera de la Loi que tout ne soit accompli... Au contraire celui qui mettra en pratique ces commandements... ». Jésus apparaît ici comme un maître de doctrine, un législateur qui veut que sa communauté pratique cette Loi et en vive.

LE « NOTRE PÈRE » Mt 6, 9-13

La raison pour laquelle Jésus enseigne le « Notre Père » selon Matthieu et Luc est également instructive. Il fait partie, chez le premier, du sermon sur la montagne. Dans ce grand catéchisme qu'il fait pour sa communauté, Jésus en vient à parler de la prière, et en passant, comme exemple de prière, il enseigne le « Notre Père ». Cela entre dans le chapitre de la prière.

La raison de cet enseignement est bien différente chez Luc (11, 1 s). « Un jour, écrit celui-ci, quelque part, Jésus était en prière. Quand il eut fini, un de ses disciples lui dit : Seigneur, apprends-nous à prier... Et il leur dit : quand vous priez, vous direz : Père... « Jésus est en prière » - « quand il eut fini » : on a le sentiment que

les disciples sont terriblement impressionnés par ce Jésus en prière, tellement, qu'ils ne veulent pas le déranger (« quand il eut fini »). Ils lui demandent : « Apprends-nous à prier », c'est-à-dire « apprends-nous à entrer dans cette relation avec Dieu, dans cette relation que toi tu connais avec lui ». L'annonce du Notre Père n'est plus ici un exemple de prière dans un catéchisme sur la question, mais bien une façon d'entrer dans l'intimité de Jésus avec son Père, de participer à son existence filiale.

LA REGLE DE LA COMMUNAUTE Mt 18, 15-18

On pourrait prendre encore bien d'autres exemples chez Matthieu. Pensez par exemple à ces règles précises que Jésus donne pour le cas où un frère a péché : il faut le reprendre d'abord en particulier, puis, s'il ne veut rien entendre, y aller à deux, puis le dire à l'Eglise qui constatera qu'il s'est mis en dehors de la communion. Nous sommes là dans une communauté très structurée, hiérarchisée, où il est important d'être en communion et où existent des instances qui déterminent cette communion.

L'ENVOI EN MISSION Mt 28, 16-20

Puisqu'on ne peut tout dire, terminons avec la finale de Matthieu que nous lisons hier à la célébration et que Gérard Delteil appelait une théologie de l'exaltation : le Seigneur exalté envoie ses disciples en mission. Les Onze se rendent donc en procession à « la montagne », la montagne du sermon, la montagne du Sinaï et quand ils le virent, ils « se prosternèrent » (le mot désigne dans la liturgie orientale la grande prosternation d'adoration). Jésus leur donne ses dernières consignes : « Allez donc, de toutes les nations, faites des disciples... », apparaît ici le souci de l'enseignement doctrinal, « les baptisant », c'est maintenant l'aspect sacramentaire de l'Eglise et un aspect sacramentaire très structuré, développé, nous ne sommes pas, bien sûr, au matin de Pâques, mais dans une communauté chrétienne des années 80-90, « les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », une Eglise qui déjà a une doctrine trinitaire très élaborée, « leur apprenant à garder tout ce que je vous ai prescrit » : le Seigneur de la communauté veut que celle-ci ait une cohérence dans le monde, qu'elle se tienne ferme par la prière, la pra-

tique sacramentelle, la pratique morale, par le message tenu en commun.

L'ENFANCE DE JESUS Mt 1-2

Et enfin si l'on relit les deux premiers chapitres sur l'enfance de Jésus, on découvre que, tout au long, en filigrane, Matthieu a dessiné le visage de Jésus, de son être et de sa mission, à partir de celui de Moïse. Joseph a un songe comme Amram, le père de Moïse en avait eu un lui annonçant la naissance de l'enfant; comme Pharaon, inquiet à la suite d'un songe l'avertissant lui aussi de cette naissance, avait rassemblé ses conseillers, Hérode s'émeut et rassemble Jérusalem. Puis comme Pharaon fait tuer les enfants juifs pour être sûr que cet enfant disparaisse, Hérode fait tuer les enfants de Bethléem. Mais comme Moïse, Jésus échappe miraculeusement; il est emmené en Egypte et il en revient pour accomplir l'Exode: «D'Égypte, j'ai appelé mon fils». Et l'on s'aperçoit enfin que, là encore, ces deux chapitres sont construits autour de cinq citations d'Ancien Testament...

Il faudrait développer tous ces aspects, mais ces quelques flashes suffisent peut-être à nous faire voir comment Matthieu nous présente Jésus comme le nouveau Moïse. Celui-ci nous est assez connu, on perçoit donc quel «visage» de Jésus cela nous manifeste: Jésus apparaît d'abord comme le législateur qui organise le nouveau peuple de Dieu, qui le structure, lui transmet sa loi, cette loi qu'il faut mettre en pratique et qui n'est pas légalisme mais vie.

2. Jésus nouvel Elie pour Luc

Quand on pénètre chez Luc, on entre dans une toute autre ambiance. Là encore contentons-nous de relire quelques textes.

LE DISCOURS DE NAZARETH Lc 4, 14-44

Le premier grand discours de Jésus, chez Luc, n'est pas le sermon sur la montagne, qui est beaucoup plus bref et n'est rapporté que plus tard, mais le discours dans la synagogue de Nazareth.

Ce que Jésus proclame? Il lit le ch. 61 d'Isaïe et déclare: «Aujourd'hui, c'est réalisé!» Le premier cri de Jésus, dans l'évangile de Luc, c'est une bonne nouvelle:

«L'Esprit du Seigneur est sur moi, il m'a envoyé proclamer la bonne nouvelle aux pauvres», c'est l'annonce du Règne de Dieu, c'est un évangile de libération: «il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération». Et Jésus ne le proclame pas seulement en paroles mais aussi en actes. C'est pourquoi Luc a voulu faire un ensemble de ce ch. 4, du v. 14 au v. 44, il a pris soin de répéter la même phrase («inclusion») pour bien nous montrer qu'il s'agit d'un ensemble et cet ensemble comprend le discours et trois récits de miracles, trois récits de libération de possédés. Luc a en effet réussi ce tour de force de transformer la guérison de la belle-mère de Pierre en un récit d'exorcisme: pour lui, si la belle-mère a la fièvre, c'est qu'elle est possédée! Jésus, en effet, «menace» la fièvre comme il «menace» les démons dans les autres récits. Trois récits qui nous montrent ainsi quelle libération Jésus vient nous apporter. On est frappé aussi de constater que les deux exemples que prend Jésus dans ce discours soient empruntés au cycle d'Elie et d'Elisée: c'est à des païens, même au général des armées ennemies que furent envoyés Elie et Elisée! Jésus ainsi, par ses paroles et ses actes, proclame que le règne de Dieu est arrivé et il précise même: ce Règne est aussi pour les païens! Pour arriver à cela, Luc a été obligé de bloquer deux visites de Jésus à Nazareth (celui-ci fait appel aux miracles accomplis à Capharnaüm... où il n'est pas encore allé!) C'est donc déjà l'universalisme et l'ouverture

aux païens que proclame Jésus dans son premier discours.

LE JEUNE HOMME DE NAIM Lc 7, 11-17

On découvre, dans le récit de la résurrection du jeune homme de Naim, un certain nombre de traits qui évoquent, pour qui connaît l'Ancien Testament, la figure d'Elie. Jésus rencontre le cortège «aux portes de la ville» comme Elie rencontre la veuve de Sarepta; dans l'un et l'autre cas, l'enfant est «unique». Jésus le ressuscite et «le rend à sa mère» comme avait fait Elie. «Jésus rend l'enfant à sa mère (ou à son père)»: ce trait, évoquant Elie, se rencontre dans trois récits de miracles de Luc (il l'a ajouté dans les deux récits rapportés aussi par Marc, de la fille de Jaïre et de l'enfant possédé).

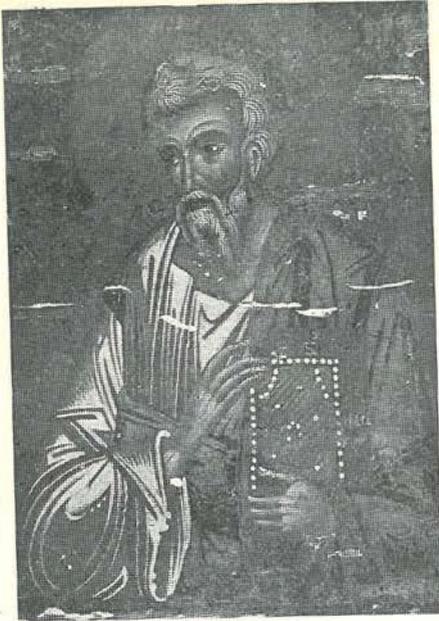
LA MARCHÉ VERS L'ENLEVEMENT Lc 9, 51 s

Au grand tournant de son évangile, Luc nous montre Jésus montant résolument vers Jérusalem: «Comme arrivait le temps où il allait être enlevé du monde, Jésus prit résolument la route de Jérusalem». Cet «enlèvement» qui est, pour Luc, tout autant l'exaltation, nous renvoie encore à Elie.

On peut lire en effet en synopse trois récits: celui de cette marche vers son «enlèvement», le récit de cet «enlèvement» lui-même (ou de l'Ascension, dans les Actes) et celui de l'«enlèvement» d'Elie dans le



« Il faut travailler à ce qu'il n'y ait plus de pauvres »



Icone de l'évangéliste saint Matthieu pour qui le Christ est le nouveau Moïse (galerie d'icônes de St-Clément d'Ochrida, 15^e siècle).

livre des Rois (2 R 2). Relisons ce dernier écrit. Elie est le seul personnage de l'Ancien Testament avec Hénoc (et Moïse d'après certaines légendes juives) à avoir été « enlevé » au ciel. Au moment donc où il va l'être, il passe le Jourdain accompagné de son disciple Elisée et il demande à celui-ci : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » « Que je reçoive une double part de ton esprit » répond celui-ci. « Oh ! dit Elie, tu as demandé là une chose difficile ; mais, si tu me vois pendant que je serai enlevé, cela t'arrivera ». Et on nous raconte alors qu'un char de feu emporte Elie « et Elisée voyait ». Si bien que lorsqu'il revient vers ses collègues prophètes, ceux-ci s'écrient : « L'Esprit d'Elie est reposé sur Elisée ! »

Quand on lit le récit de l'ascension, dans les Actes, on est d'abord étonné de l'insistance de Luc qui, à cinq reprises, nous dit que les apôtres voyaient Jésus monter au ciel, insistance d'autant plus étrange que, jamais, dans le kérygme, on ne fait appel à la vue pour « prouver » l'ascension. Si Luc insiste sur cette vision, n'est-ce pas pour nous dire que Jésus est le nouvel Elie enlevé au ciel ? Quand on a repéré ce détail, on n'a plus besoin du récit de la Pentecôte (il nous intéresse pour d'autres motifs) : si ses disciples l'ont « vu » monter au ciel, nous sommes sûrs qu'ils vont recevoir son Esprit pour continuer sa mission.

Dans le même récit de la montée vers Jérusalem, nous entendons des disciples demander à Jésus de le suivre et celui-ci leur répond comme Elie répondait à Elisée, mais avec plus d'exigence encore (Lc 9, 57 s).

L'AGONIE DE JESUS Lc 22, 39-46

Bornons-nous à lire un dernier texte : celui de l'agonie de Jésus. Luc est le seul à nous mentionner que dans ce moment de profonde détresse, un ange vient reconforter Jésus. On pourrait dire, si ce n'était un peu irrévérencieux, que cet ange est spécialisé dans le sacrement des agonisants, parce que déjà il est venu reconforter Elie dans une situation semblable (1 R 19). Elie, découragé, dans le désert, souhaite mourir. Cet ange vient le reconforter. Soutenu par sa parole, Elie va pouvoir s'enfoncer, pendant quarante jours, dans la nuit du désert, pour, au terme de sa marche, rencontrer Dieu, de même que Jésus, reconforté par l'ange, va s'enfoncer dans la nuit de sa passion pour déboucher, lui aussi, dans la vision du Père par sa résurrection.

Ces quelques traits (3) suffisent pour nous faire pressentir que Luc a vu Jésus comme le nouvel Elie. Mais dire d'un enfant : « C'est le portrait de son père », cela n'est parlant que si l'on connaît le père. Comme je crains qu'Elie ne soit moins connu que Moïse, force nous est d'en parler un peu.

ELIE DANS L'ANCIEN TESTAMENT 1 R 17-19 ; 21 ; 2 R 1-2, 18

Elie apparaît brusquement, dans le Royaume du Nord, sous le roi Achab (874-853). On est à l'apogée des deux royaumes. Israël s'est installé dans sa prospérité matérielle et, tout en continuant à adorer son Dieu Yahvé, il flirte avec les faux dieux cananéens. C'est dans ce contexte qu'apparaît Elie.

Son nom est tout un programme : « Elie » c'est-à-dire « mon Dieu c'est Yahvé ». Sa famille qui nous est inconnue a opté délibérément pour Dieu, Elie a choisi et c'est ce même choix qu'il va contraindre roi et peuple à faire. Parcourons quelques épisodes de sa vie.

La grande sécheresse (1 R 17). Quand Elie parle de Dieu, une expression vient instinctivement sur ses lèvres : « Vive Dieu, le Dieu vivant que je sers » ou « devant qui je me tiens ». Cela nous fait

entrevoir sa foi totale, son attachement sans partage à Dieu. Cela expliquera qu'il puisse être totalement libre devant toute institution : totalement libre parce que totalement conduit par Dieu. Pendant cette sécheresse, c'est chez une païenne non israélite qu'il se retire et pour qui il fait un miracle ; Dieu n'est pas lié à une institution, même à celle de la religion qu'il a établie. La parole d'Elie est efficace parce que c'est celle même de Dieu. Mais elle exige en contrepartie une foi totale de la part de l'homme : la femme doit croire uniquement sur la parole d'Elie (17, 13).

La lutte de Yahvé (ou d'Elie) contre Baal (1 R 18)

L'épisode est bien connu. On peut s'attarder sur un détail significatif. Vers la fin de la sécheresse, Elie revient et veut aller voir Achab ; il demande à Obadyahu, le maître du palais, d'aller prévenir son maître. Obadyahu a une position difficile, serviteur d'un roi impie il est un vrai « serviteur de Yahvé » (c'est le sens de son nom) ; aussi supplie-t-il Elie : « Ne me fais pas cela ! Si Achab apprend que je t'ai vu, il me tuera ». « Bon, dit Elie, je vais venir avec toi ». Obadyahu a alors cette répartie magnifique : « C'est pareil, cela n'arrangera rien, car on va aller ensemble devant le roi et, quand on sera arrivé, comme d'habitude l'Esprit t'emportera et moi il me laissera là comme un cornichon... ». Ce « comme d'habitude l'Esprit t'emportera » nous montre qu'Elie avait laissé le souvenir d'un être emporté par l'Esprit. Cette totale soumission à l'Esprit le fait totalement libre devant les institutions de son temps, institutions civiles ou religieuses ; il peut fréquenter les païens, il attaque les grands qui se conduisent mal...

Au sacrifice du Carmel, Elie oblige le peuple à un choix sans ambiguïté envers Dieu. La fin de l'épisode où il annonce la pluie sans en avoir aucune trace, nous manifeste sa foi absolue vécue dans une prière intense.

Le voyant de l'Horeb (1 R 19). Cet homme de Dieu reste profondément humain et son déroutement nous est bien sympathique.

(3) Voir R. SWAELES, Jésus nouvel Elie d'après St Luc, dans *Assemblées du Seigneur* (1ère série) No 64, 1964, p. 41-46. A GEORGE. Pour lire l'Evangile selon saint Luc. *Cahier Evangile* No 5, 1973, p. 9 ; 22-23 ; 25 ; 36.

C'est au terme qu'il va connaître la plus grande intimité jamais permise à un homme depuis Moïse.

Le défenseur des petits (1 R 21). A Achab et Jézabal qui ont volé sa vigne à Naboth, Elie rappelle les exigences morales de la foi en Dieu.

Les « fioretti » d'Elie (2 R 1). Un récit populaire de style triomphaliste, à l'image des récits sur Elisée. Malheureusement, ce sont surtout des traits de ce genre qui ont frappé l'imagination populaire et contribué à faire d'Elie un justicier appelant sur les pécheurs le feu du ciel (voir l'addition en Lc 9, 54).

L'ascension d'Elie (2 R 2, 1-18).

ELIE DANS LA TRADITION JUIVE

Malachie (3, 22-24) annonce son retour avant la venue du « Jour de Yahvé » ; Siracide (48, 1-12) en fait un magnifique éloge, tandis que I Maccabées (2, 58) en retient surtout le zèle brûlant pour la Loi. A l'époque du Christ et depuis, on attend le retour d'Elie. « Nos petites catholiques rêvent du petit Jésus ou du père Noël ; leurs compagnes d'Israël rêvent d'Elie... Pour les Juifs, Elie n'est pas un personnage du passé. Il est présent et accompagne Israël dans sa longue et douloureuse pérégrination » (Stiassny). Il doit purifier le peuple comme un feu et lors du repas



Guérison de la belle-mère de Pierre

pascal, en buvant la 4ème coupe, la « coupe d'Elie », on demande à Dieu de répandre sa fureur sur les païens.

JESUS, NOUVEL ELIE

On comprend, en revenant à Luc, combien pouvait être évocateur de dire : « Jésus, c'est le portrait d'Elie ». (Jésus est aussi nouveau Moïse, chez Luc ; mais il a fait passer cela au second plan). Jésus est vraiment l'homme devant Dieu, qui vit sans cesse en sa présence, passe ses nuits en prière, qui vit tous les grands événements de sa vie (baptême, transfiguration, appel des disciples...) dans la prière. Chez Matthieu et Marc, par exemple, Jésus monta sur la montagne pour être transfiguré ; chez Luc il y monte, pour prier et c'est, pendant qu'il prie, qu'il est transfiguré. C'est cette relation au Père qui a tellement impressionné les disciples quand ils lui demandent : « Apprends-nous à prier ». Jésus est l'homme d'un seul but, celui qui toute sa vie monte vers son « enlèvement », vers son exaltation à Jérusalem. Jésus emporté par l'Esprit qui lui donne cette liberté intérieure vis-à-vis de toute institution, même religieuse, de son temps. L'homme qui a opté uniquement pour Dieu et qui oblige tous ceux qui l'approchent à un même choix. Le défenseur des pauvres et des petits...

Voici donc quelques-uns des traits du visage de Jésus, nouvel Elie, qui nous apparaissent à travers l'évangile de Luc. Et on perçoit que ce visage est différent de celui qui apparaît chez Matthieu. Le nouveau Moïse nous semble plus soucieux d'organiser sa communauté, de faire qu'après lui, ses disciples vivent dans une communauté bien structurée, où des instances précises peuvent reconnaître qu'on en fait partie ou non (excommunication). Le nouvel Elie est d'abord celui qui proclame un évangile de libération, qui oblige ses contemporains à opter pour Dieu, à se laisser emporter par l'Esprit... Tout cela est un peu caricatural. Mais vous saurez nuancer ces traits...

Jusqu'à maintenant j'ai toujours parlé comme si c'était « Monsieur Matthieu » ou « Monsieur Luc » qui nous présentaient leur théologie. Il nous faut nous poser la question : « Est-ce que ce ne sont pas deux communautés différentes qui s'expriment aussi par et à travers eux ? » Dimanche dernier nous relisons, dans la liturgie catholique, l'évan-

gile de la femme adultère. Dans une session où nous réfléchissions sur notre question, un prêtre nous avait expliqué comment il avait présenté cette femme adultère, le matin à des carmélites et le midi à des prisonnières dont il était également aumônier. Il s'exprimait tout naturellement en « je » : « Je leur ai dit... Je leur ai présenté différemment... ». En réfléchissant avec lui, on prenait conscience que, finalement, c'était surtout deux communautés différentes, découvrant dans cet épisode, en fonction de leur vie, un visage de Jésus, qui s'exprimaient par lui. Ce prêtre était, inconsciemment, le porte-parole de ces deux communautés. N'en va-t-il pas en partie de même pour Matthieu et Luc ?

II. DEUX TYPES DE COMMUNAUTE CHRETIENNE

Nous allons parcourir les Actes des Apôtres. Nous y rencontrons deux types de communauté chrétienne, la communauté judéo-chrétienne de Jérusalem, les communautés des hellénistes. Et je poserai l'hypothèse de travail que ces deux types de communauté sont sous-jacents aux deux visages de Jésus que nous avons discernés.

A. - AU FIL DES ACTES DES APOTRES

1. Une communauté judéo-chrétienne

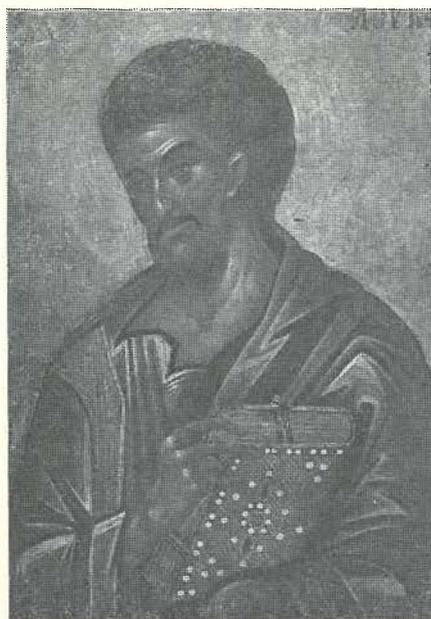
Dans les cinq premiers chapitres des Actes, Luc nous fait visiter la communauté de Jérusalem.

Entre l'Ascension et la Pentecôte, le souci des disciples de Jésus, c'est d'être DOUZE, car Judas a fait défection. Que manifeste cette volonté d'être « douze », sinon le sentiment d'être le véritable Israël. Israël comptait douze tribus ; elles avaient plus ou moins disparu au cours des âges, mais le souvenir en demeurait vivant et les prophètes avaient annoncé qu'au « Jour de Dieu », celui-ci rétablirait le peuple dans son intégrité, c'est-à-dire dans ses douze tribus. Cela supposait

donc qu'il y ait douze chefs comme autrefois les douze patriarches. Si donc ces premiers disciples de Jésus veulent être douze, c'est qu'ils ont conscience que Jésus les a établis comme responsables du Nouvel Israël. L'Eglise naît donc avec cette conscience d'avoir déjà, derrière elle, au moment même où elle commence, quinze cents ans de tradition. Et cela est lourd ; nous le savons bien nous qui en avons déjà deux mille ans en plus de ces quinze cents ans ! L'Eglise se reconnaît comme le « nouvel » Israël, nouveau mais en continuité avec l'ancien Israël.

Luc nous fait alors visiter cette communauté de Jérusalem et pour être sûr que l'on comprenne bien ce qu'il veut nous dire, il a résumé, à trois reprises, ce qui lui apparaît essentiel dans cette communauté. Trois aspects l'ont frappé : « Les disciples étaient assidus à l'enseignement des apôtres - à la communion fraternelle - à la fraction du pain et aux prières » (2, 42-47 ; 4, 32-35 ; 5, 12-16). Et les petits récits illustrent cette vie communautaire.

Nous sommes donc dans une « paroisse » qui tourne bien : les gens sont assidus à l'enseignement, aux cercles bibliques et à l'école du dimanche ; ils pratiquent la communion fraternelle, et la mise en commun des biens est l'expression de cette communion des cœurs qu'ils veulent vivre. La vie liturgique est intense : fraction du pain, c'est-



L'Évangéliste saint Luc
pour qui le Christ est le nouvel Elie
(Chilandar, 14^e siècle)

à-dire certainement Eucharistie, et prières, prière dans les maisons mais aussi au Temple ; Luc nous montre Pierre et Jean montant au temple pour la prière : ils se sentent toujours profondément juifs, nouveaux certes, mais juifs toujours. De l'extérieur ce petit groupe devait apparaître comme une nouvelle secte au sein du judaïsme : à côté des pharisiens, des sadducéens, des esséniens, il y a maintenant les « nazaréens ». Et cette petite communauté « marche » bien ; elle a même des « œuvres » comme on disait autrefois chez les catholiques : on va apprendre tout à l'heure qu'il y avait une « soupe populaire » pour les veuves. Oh ! bien sûr, il y avait bien aussi des divergences et le « Voyez comme ils s'aiment » de Tertullien est à nuancer ; mais ce qui frappe surtout c'est cet aspect de groupe bien organisé.

Ce groupe va bientôt nous apparaître comme un centre autour duquel l'Eglise va s'agrandir. A deux reprises Luc signale le résultat de la prédication de Pierre comme une « addition » : « Ceux qui accueillirent sa parole reçurent le baptême. Il y eut environ trois mille personnes, ce jour-là, qui furent adjoints à eux » (Ac 2, 41) et un peu plus loin : « Le Seigneur adjoignait chaque jour à la communauté ceux qui trouvaient le salut » (2, 47). On a donc une communauté à Jérusalem qui apparaît comme un centre, bien structuré autour des Douze, avec toute la tradition juive derrière elle et les conversions sont vues comme des « additions » à ce centre. Puis on va voir, dans les chapitres suivants, l'Eglise se construire en cercles concentriques autour de ce centre. Mais auparavant, Luc nous signale un événement important.

2. Les communautés des Héliénistes

Au ch. 6 des Actes, on a l'impression que l'Esprit Saint déclare : « C'est très bien, cette communauté. Mais on a un peu l'impression que Pierre et les autres pensent que « c'est arrivé »... Il faudrait peut-être que je leur rappelle le sens du mot « paroisse »... ». Pour nous, catholiques, le mot « paroisse » évoque quelque chose de stable : on installe une paroisse ; alors que le sens, d'après les Septante et le Nouveau Testament est plutôt... « ne pas être installé », « vivre comme des étrangers au

milieu de... ». Ce n'est pas en effet « oïkeo », habiter, mais « para-oïkeo », habiter à côté, vivre en transhumance...

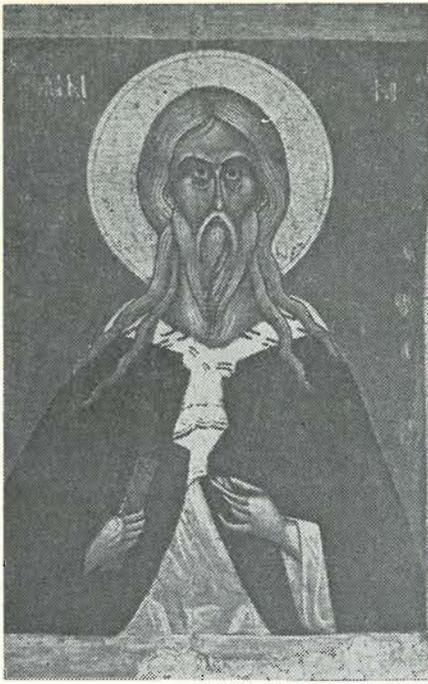
Au ch. 6 donc nous apprenons l'existence des Sept, institution qui va apparaître comme révolutionnaire dans l'Eglise mais que Luc nous montre - et il y insiste à plusieurs reprises - comme suscitée par l'Esprit Saint.

Nous apprenons leur existence à l'occasion d'une sombre querelle : dans la distribution de « soupe populaire » (4), les veuves des hellénistes s'estiment défavorisées par rapport aux veuves des hébreux ! A cette occasion on apprend tout simplement qu'il y a, en fait, deux communautés à Jérusalem. Luc est un esprit bienveillant et il essaie, toutes les fois qu'il le peut, de voiler les défauts des apôtres ou les difficultés des communautés. Mais il est honnête et malgré sa volonté de minimiser les choses, il nous fait apparaître ici qu'il y a un clivage de fond au sein de la communauté de Jérusalem, entre hellénistes et hébreux.

Qui sont ces hellénistes ? Il est assez difficile de le dire avec exactitude. Au minimum, ce sont des gens qui parlent grec, qui sont frottés de culture grecque et donc ouverts sur le monde. Les noms des Sept sont tous grecs et on nous dit même que Nicolas était « prosélyte d'Antioche », prosélyte, c'est-à-dire, un non-juif, un païen qui s'est converti au judaïsme.

On assiste apparemment à une dispute entre femmes. Mais la solution, capitale, qui lui est apportée nous avertit qu'il s'agit de quelque chose de bien plus profond. On institue en effet « les Sept ». Il ne s'agit pas de « diaques », mais de quelque chose de plus important. Pourquoi « Sept » ? Peut-être simplement parce que, « dans le milieu juif, les communautés locales sont souvent placées sous l'autorité d'un conseil de sept membres » (A. George). Je serais plutôt favorable à une autre hypothèse qui voit, dans certains cas, le chiffre « sept » comme celui des païens de même que « douze » est celui des juifs. On partait de la constatation que, dans la Genèse (Gn 10), il y a « soixante-dix » nations dans le monde. A l'époque du Christ, des légendes juives, connues également

(4) « Soupe populaire » fait bien ; mais il faudrait nuancer ! La « diaconie » dont il est question était une œuvre d'assistance, mais sous quelle forme ?



Le prophète Elie
(Ecole de Novgorod,
fin du 14^e siècle)

par le philosophe juif Alexandrin Philon, racontaient qu'au Sinaï, le peuple juif voyait la voix de Dieu sortir de la montagne et se diviser en soixante-dix langues de feu de sorte que tous les peuples l'entendaient dans leur propre dialecte. Sous cette forme imagée, le judaïsme exprimait une pensée importante : la loi de Dieu est d'abord donnée pour le peuple juif, mais elle concerne aussi tous les peuples païens. Et il est bien évident que Luc pense à ces traditions quand il écrit le récit de la Pentecôte. Ce n'est pas par hasard non plus que Luc a dédoublé l'envoi des douze en mission ; comme Matthieu et Marc, il nous montre Jésus envoyant les douze en mission vers les juifs, mais il a transformé le récit qu'il recevait d'une autre tradition pour en faire un envoi en mission de « soixante-dix » ; mission près de qui ? Il n'ose quand même pas dire explicitement : près des païens ; mais il s'arrange pour nous le faire comprendre : Jésus en effet les envoie « devant lui » ; or Luc vient de nous montrer Jésus arrivant devant le territoire des Samaritains ! On a deux récits de la multiplication des pains chez Matthieu et Marc ; le premier se passe en territoire juif et l'on ramasse douze corbeilles de surplus ; le second se déroule en territoire païen et l'on recueille sept corbeilles... Est-ce purement fortuit ? Il me semble donc qu'il y a toute

une tradition qui, à côté de « douze », chiffre des juifs, voyait dans le chiffre « sept » le symbole des païens. Et l'on a bien l'impression qu'à l'occasion de cette dispute à Jérusalem, Luc nous apprend qu'il y a, de fait, deux communautés qui ont chacune leur « hiérarchie » : les Douze responsables de l'Eglise judéo-chrétienne, les « Sept » - soumis aux Douze qui leur imposent les mains - responsables de la communauté helléniste. Et cela, insiste Luc, est voulu par l'Esprit Saint.

Le charisme d'Etienne, le chef des Sept, a été de se rendre insupportable à Jérusalem ! Les hellénistes ont compris que l'Eglise ne pouvait pas s'enfermer à Jérusalem dans ce qui risquait de devenir un ghetto, qu'il fallait pousser la barque de l'Eglise au large, vers les païens. Etienne, par ses discours (dont Luc nous donne un résumé au ch. 7), pose des actes irréversibles qui va forcer l'Eglise à rompre avec le judaïsme officiel. Etienne en meurt. Peu importe, l'essentiel est que, à cause de cela, l'Eglise est obligée de sortir de Jérusalem. « Ce jour-là, écrit Luc, éclata contre l'Eglise de Jérusalem une violente persécution ; tous, à l'exception des apôtres, se dispersèrent dans les contrées de la Judée et de la Samarie » (Ac 8, 1). Bénéfique persécution qui va forcer l'Eglise à couper les amarres et à aller vers le monde. Tous sont chassés « à l'exception des apôtres » : on a l'impression que, pour les juifs, ceux-ci sont des gens avec qui on peut encore s'entendre, alors qu'avec cette frange turbulente que sont les hellénistes, cela n'est plus possible.

Les hellénistes sont chassés ? Ils vont donc aller prêcher ailleurs. On voit aussitôt Philippe, un des Sept, porter la parole en Samarie. Les samaritains sont des juifs, mais peu orthodoxes, et c'est une première extension du christianisme hors du judaïsme officiel. Aussitôt nous voyons Pierre et Jean partir en Samarie pour imposer les mains aux nouveaux croyants et les faire entrer ainsi dans le cercle de la communauté de Jérusalem. (Notons en passant que nous parlons de la communauté de Jérusalem ; on parlera ensuite de la communauté qui est à Antioche, à Corinthe... C'est une nuance intéressante mais qu'il ne faut pas forcer).

Tandis que Pierre et Jean imposent les mains à Samarie, l'Esprit Saint a emporté Philippe sur la route de Gaza où il va baptiser un prosélyte, un païen devenu juif.

Puis c'est Pierre lui-même qui va être chargé de baptiser un « craignant Dieu », c'est-à-dire un païen, devenu juif, mais pas totalement : il accepte la foi mais refuse certaines pratiques (comme la circoncision ou les règles alimentaires).

Ce récit est le plus long des Actes et n'est pas dépourvu d'humour. Pierre a une vision (les animaux impurs) ; le centurion Corneille a une vision où on lui dit : « Va chercher un nommé Pierre... ». Pierre arrive donc, mais il ne sait pas trop pourquoi ; il invente donc une pratique pastorale toujours en vigueur : quand on ne sait plus que faire, on fait un sermon... ! Un sermon qui est un magnifique résumé de ce que l'on trouvera dans l'évangile de Marc. Mais on a l'impression que l'Esprit se dit : « C'est bien, mais ce n'est pas pour cela que je l'ai fait venir... » et l'Esprit, coupant la parole à Pierre, tombe sur ceux qui l'écoutent ! Et quand il rendra compte à ses collègues, à Jérusalem, Pierre déclarera : « A peine commencé-je à parler que l'Esprit Saint... » ! Voici donc un païen, un romain, qui entre dans l'Eglise. Mais là encore c'est Pierre qui l'introduit. On assiste donc à la croissance de l'Eglise en cercles concentriques autour de ce centre qu'est l'Eglise de Jérusalem.

Tout commence réellement à changer à partir du ch. 11 (Ac 11, 19) où Luc fait le lien avec la persécution survenue après la mort d'Etienne. « Ceux qu'avait dispersés la tourmente survenue à propos d'Etienne étaient passés jusqu'en Phénicie, à Chypre et à Antioche, sans annoncer la Parole à nul autre qu'aux juifs. Pourtant lorsque certains d'entre eux, originaires de Chypre et de Cyrène arrivèrent à Antioche, ils adressèrent aussi aux Grecs la bonne nouvelle de Jésus Seigneur. Le Seigneur leur prêtait main-forte, si bien que le nombre fut grand de ceux qui se tournèrent vers le Seigneur, en devenant croyants. Le bruit de cet événement parvint aux oreilles de l'Eglise de Jérusalem... ». Et cette Eglise se demande : « Que se passe-t-il là-bas ? Voici qu'est en train de naître, là-bas, à Antioche, une Eglise, en dehors des normes... ». On n'est plus en face d'une Eglise croissant par cercles concentriques ; cette Eglise semble suscitée uniquement par l'Esprit Saint et la prédication de la Parole.

« On délégua Barnabas... ». Jusqu'alors on envoyait Pierre et Jean. J'ai l'impression qu'ici, on n'est pas très sûr, et plutôt que de se com-

promettre trop ouvertement, on envoie quelqu'un de seconde zone...

Mais Barnabé est un homme rempli de l'Esprit Saint et quand il vit, sur place, la grâce de Dieu à l'œuvre, il fut dans la joie. Il semble penser : « Cette Eglise, certes, naît en dehors des normes ; mais elle vient vraiment de Dieu ». Et il a ce coup de génie de se dire : « Cette Eglise est tellement nouvelle, tellement exubérante, que je ne suis pas l'homme à la mener... » et il va chercher à Tarse Paul pour l'amener à Antioche et pendant une année, ils animèrent cette nouvelle communauté. La première communauté où les croyants prirent le nom de « chrétiens ». Gérard évoquait tout à l'heure l'Assemblée des chrétiens critiques de Lyon. J'avoue avoir beaucoup pensé à ce texte des Actes lors d'une autre assemblée, celle rassemblée par les groupes Témoignage Chrétien, à Bourges, en octobre 1970. Toute l'après-midi, des gens, tous très engagés à gauche, sont venus exprimer au micro quelle était la foi de leurs petits groupes en Jésus-Christ. J'étais à la fois émerveillé et inquiet, émerveillé de leur engagement et de leur foi et inquiet parce que je n'y reconnaissais pas toujours le Jésus-Christ en qui je crois. Et cela s'est terminé par une « Eucharistie ouverte » où les frontières entre les confessions, entre ministres et laïcs, étaient allègrement franchies... Or par hasard, aux mêmes dates, avait lieu la rencontre des Evêques à Lourdes. Et je pensais : « Si les Evêques pouvaient savoir ce que se dit et se vit ici, n'auraient-ils pas la même inquiétude que Pierre et Jean apprenant, de Jérusalem, que des choses se passent à Antioche qui ne paraissent pas très « catholiques »... ? ». Je ne sais pas si Barnabé était à Bourges... Mais il était à Antioche !

A partir d'alors on ne va plus voir l'Eglise se construire par cercles concentriques autour de Jérusalem, ni Pierre et Jean aller imposer les mains ; on assiste au jaillissement d'Eglises à Antioche, à Chypre, en Asie Mineure, en Grèce, à Rome... des Eglises où les païens entrent de plein pied. C'est même le but des ch. 13-14 des Actes de nous le montrer, Luc concluant ce récit de la mission de Barnabé et Paul en Asie Mineure par ces mots : « A leur retour, ils racontèrent tout ce que Dieu avait fait avec eux et surtout comment il avait ouvert aux païens la porte de la foi ». Le but de cette mission était donc

de faire que ce qui avait été vécu à Antioche, soit maintenant vécu au plan de toute l'Eglise.

Cela va poser la grave question de savoir si on peut devenir chrétien sans d'abord devenir juif. Et le « concile de Jérusalem » tranchera. Ce texte est-il, pour reprendre une discussion de ce matin, un « texte d'accord » ? Je ne sais pas. Ce n'est pas un credo ; c'est un texte pastoral mais qui est fondé sur une doctrine : c'est uniquement par la foi qu'on est sauvé.

Il faudrait poursuivre ce survol des Actes pour voir, notamment, comment Paul vit dans ces communautés nouvelles. Mais il faut bien se limiter et essayer de dégager quelques conséquences de ce trop rapide survol.

B. - DEUX COMMUNAUTÉS QUI SECRETENT DEUX « VISAGES » DE JÉSUS-CHRIST

Nous venons de typer et même de caricaturer deux types de communauté chrétienne, des communautés assez différentes par la mentalité, la culture, les traditions ; elles prêchent le même Jésus-Christ, mais vont-elles être attentives aux mêmes traits ? Est-ce que, par leur

vie même, elles ne secrètent pas des visages de Jésus-Christ un peu différents ?

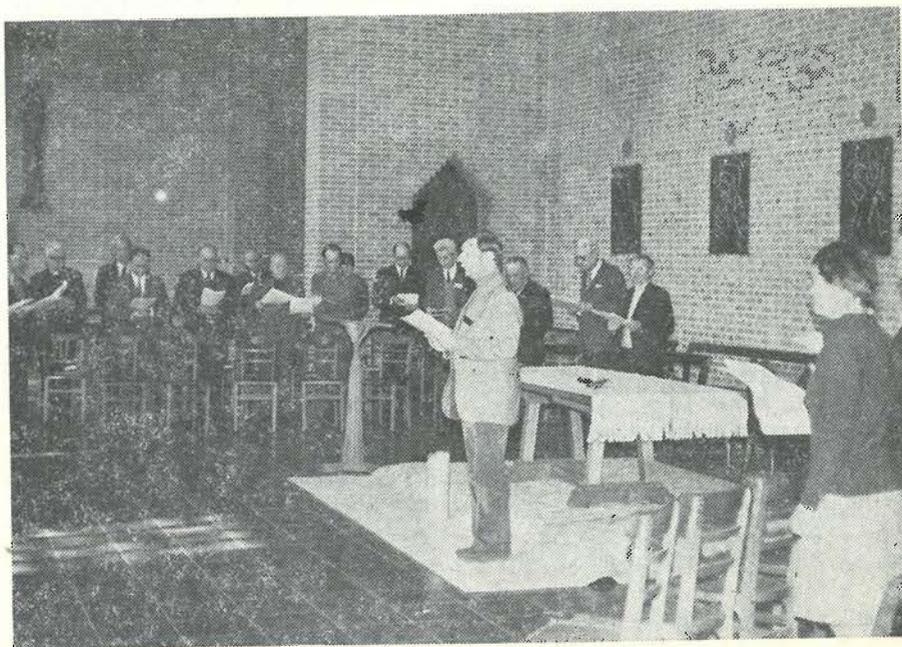
1. Le Jésus-Christ d'une communauté judéo-chrétienne

Une communauté judéo-chrétienne va voir Jésus-Christ, me semble-t-il, d'abord comme le nouveau MOÏSE. Car elle vit la continuité entre Israël et l'Eglise ; Jésus est ce législateur qui organise sa communauté, qui est toujours le « chef » (Ac. 3, 15 ; 5, 31) qui mène son peuple nouveau sur les chemins de l'Exode.

Devenir croyant, c'est entrer dans ce peuple dont le centre sacré est Jérusalem. Et Jésus est le maître qui enseigne, qui veut que cette institution soit vivante et dynamique et une communauté qui soit ouverte aux Païens, universaliste.

2. Le Jésus-Christ de communautés pagano-chrétiennes

Parce qu'elles n'ont pas le même enracinement dans la tradition d'Israël, les communautés pagano-chrétiennes vont être moins attirées par le visage de Moïse, mais bien



Célébration de la Parole à Chantilly

plus par celui d'Elie, moins par celui du législateur et organisateur d'une institution que par celui du prophète de feu, libre vis-à-vis de l'institution parce qu'il est « l'homme devant Dieu » et se laisse emporter par l'Esprit.

C. - DEUX EVANGILES : MATTHIEU ET LUC

Ce sont ces deux visages différents que l'on retrouve dans ces deux évangiles. Je ne veux pas dire que l'évangile de Matthieu est l'émanation de la communauté de Jérusalem et celui de Luc de celle d'Antioche, mais plutôt de communautés de même type.

On pense actuellement que l'Évangile de MATTHIEU a pris naissance, vers les années 80-90, dans les communautés de Galilée, c'est-à-dire dans ces régions où les judéo-chrétiens de Jérusalem se sont regroupés déjà avant mais aussi après la ruine de Jérusalem en 70. Ces communautés chrétiennes sont très marquées par l'opposition au judaïsme. Celui-ci était alors en pleine renaissance : des Pharisiens qui avaient réussi à s'échapper de Jérusalem avaient fondé à Jamnia, sur les bords de la Méditerranée, une école où le judaïsme va renaître. Le « concile » de Jamnia, notamment, vers les années 90, va délimiter le canon des livres saints et relancer la théologie. Et cette théologie va devoir se définir face au christianisme et contre lui.

La communauté de Matthieu est une communauté judéo-chrétienne, qui a toutes ses racines profondes dans ce judaïsme et qui, en même temps, est très anti-pharisienne, précisément parce qu'elle doit prendre ses distances de ce judaïsme de Jamnia.

Mais c'est aussi une Eglise très ouverte qui se veut universelle, ouverte aux païens. Mais cette ouverture se fait, en quelque sorte, à partir de l'institution ; c'est l'Eglise qui s'ouvre au monde et c'est là un type d'universalisme qui me semble assez différent de celui des communautés pagano-chrétiennes qui, précisément, naissent dans ce monde.

Au fond, cette Eglise matthéenne est assez semblable à l'Eglise catholique d'aujourd'hui : une Eglise qui est d'abord « institution », fondée sur une tradition, une Eglise

qui doit sans cesse se réformer pour être accueillante, pour lutter contre le danger de ghetto, pour aller vers les païens. Et ce n'est peut-être pas par hasard que, pendant des siècles, on a lu dans la liturgie catholique presque uniquement l'évangile selon Matthieu (5).

L'évangile selon saint LUC est né, sans doute vers la même époque, mais dans des communautés pagano-chrétiennes. Quand on lit les Actes, on s'aperçoit que Luc a vécu un certain temps dans la communauté de Philippe ; disciple de Paul, il l'a accompagné dans ces communautés que l'Apôtre a fait surgir dans tout le bassin méditerranéen. Aussi de telles Eglises sont-elles plus accrochées par Jésus nouvel Elie. Cet évangile est très universel, mais d'un universalisme différent de celui de Matthieu : on n'a pas à se tourner vers les païens car ces communautés naissent à partir des païens ; elles naissent universelles.

Il faudrait bien sûr développer longuement ces aspects et les nuancer. Il s'agit seulement d'une invitation à relire ces évangiles...

En terminant, il faut au moins poser la question de l'unité. Hier et ce matin, on a posé plusieurs fois la question : « Certes, il faut des proclamations différentes de l'Évangile, il faut des traductions différentes ; mais est-ce qu'il ne faut pas avoir un contenu semblable ? ». Cela pose une question difficile : où commence, dans une proclamation, le contenu et où commence la traduction ? Changer la traduction n'est-ce pas, en partie, changer un peu aussi le contenu ? Je laisse cette question, pour retenir seulement celle de l'unité.

III. COMMENT S'EST FAITE L'UNITE ENTRE CES DIFFERENTES PROCLAMATIONS DE JESUS-CHRIST ?

Je vais être très bref ici, parce que je ne sais pas bien répondre. Je constate seulement une chose importante : les chrétiens n'ont pas choisi entre ces divers « visages »

de Jésus ; ils n'ont pas dit : « Jésus c'est seulement le nouveau Moïse, ou le nouvel Elie » ; ils n'ont pas même établi des préférences. Ils ont gardé, sur le même plan, les différents évangiles, ces évangiles selon Matthieu, selon Marc... Un seul Évangile, une seule Bonne Nouvelle, mais que l'on reconnaît transmise « selon » tel ou tel. « Selon » : un petit mot important que beaucoup trop de chrétiens oublient en croyant que nos évangiles sont une reproduction exacte des paroles et des actes de Jésus, alors qu'ils ont été écrits « selon » les chrétiens qui ont découvert tel ou tel aspect. Notons donc d'abord ce refus de faire un choix.

Je constate encore que l'unité ne s'est pas faite par « caporalisme ». On ne voit plus Pierre et Jean aller à Antioche, à Ephèse ou à Corinthe pour imposer les mains et faire entrer les nouveaux chrétiens dans le cercle de Jérusalem. On a accepté les décisions du concile de Jérusalem. A travers les difficultés : pensons à l'incident d'Antioche.

Aurions-nous aujourd'hui le même courage que Paul pour « résister en face à Pierre » parce qu'il n'est pas « orthodoxe », qu'il ne « marche pas droit » ? L'unité s'est faite dans le respect mutuel des différences. L'Eglise de Jérusalem laisse les nouvelles Eglises naître et se développer librement. Mais celles-ci, de leur côté, ne se coupent pas de Jérusalem et la reconnaissent comme l'Eglise-mère. La collecte que Paul fera à travers ces Eglises jeunes pour venir en aide à Jérusalem est un signe concret de cette unité, un signe tellement important que Paul voudra porter lui-même cette collecte à Jérusalem. Le résultat sera qu'il sera emprisonné pendant 4 ans, à Césarée et à Rome ! S'il avait pu le prévoir, je crois qu'il n'aurait pas hésité à sacrifier quatre ans de prédication à ce témoignage d'unité.

Voici deux constatations. Mais comment s'est faite l'unité ? Comment doit-elle se faire ? Je ne sais pas. Les frontières passent au cœur de chacun d'entre nous et j'essaie, pauvrement, de me débrouiller avec mes propres frontières. Mais comment faire ? Je ne sais pas...

(5) Des liturgistes m'ont attaqué, sur ce point, à la sortie. Je sais bien que le choix des lectures s'est fait pour certaines raisons « objectives ». Mais je persiste à poser la question : est-ce purement par hasard ? Est-ce encore par hasard que, dans la réforme liturgique, on ait éliminé de la lecture de Matthieu presque tous les récits de miracles ?

REFUS DIFFÉRENTS DE JÉSUS CHRIST

par Jean-François Six

Allergie tranquille (1)

Une réunion avec de jeunes syndicalistes - 25 ans - incroyants ; le mot « Dieu » est prononcé : « Dieu, c'est le malheur » dit l'un ; « l'aliénation » dit l'autre. Proudhon l'avait déjà dit, en 1846, dans **Philosophie de la misère**. « Dieu, c'est tyrannie et misère ; Dieu, c'est le mal ». Et Proudhon avait présenté un **Jésus**, une Vie de Jésus, un Jésus qui délivre de Dieu.

Nous nous trouvons aujourd'hui en 1974, à l'aube de l'an 2000, devant une situation globale que nous, chrétiens, nous avons tendance, inconsciemment ou non, à récuser : un état général de désaffection par rapport au Dieu de Jésus-Christ. Faire une telle proposition d'emblée, c'est risquer de faire se lever aussitôt des boucliers, de provoquer sourdement la mise en marche des mécanismes de défense habituels en ce genre de domaine, c'est risquer de mettre en place aussitôt une réaction de défiance contre une telle prémisse. Oui, parce que des images naissent, contestantes : « Mais il y a Taizé ». « Mais il y a les mouvements charismatiques ». « Mais ». On peut toujours trouver des « mais » quand on ne veut pas entendre et on veut souvent ne pas entendre, notre bonne volonté est précaire, ne l'oublions pas, en ce domaine de la foi au Dieu de Jésus-Christ, de sa reconnaissance par les hommes, domaine où nous avons plus tendance à être des prosélytes sinon des fanatiques plutôt que d'humbles croyants qui osent dire aux hommes « Je cherche » et à Dieu « Seigneur je crois **mais** augmente ma foi ». Voilà un « mais » extraordinaire, un « mais » qui touche Jésus. Pas les autres.

Il s'agit ici, non pas de faire un diagnostic, à l'unité près, sur le nombre de ceux qui sont fidèles au Dieu de Jésus-Christ, et de ceux qui y sont allergiques. Mais d'oser simplement écouter les raisons de ceux-là qui s'indiffèrent de plus en plus, ceux-là pour qui le Dieu de Jésus-Christ ne « dit » rien ; il s'agit de laisser la parole à ceux à qui « ça » ne leur parle pas : allergie tranquille, courtois hausse-



fond de ces refus calmes qui sont autant de convictions positives ?



Jacques et Florence

ment d'épaules. Qu'y a-t-il au projet voudrais faire un portrait-robot devant vous, le dessiner, réaliser un tableau vrai à partir de centaines de jeunes rencontrés. Un jeune ménage que je connais depuis plusieurs années, avec qui j'ai eu de multiples discussions, me semble assez proche de ce portrait-robot. 27 ans tous deux, ils ont vécu quatre ans ensemble, Jacques et Florence se sont mariés l'année dernière, lui petit technicien, C.G.T. ; elle, plus « cultivée », licence d'anglais, prof. davantage tendance C.F.D.T. ; petite ville de province, se sont mariés à l'église à cause de ses parents à lui ; Jacques est agnostique, Florence davantage athée, plus passionnelle ; s'entendent pas mal avec leurs parents, ont pas mal d'amis, se sont rencontrés au cours d'un voyage.

Pour eux le Dieu de Jésus-Christ, c'est l'image qu'ils ont de l'ensemble des chrétiens, de l'histoire du christianisme en gros. C'est d'abord un Dieu occidental : « Tu comprends, on est allé en Algérie ».

Traduisons : c'est un Dieu des pays riches occidentaux. « Mais l'Amérique du Sud ? ». « Leur vrai Dieu est indien, des tas de trucs, sorcellerie, vaudou. C'est les Espagnols qui ont importé le Dieu de Jésus-Christ ; là-bas, ça a réussi, mais en Inde ça n'a pas réussi, en Chine non plus ». Si on essaie d'aller plus loin dans la discussion et qu'on dit : « Supposons que c'est le Dieu de l'Occident. Mais comment le voyez-vous ? ». Alors, tirs en rafales de Jacques et de Florence, et tirs curieusement croisés.

1. D'un côté, ils insistent sur un Dieu de force, Dieu de Moïse, sévère, qui punit ceux qui ne le suivent pas, image d'un père féroce qui rejette ceux qui n'obéissent pas, qui les montre du doigt - des « mécréants » je pense à l'intérieur de moi - un Dieu qui est toujours du côté de l'ordre et de la loi. Et les exemples historiques d'arriver en foule. Ce n'est pas demain la veille que Jacques et Florence pourront quitter cette image. Et je songe à ce que les Evêques de France ont choisi comme thème de Lourdes 1974 : **Libération des hommes et salut en Jésus-Christ**. Je sais qu'un ensemble de mes compatriotes, et d'autant plus nombreux qu'ils sont plus jeunes, estiment au profond d'eux-mêmes que le Dieu de Jésus-Christ - pas seulement les Eglises - est un non-espace de liberté, qu'il est facteur d'aliénation. L'autre jour une terminale de 17 ans, très intelligente, longue conversation abrupte, là-dessus.

Un soir, conversation avec Jacques et Florence et je leur dis - j'avais préparé mes batteries à l'avance - « D'accord pour ce Dieu « tout puissant » que vous ne pouvez admettre ; moi non plus, car cette « toute puissance » signifie qu'il est d'une puissance tout autre que la puissance humaine, de même que « notre Père qui es aux cieux » signifie que sa paternité n'est pas de la terre, qu'il n'est pas un super-père humain. Dieu, s'il n'est que le fantôme du père, n'existe pas pour moi : il n'est alors que le produit de mes infantilismes ; ce Dieu là et, tout autant - alors qu'on dit qu'il est en voie de disparition -

les équivalences de toute sorte qu'il suscite et qui le font survivre.

Mais Jésus-Christ ? »

Jacques et Florence sont des positivistes et fort méfiants. Ils ne sont aucunement « jésuites » et regardent d'un œil froid les différentes manifestations de Jésus que les mass-media proposent ; le Jésus thaumaturge merveilleux, le Che Guevara, le marginal ; le jeune hors-la-loi, le révolté, le héros insaisissable ; le libérateur en lutte contre les riches et les puissants ; le Jésus unisexe de **Théorème** et de **Dorothea**, longs cheveux roux, saint-sulpicien imberbe en chemise de nuit. Je connais par cœur leurs couplets à ce sujet. Mais ce soir-là, il y avait du nouveau, plus profond :

« Tu comprends, il y a un Jésus qui ne nous va pas du tout, c'est le Jésus crucifié, martyr. Toute notre enfance, on a entendu qu'il était mort pour nos péchés. Ça, on ne peut plus le supporter. C'est bien au-delà de nous. On nous a montré un Jésus, un homme innocent qui paie pour les autres ; il paie, c'est une dette, il paie à qui ? à Dieu. Toujours un Père fort qui exige la mort du fils, la castration, si tu veux. Et Dieu fait coup double avec le Golgotha : il est enfin satisfait dans ses sentiments de père offensé et il met les hommes ses enfants dans un état d'infériorité à jamais par rapport à lui : que le Christ soit mort ainsi, par la volonté du Père, condamne les hommes, nous, soit à être aveuglément obéissants à lui, soit à être absolument culpabilisés, ou plutôt les deux à la fois ».

Bien sûr, en les écoutant, j'avais en arrière-fond toutes les références aux théologies de la Rédemption où l'on avait usé et abusé des théories de la substitution pénale, où, même s'il s'agissait de fiction juridique, on présentait pourtant une justice transcendante de Dieu qui pouvait exiger la mort de l'innocent.

Mais Florence continuait : « En ce moment, vous faites (vous, c'est pour elle les Eglises) une tentative désespérée pour réhabiliter Dieu par Jésus. Vous voulez faire que Jésus vienne sauver Dieu. Quel sauvetage ? Vous volez au secours de la victoire. Le Jésus des jeunes Américains est sympathique comme le Jésus de Garaudy, un nouveau Spartacus - il a été lui aussi crucifié - qui exprime aux esclaves un grand espoir d'égalité et de frater-

nalité. Ce Jésus est un mythe, le mythe du sacrifié pour que tout aille bien. Nous, on veut bien, mais ce Jésus n'a plus rien à voir avec le Fils de Dieu de notre enfance. Il est au même rang pour nous que les grandes consciences de l'humanité, il a influencé un Gandhi qui a dit : « Je n'ai pas besoin de partager la foi des chrétiens pour que le Christ affecte ma vie ».

J'écoute sa véhémence. Renan, il y a un siècle, parlait du « doux rêveur de Galilée » ; et un brave archevêque de Paris, lointain prédécesseur de celui qui dira que « Dieu n'est pas conservateur », précisera il y a un siècle et demi, pour rassurer sans doute ses contemporains : « Non seulement Jésus-Christ était Fils de Dieu, mais encore il était d'excellente famille du côté de sa mère ». Je cite, la phrase de Mgr de Quélen à Jacques et Florence qui rient et Jacques ajoute : « Oui, aujourd'hui, Jésus n'est plus guère présenté comme un fils bien élevé ».

Et, en moi, je pense à l'attitude des théologiens de la mort de Dieu qui existaient déjà aussi il y a 150 ans en Allemagne surtout, et qui ont rejeté l'attitude filiale de Jésus, car elle tombe sous le soupçon de rendre l'homme aliéné ; Jacques et Florence ont compris, instinctivement, que beaucoup aujourd'hui, insistent sur Jésus pour l'opposer au Père et montrer en lui le symbole de la libération de l'homme à l'égard de

la transcendance divine. Et le fait que tant et tant de fils et filles de familles chrétiennes rejettent la foi de leurs pères est pour eux le signe de la mort du Dieu-Père transcendant, l'avènement du Fils et de la relation fraternelle, l'assurance de la libération humaine, un pas réalisé contre l'oppression et pour la créativité. Jésus devient enfin, et les chrétiens, avec lui, ces hommes adultes à tête de « sauvé », que réclamait Nietzsche. Jésus revient ? Le « retour de Jésus » ? Jésus advient, dirait J. LACAN.

**

A la mesure de nos paranoïas occidentales

Ainsi, il y a quelques années encore, tout parlait de Dieu, et de la croyance en Dieu et Jésus était souvent, même pour les meilleurs chrétiens, une réalité adjacente. Il y avait un Dieu au-dessus de nous, un sentiment du sacré « sensation de l'éternel », « sentiment océanique » écrivait R. Rolland à Freud (5 déc. 1927). Ce Dieu existe toujours et plus que jamais : plus des 2/3 des Français croient en ce Dieu et l'adorent de multiples façons, tels ces médecins et ingénieurs qui chaque matin, à l'Ouest de Paris, se prosternent devant le soleil qui se lève à l'Orient. C'est un Dieu païen, contre lequel parlaient les prophètes d'Israël qui demandaient au Peuple de Dieu de dire à toutes choses : « Vous n'êtes pas Dieu ».



Un Jésus des mass media : Godspell

Ni le progrès, ni la science, ni le sexe, ni l'argent, dit aujourd'hui le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Père de Jésus. Jésus, qui ira jusqu'au bout du mouvement de l'Ancien Testament et concentrera en lui toute la loi, ce que l'apôtre Paul comprendra si bien, lui, l'ancien savant passionné de la Loi.

Pour nous, chrétiens, nous devons reconnaître que nous avons bien adoré le Dieu païen et que nous l'avons beaucoup servi. Le Dieu des armes et de Maurras, le Dieu des récompenses et des culpabilisations, nous l'avons proposé sur un plateau comme toute la vérité, une vérité fanatique et missionnarisée, une vérité imposante et marchande à la mesure de nos paranoïas occidentales. La vieille tentation monophysite où Jésus n'est que le Fils de Dieu, un Fils rigoureux qui punit et se venge, que les nazis présentaient comme l'homme au fouet chassant les vendeurs du Temple a été, demeure étrangement prégnante : car on peut sans cesse dénoncer autrui en disant qu'on ne parle pas assez de Jésus comme Fils de Dieu dans les catéchismes et les sermons pour pouvoir présenter, au fond, un Dieu de majes-

té qui écrase ses ennemis, et les nôtres du même coup, qui veut d'un même tenant exterminer le communisme athée et ces hommes, communistes, qui espèrent dans le communisme : ne voit-on pas, justement, qu'ils sont athées parce qu'ils n'ont plus d'espoir en ce Dieu concurrent de l'homme et exigeant une rançon, qu'on leur a présentée ? Va-t-on poursuivre ce cercle vicieux qui consiste à parler continuellement de l'honneur de Dieu pour empêcher la dignité de l'homme ?

Mais sans doute n'est-ce pas là notre tentation essentielle à nous, chrétiens, aujourd'hui ; et sans doute les tenants de ce dualisme obsessionnel où l'homme doit n'être rien pour que Dieu soit tout vont-ils devenir de moins en moins nombreux, vraiment silencieux, et adeptes de la vertu - cardinale - de tempérance.

Reste l'autre tentation que je voudrais exprimer « à temps », devant vous, et peut-être à « contre-temps », quitte à risquer une étiquette intéressante.

Il m'arrive souvent d'entendre que la référence à Jésus, un Jésus,

homme supérieur, idéal de vie, un Jésus indépendant de Dieu et des Eglises, que cette référence est, au fond, une pierre d'attente pour la foi chrétienne, une ouverture pour la question du Dieu de Jésus-Christ. Et certes, je croirais volontiers que celui-là qui suit un Jésus arien et modèle humain est plus proche de découvrir en lui le Fils de Dieu que celui-ci qui le travestit en divinité inhumaine, trop fortement projection, alors des volontés de puissance personnelles de l'adorateur.

Mais pouvons-nous en rester là et attendre ainsi la bonne aventure en se disant que, tôt ou tard, les adeptes de Jésus, ses fans ou ses « freaks » (ses « cinglés ») vivront du Christ ressuscité, que ça se fera automatiquement ? Ce serait une nouvelle paresse des chrétiens - après la paresse où l'on se reposait sur le triomphe de Dieu et son providentialisme - que cette paresse où les Eglises se cantonneraient, une paresse de spectateurs sentimentaux pensant que « c'est arrivé » - quoi ? - La foi au Dieu de Jésus-Christ.

L'humilité de Dieu

Nous ne pouvons pas, pour nous, chrétiens, omettre que Jésus nous révèle Dieu, nous ne pouvons pas nous référer à **tout** le mystère du Christ, événement que les hommes peuvent connaître mais en même temps événement qui est un grand acte trinitaire : acte du Père, acte du Fils, acte de l'Esprit. Nous ne pouvons pas ne pas regarder cette relation intradivine qui va du Père au Fils et du Fils au Père. Il y a une relation entre un homme et son Créateur ; il y a une relation entre le Père et le Fils, entre le Fils et le Père dans la Trinité. Que l'incarnation soit l'identification, en Jésus, de ces relations, nous importe radicalement, car en Jésus se noue la relation définitive entre Dieu et le monde.

Cela, comment l'exprimer, aujourd'hui, aux incroyances d'aujourd'hui - auxquelles nous participons nous-mêmes ? Comment annoncer cela à nos contemporains qui refusent, récusent ce Dieu de Jésus-Christ ? Question lancinante que nous ne pouvons pas ne pas nous poser - et sans doute est-ce être chrétien, que de se la poser sans cesse.

Une voie semble primordiale aujourd'hui et je voudrais l'esquisser devant vous, telle que je la pressens.



« A la mesure de nos paranoïas occidentales... »



« L'humilité de Dieu »
Le Christ de Rouault

Nos contemporains - les plus jeunes d'entre eux surtout - voient en Jésus d'abord et avant tout un homme libre, qui s'est historiquement conduit comme tel, soutenant un conflit avec sa famille ou ses compatriotes qui auraient voulu l'accaparer, s'opposant aux castes sacerdotales et religieuses de son temps, prenant ses distances par rapport aux résistants armés. D'une liberté claire et efficace, il apparaît libre par rapport à Dieu, son père, à qui il ne demande même pas de l'arracher, par un miracle, aux conséquences redoutables de sa parole prophétique, la mort elle-même.

Nos contemporains ont raison de voir dans le Crucifié, celui qui s'oppose, en combat inégal, de toute sa faiblesse, à la puissance officielle, et qui remporte la victoire de la liberté sur l'injustice des hommes qui, ne pouvant le réduire ni le domestiquer, l'ont classé comme malfaiteur et rejeté comme paria. Nos contemporains ont raison, souvent, de voir en Jésus-Christ celui qui a été victime d'une mort posthume, qui a été asservi par des hommes qui se réclamaient de lui et qui ont parlé beaucoup d'amour au sujet de Jésus en masquant ce qui les gênait en lui et qui est condition de l'amour : la liberté. Si

celui qui aime n'est pas aussi celui qui est libre et qui rend libre, cet amour n'est que consolation et réponse au narcissisme ; on peut alors l'invoquer comme Sauveur et Ressuscité sans qu'il en soit rien, en fait.

A tous ces contemporains, à nous-mêmes, il est difficile - et pourtant passionnant - de proposer, comme Jésus en chemin aux disciples d'Emmaüs, que Jésus est actuellement vivant, libre à l'égard de tout destin, libre à l'égard de la mort même ; de montrer que si les Evangélistes ont tellement témoigné de sa liberté d'homme, c'était que cette liberté humaine de Jésus est signe et réalité de sa liberté de Fils ; de montrer que la liberté filiale de Jésus devant le Père n'est pas un faux-semblant, que son Père lui a librement tout remis et que Jésus travaille librement pour son Père et avec Lui (Jean 5, 16-29).

La volonté du Père est liberté. Jésus donne à la Paternité de Dieu une action libérante. L'attitude filiale de Jésus confère à la transcendance et au symbole de la paternité de Dieu un sens libérateur, la volonté de Dieu est convocation à la liberté, la filiation de Jésus est signe de la liberté aimante et libérante de Dieu, elle est avenir pour l'homme et non pas régression ou répression. Voici Jésus, qui accepte la finitude de l'homme, Jésus qui refuse de

mobiliser la Toute Puissance de son Père pour forcer la réalité et transformer le réel - voir les tentations au désert. Etre parfait comme le Père est parfait, ce n'est pas revendiquer à son profit la Toute Puissance du Père, mais agir comme il agit à l'égard des hommes : sa tendresse, son pardon, sa manière de promouvoir la liberté et en ce sens, la paternité de Dieu est fondatrice de la fraternité entre les hommes.

Voici Jésus qui dit à mes frères incroyants que le renoncement au père peut être un ressentiment. Que la négation de Dieu n'est pas nécessairement un pas adulte mais un substitut de la toute puissance du désir, une manière infantile d'affirmer Dieu.

Voici Jésus qui nous dit sans cesse, à nous tous les hommes, combien le Dieu de Jésus-Christ échappe à nos constructions, nos projections et nos vœux. « L'humanité de Dieu » écrivait Karl Barth en 1956. « L'humilité de Dieu » écrit aujourd'hui François Varillon. C'est ce Dieu-là, qui tremble comme père de l'enfant prodige, qui l'attend et l'accueille, ce Dieu qui s'efface, comme dit Hölderlin et montre alors sa grandeur, c'est ce Dieu-là qu'attendent tous les « anawim », tous les « cœurs d'enfant » qui existent aujourd'hui, nombreux, de par le vaste monde.

CETTE VIE ENSEMBLE

POUR LA PREMIERE FOIS...

Ce qui m'est apparu comme absolument primordial, c'est le fait en lui-même et l'ambiance collective de la rencontre elle-même. C'est la première fois qu'à l'échelon national, il y avait cette communion complète entre délégués catholiques, protestants, orthodoxes, anglicans. Pas seulement une apparition ou un chassé-croisé entre les délégations.

Pour moi, ce partage absolu, cette vie ensemble, avec une rencontre semblable sur tous les problèmes est l'événement capital. Le fait aussi d'avoir recentré dans une recherche commune face à l'incroyance ou à l'annonce de Jésus Christ : c'est essentiel. Les différences confessionnelles sont secondes par rapport à cet enjeu. Tout cela est sans doute déjà vécu à la base, mais que ce soit affirmé, reconnu et vécu à ce niveau me paraît très important.

L'EUCARISTIE NON PARTAGEE

Que nous n'ayons pu ensemble célébrer l'Eucharistie ne m'a pas personnellement dramatisé. C'est pourquoi je ne suis pas d'accord avec les tensions ressenties parfois au cours de nos journées. L'unité complète n'est pas encore réalisée. C'est pourquoi nous ne sommes pas au bout du chemin.

Nos célébrations de l'Eucharistie du côté catholique, chaque matin avaient pour moi un grand sens : la prière au Christ, l'attente de jours meilleurs encore, le plein partage. Mais ce n'est pas encore réalisé. Nous n'aurions plus de raison d'être si tous les problèmes étaient résolus... Et nous gardons en même temps l'impatience active pour essayer de travailler de toutes nos forces vers le but désiré.

DES CLARIFICATIONS SOUHAITABLES

Toute notre rencontre dépassait nos points de rupture puisque nous étions ensemble mis en face de l'incroyance et de l'annonce de l'Evangile. J'aurais cependant désiré que sans sacrifier à l'œcuménisme de papa, nous soyons davantage mis en face des problèmes internes de l'œcuménisme. Je veux dire surtout :

— Où en est actuellement la situation de l'hospitalité eucharistique ? A Strasbourg et ailleurs, en d'autres diocèses ? Qu'a-t-on fait ? Quelles difficultés ou quelles avancées ? — d'autre part, le Groupe des Dombes a envoyé en 71 et 72 ses propositions d'accord aux divers responsables des Eglises. Y a-t-il eu des prises en considération ? Des réponses des diverses communautés ? Où en sommes-nous ? J'aurais souhaité des clarifications là-dessus !

Voilà rapidement quelques réactions personnelles. En tout cas pour ma part dominent la joie de la rencontre et son caractère positif.

Nicolas LENEUF
Curé de la paroisse Sainte-Bernadette à Dijon
Délégué diocésain pour l'Unité des Chrétiens

J.-F. SIX : SYNTHÈSE DES GROUPES

Les incroyants existent, je les ai rencontrés

J'aime la parole que Paul VI a dite au Patriarche Athénagoras il y a cinq ans : « L'Esprit Saint nous parle à nous, Eglise, tout particulièrement aujourd'hui à travers l'incroyance de tant et tant de nos contemporains ».

Ce sont les incroyants qui m'ont fait saisir que la foi est don de Dieu, que ce n'est pas justement ce trésor que l'on se passe de main en main, auquel on aurait droit. J'ai envie de dire, les incroyants existent, je les ai rencontrés.

Alors, eux, pourquoi sont-ils tels qu'ils sont, aussi hommes que moi, aussi en désir que moi de rencontrer le Dieu de Jésus-Christ? Pourquoi ne l'ont-ils pas rencontré? Question lancinante qui nous est tout le temps posée.

C'est un devoir de stricte justice que de tout mon cœur, de toute mon intelligence, de toutes mes forces je fasse connaître et aimer, aux autres, Celui qui s'est remis entre mes mains, Celui qui s'est donné. A mesure même que je rencontre des incroyants, je me dis que les frères aînés des enfants prodiges ont tout ce qu'ils veulent dans la maison du Père, et ils ne s'en servent pas d'ailleurs ou peu. Les autres qui sont au dehors attendent, recherchent et ont faim et ont soif. J'espère de tout mon cœur que le ministère, les ministères, par rapport aux incroyants ne paraîtront plus marginaux dans les Eglises.

J'aborde quelques questions soulevées dans les groupes.

LIBERTE, LIBERATION

Parler de la liberté, est-ce que c'est de la démagogie? Est-ce que c'est de la récupération? J'ai envie de répondre de toutes mes forces, NON.

Depuis à peu près deux siècles, les hommes ont mieux découvert ce qu'est la liberté comme bien suprême. C'est un fait moderne, nouveau, culturel à inclure dans la Révélation parce que cette découverte humaine nous fait mieux découvrir la liberté du Christ, sa vie humaine libre, sa vie de Fils libre. Nous savons bien que toutes les découvertes humaines nous aident à mieux comprendre le cœur même du Christ, l'être même du Christ et que tous les siècles apportent leur contribution à nous faire mieux comprendre le Christ même, la vie même du Christ, Fils de Dieu.

ANTHROPOLOGIE

J'essaie de rencontrer des hommes qui ont d'autres convictions que la foi chrétienne mais qui sont toujours partie

prenante de l'histoire de l'humanité, qui essaient d'être responsables, effectivement responsables de la montée collective de toute l'humanité, qui travaillent en fin de compte à la liberté du monde. Je vois qu'ils ont une idée de l'homme très haute, ces hommes qui cherchent la libération de l'homme. J'ai vu que mon anthropologie, je devais l'approfondir, qu'elle ne tenait pas assez compte des découvertes de l'humanité et des choses très concrètes des hommes d'aujourd'hui tels que je les voyais vivre, que mon anthropologie à ce moment n'était plus vivable et que je devais avoir le courage de mourir à moi-même dans ma fidélité au Christ, dans la foi et l'espérance, de mourir à moi-même pour essayer de vivre une anthropologie qui tienne mieux compte de tout l'être du Christ, de toute son humanité.

L'HOMME D'AUJOURD'HUI

Comment essayer d'entrer, de participer au cœur même de Dieu qui aime avec tendresse l'humanité?

Faut-il passer par le sacré pour vivre la sainteté avec le Christ, pour vivre les Béatitudes...? Et je réponds NON. Il n'est pas nécessaire de passer obligatoirement par l'expérience religieuse ou par le sacré pour vivre la vie du Christ ressuscité. Les premiers chrétiens, Saint Justin nous le dit et il était philosophe, étaient mis à mort pour cause d'athéisme, parce qu'ils récusait les dieux des païens, les dieux et toute l'atmosphère sacrée et l'empereur représentant au sommet de la pyramide paternalisante, représentant le sommet du sacré, Jupiter sur terre. « Petits enfants, méfiez-vous des idoles... ». Ce que Jean répétait à tout bout de champ à la fin de sa vie. Oui j'ai choisi les expériences profanes. Ces expériences peuvent parler du Dieu de Jésus-Christ et là il y a une différence radicale avec les autres religions où il y a toujours le passage obligé par le sacré.

L'homme d'aujourd'hui que j'aime tel quel est gratuit; a une soif du gratuit, tend vers le gratuit et je crois que c'est la qualité essentielle d'un certain nombre de jeunes d'aujourd'hui plus encore que la sincérité. Combien de fois des incroyants me disent : « Vous avez l'idée de nous convertir derrière la tête... », je dis « absolument pas, je n'ai aucune envie de faire la moindre manœuvre d'action psychologique pour vous convertir, mais j'ai un amour dans le cœur. Je ne peux pas ne pas parler de Celui que j'aime et vous le savez bien. Je ne peux pas ne pas parler de celui que je voudrais aimer davantage et que vous m'apprenez à aimer davantage ».

Ce Dieu plus simple que nous dont

parle le Père Varillon nous permet, parce qu'il est plus humble, de nous mettre nous-mêmes humblement sans cesse en recherche pour que nous ne soyons plus des gens qui aurions plus que les autres.

LE TEMOIGNAGE

Si nous ne travaillons pas avec lui à nous rendre libres et à rendre libre autour de nous, comment est-ce que nous pourrions témoigner de Dieu aujourd'hui? Nous ne pouvons témoigner qu'au plus profond de toutes les situations humaines et aucune situation humaine n'est étrangère à l'annonce possible du Dieu de Jésus-Christ avec, bien sûr des hiérarchies à travers ces situations fondamentales et des hiérarchies à travers nos récusations quelquefois des péchés du monde.

Quel témoignage pouvons-nous donner Anglicans, Orthodoxes, Protestants, Catholiques ici? Nous avons peut-être à vivre joyeusement notre pauvreté et le spectacle de notre pauvreté telle que nous l'avons donnée dans l'histoire, telle que nous la donnons encore aujourd'hui. Je retourne la question... J'ai envie de vous poser cette question : quelle liberté avez-vous vécue ensemble ces jours-ci?

EXPERIENCES

Oui, partir de l'amour, partir de la vie, partir de la mort, partir des libérations... Partir de l'expérience fondamentale du cœur déchiré. Non pas pour que Dieu vienne comme un bouche-trou.

L'autre jour encore chez des syndicalistes qui ont milité toute leur vie, ils ont 55 ans. Un ménage formidable qui est resté très pauvre... « Jean-François, mais qu'est-ce que c'est que cette vie? Cette foutue vie?... Quel sens ça a? » Quand vous voyez des cœurs déchirés qui disent : « Quel sens ça a? ». C'est là la question fondamentale et le Christ était proche.

J'ai retenu de ce qui a été dit dans les carrefours : pour dialoguer avec les incroyants, il faut avoir une foi capable d'assumer le doute et de réveiller dans l'autre - le frère incroyant - sa dose secrète de croyance.

On dit : il y a dans le fond de leur incroyance une même prière, « Dieu si tu existes fais que je te connaisse, aide-moi à te connaître », prière d'humilité, ce n'est pas du tout une prière de commandement à Dieu; si tu existes fais que je te connaisse... C'est une étrange prière, mais combien d'incroyants ont ce doute que nous n'avons pas...

TABLE RONDE: L'INCROYANCE PARMIS NOUS

Participants :

- Marie-Hélène de BOUSQUET (Protestante - Saumur).
- Suzanne MARTINEAU (Catholique - Poitiers).
- Père STEPHANOS : (Eglise orthodoxe).
- Père Marie-Dominique CHENU (Dominicain - Paris).
- Jean-François SIX (chargé du service Incroyance - Foi ; Paris).

M.-H. de BOUSQUET

Nous avons des responsabilités non seulement vis-à-vis de l'incroyance du monde, mais aussi vis-à-vis de ceux pour lesquels nous avons répondu aux engagements du Baptême, c'est-à-dire nos enfants.

J'aimerais que la discussion puisse s'engager sur ce point.

P. STEPHANOS

Ce qui me paraît être aujourd'hui au centre du débat, c'est le problème de l'homme. Je crois qu'il y a un problème anthropologique aujourd'hui, d'une part nous avons l'homme que je dirai biochimique, biologique qui est l'homme dont on parle très souvent actuellement, et puis il y a l'homme biblique, celui qui est fait à l'image de Dieu, à l'image de la Trinité car le Père SIX a touché ce point là. Je crois que c'est là où nous pouvons avoir un échange, un partage.

Dans nos milieux en France tels que je les connais, le problème ne se pose pas au niveau de l'incroyance ; il se pose quant à la manière de vivre sa foi. N'oubliez pas que nos parents qui sont venus ici en France appartiennent à d'autres structures mentales et que pour eux le fait de vivre foi et culture a été un tout. Dans nos communautés nous sommes beaucoup plus en conflit actuellement au niveau des mariages de cultures qu'au niveau de la personne de Jésus, d'autant plus que notre Eglise affirme toujours comme point de départ et comme roc inébranlable la Résurrection du Christ.

Les griefs des jeunes qui viennent actuellement de Grèce ne sont pas des griefs d'incroyance, ce sont des griefs sur les relations entre des générations ou sur l'attitude de l'Eglise qui présente un Dieu de jugement plutôt qu'un Dieu d'amour. Tout aussi paradoxal que cela puisse apparaître dans l'Eglise orthodoxe. Ce qui m'inquiète, c'est que, peu à peu ces jeunes étudiants perdent le sens de ce qu'est Jésus. Ils ne savent plus s'il est Dieu, s'il est homme, s'il est Dieu et homme. Tout cela commence à devenir un peu flou dans leur esprit. Nous pouvons avoir un débat, mais est-ce qu'il n'y a pas un moment où nous ne pouvons plus

discuter ? Où nous n'avons plus d'autres solutions que de présenter notre manière de vivre : la foi c'est une expérience de vie. C'est ce que nous savons, ce que nous vivons nous-mêmes. Est-ce que je suis capable moi-même de vivre cette foi dans la rencontre entre deux personnes qui est le Christ et moi-même ? Est-ce que je suis capable d'être un témoin ?

S. MARTINEAU

Justement je voudrais poser une question au Père Stéphanos : Est-ce qu'il y a pour vous un problème entre l'Eglise et Jésus ?

P. STEPHANOS

Notre Eglise, surtout l'Eglise grecque qui a été marquée pendant quatre siècles par une occupation lourde où l'Eglise a eu le beau rôle parce que c'est elle qui a maintenu la culture, qui a été la seule à pouvoir parler, veut sauvegarder ce qui lui semble être son prestige de droit et elle perd ainsi la jeune génération.

S. MARTINEAU

C'est ce problème qui finalement a été posé un peu hier dans les questions que E. CHARPENTIER nous avait proposées ? Quel visage donnons-nous de Jésus-Christ ? Comment arriver à témoigner d'un Jésus-Christ libre ? Quels sont les espaces de liberté que nos « Eglises-Institutions » présentent ?

P. M.-D. CHENU

Je verrais deux secteurs pour nos réflexions : d'un côté ce qui vient d'être dit maintenant : le Christ et l'Eglise. Il est clair qu'il y a là une rupture tout à fait catégorique dans la grande majorité des jeunes : ils ne veulent absolument pas de l'Eglise. Un Christ donc sans Eglise.

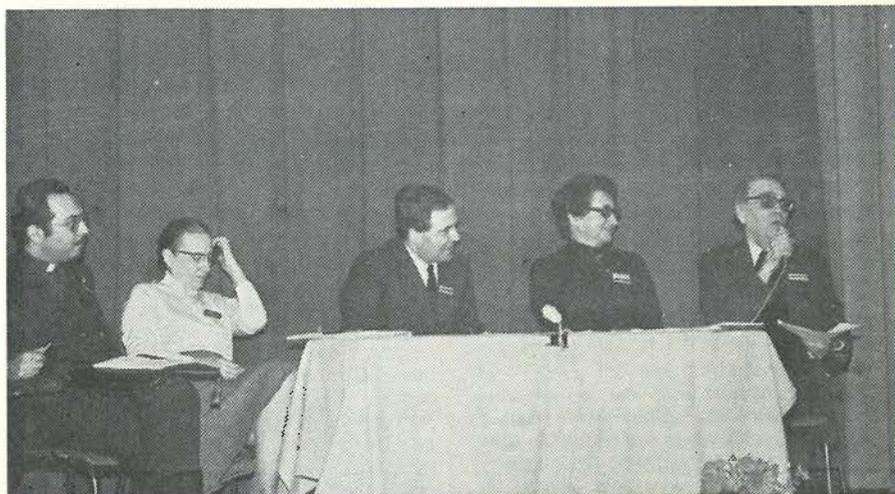
De l'autre côté, la critique très sévère que je partage entièrement du déisme : un Christ à la limite sans Dieu.

J'oserais dire d'un mot dont je ne regrette pas le caractère abrupt : je suis athée de ce Dieu là, de ce déisme qui a infiltré, qui a pénétré à 99 % la surface humaine des chrétiens du XIXème siècle, le christianisme bourgeois moitié Jansénisant, Augustinien, Cartésien, etc... Ce Dieu là nous en payons aujourd'hui l'erreur. Je crois que le refus de ce déisme nous amène à voir le bienfait, malgré son caractère scabreux de ce qu'on appelle maintenant la désacralisation du monde. Je pense que le Dieu de Jésus-Christ nous rend consentant aux bienfaits de la désacralisation, contre un faux sacré qui était complètement aliénateur. C'est pourquoi je vous invite à réfléchir à fond sur le procès qui est donc fait ici au déisme, ce qui amènera à trouver le visage de Jésus-Christ qui est nouveau : Jésus-Christ homme libre. Il est légitime que ce visage de Jésus-Christ actuellement soit séduisant. Je crois que nous devons non seulement céder à cette séduction mais la réfléchir en profondeur pour avoir vraiment le visage de Jésus-Christ.

Je pense à une conversation avec l'un d'entre vous hier. Ce Dieu que je ne connais pas, c'est la grande tradition des Eglises orientales, la voie négative sur Dieu, parce que seul, le Fils révèle le Père. C'est la grande théologie mystique des Grecs, le Père inaccessible... Dieu inconceptualisable. Je suis humilié et gêné comme chrétien par la manière dont l'ensemble des chrétiens manipulent Dieu, y compris pour des besoins intolérables. Je pense que nous payons très cher toutes ces erreurs.

P. STEPHANOS

Est-ce que historiquement nous n'avons pas séparé le ciel et la terre ?



Les participants de la Table Ronde.
De g. à dr. : P. Stephanos, S. Martineau, P. Six, M.-H. de Bousquet, P. Chenu

P. M.-D. CHENU

Bien sûr ! comme on a séparé le sacré et le profane... Le Christ est au-delà de la distinction entre sacré et profane. Le Christ ne sacralise pas au sens propre du mot. Il divinise. Ce qui est tout autre chose.

P. STEPHANOS

Notre drame n'est-il pas d'avoir avec la séparation créé deux blocs ? Disons le bloc oriental et le bloc occidental ? Quel est-il ce Christ en Occident ? Un Christ de justice et de paix sociale seulement ? Un Libérateur qui apporte la justice et la paix sociales sans plus ? Quel est-il en Orient ? Le Christ transcendant qui est coupé du monde ?

Notre drame n'est-il pas que nous vivions notre message dans cette rupture ?

P. M.-D. CHENU

Quand je me réfère à l'Eglise d'Orient, je pense aux grands docteurs orientaux que nous, Occidentaux, nous connaissons très mal, je pense aux Cappadociens, à Saint Maxime et à tous les autres qui ont un sens du Christ terrestre que nous avons plus ou moins perdu. Pour eux toute divinité n'est accessible que dans le Christ comme homme. L'anthropologie à laquelle vous avez fait allusion est une anthropologie de très grande classe alors que l'anthropologie occidentale a cédé au dualisme.

M.-H. de BOUSQUET

Mlle Martineau se demandait comment témoigner d'un Jésus-Christ libre autrement qu'individuellement ? Quel écho toute l'action pratique du C.O.E. a-t-elle dans les milieux incroyants que nous côtoyons, qu'il s'agisse d'une génération désengagée ou qu'il s'agisse de milieux qui refusent tout contact avec une Eglise ?

S. MARTINEAU

Les incroyants que je côtoie ignorent absolument cette action. Elle leur paraît comme de la « cuisine ecclésiastique ».

P. STEPHANOS

Je poserai une autre question : Pour les chrétiens qu'est-ce que Pâques aujourd'hui ? Dans le monde tout court qu'est-ce que c'est Pâques ? Si le Christ est libérateur, de quoi est-il libérateur ? Pourquoi il est libérateur ? et que signifie ce nouvel Adam ?

Sommes-nous capables en tant que chrétiens de dire et de vivre ce Christ de Pâques ?

P. J.-F. SIX

J'essaie d'entendre des questions et surtout le discours qui est en-dessous des discours : Comment faire ? Comment dire ? Est-ce qu'on peut aller plus loin qu'un témoignage individuel ? Comment peut-on faire pour avoir un témoignage collectif ? Qu'est-ce que ça signifie Pâques ? Comment peut-on le dire aujourd'hui ? Nous sommes de-



Les Pères Stéphane et Elie Méliá à Chantilly :
« Dire et vivre le Christ de Pâques »

vant un mur. L'incroyance est devant nous un peu comme une sorte de mur, dans sa vérité.

P. STEPHANOS

Est-ce que l'incroyance est indifférente ou bien sommes-nous trop peu vivants ?

P. J.-F. SIX

Si nous ne sommes pas assez vivants, est-ce que ce n'est pas parce que nous nous sommes référés à un Dieu abstrait en dehors des préoccupations des hommes ? Si j'étais venu ici avec une dizaine d'amis incroyants, et de jeunes particulièrement, ils auraient dit : « Qu'est-ce que ça a à voir avec nos préoccupations de vie, nos recherches de vie, notre avenir, l'avenir de l'humanité ? »

S. MARTINEAU

Je me sens complètement perdue en face de ce monde avec lequel je vis les trois quarts de mon existence. Il s'est instauré une espèce de coupure aussi en moi, parce que les trois quarts de mon existence sont vécus avec des gens pour lesquels Jésus-Christ n'existe pas, avec lesquels il faut essayer sur le plan humain de faire le maximum de ce que l'on peut, d'essayer de les recycler, de les mettre dans le circuit, de les soigner, etc... leur donner une profession, une façon de s'en tirer dans l'existence. Comment à ces niveaux là annoncer Jésus-Christ ?

P. M.-D. CHENU

Tous ces jours-ci où je suis très heureux parmi vous, je pense à chaque instant, aux incroyants, aux agnostiques. S'ils étaient parmi nous, et normalement il faudrait que nous ayons le sentiment qu'ils sont ici, une bonne partie de nos conversations, qui pour nous sont entièrement légitimes, sont même nécessaires, ne les intéresseraient absolument pas. Ils nous diraient : ce que vous faites là c'est une opération de clerc, de techniciens. Ils

seraient non au sens péjoratif mais au sens étymologique des laïques parce qu'ils sont désacralisés. Sans renoncer à ce que nous avons dit, il faudrait que nous ayons le sentiment plus vif de cette présence qui nous interpelle très durement.

S. MARTINEAU

J'ai été frappée lorsque Jean-François SIX a insisté sur le fait que c'est le Christ mort, c'est le Golgota, c'est le calvaire qui est le plus révoltant, c'est ce qui ne passe pas.

P. J.-F. SIX

Le déisme bourgeois présente en même temps le Dieu tout puissant et devant lui un homme qui doit être un homme écrasé, Jésus comme un être écrasé, en filigrane l'humanité devant Dieu, écrasée et humiliée.

Dans son livre sur « L'humilité de Dieu », le Père Varillon dit : « J'ai envie de demander pardon à Dieu, mais je peux le faire parce que, pour moi, je ne puis comme homme debout, demander pardon qu'à quelqu'un qui est plus humble que moi. Dieu dans sa grandeur, je le vois, a prouvé qu'il était plus humble que l'homme puisqu'il y a la kénose ». A ce moment-là, Dieu est humble, et permet la liberté de l'homme.

M.-H. de BOUSQUET

Toute une génération refuse que son péché soit considéré comme si grave qu'il puisse entraîner la mort et surtout la mort d'un autre ? Finalement c'est certainement lié à une notion de la responsabilité ?

P. J.-F. SIX

Il y a eu l'an dernier à Pâques un rassemblement chrétien à Taizé et une journaliste de « Charlie-Hebdo » athée est allée là-bas pour voir ce qui se passait. En termes très crus, elle explique qu'elle ne voulait pas participer à ce que ces jeunes vivaient, que le

Christ était mort pour ses péchés à elle et qu'elle devait se sentir coupable, etc... C'est cette culpabilisation excessive qu'elle récusait absolument.

P. STEPHANOS

Je crois qu'en Orient, malgré tous nos défauts et nos faiblesses, il y a une formidable confiance dans l'amour de Dieu. Tout cet aspect de la culpabilisation est tout à fait inconnu. Je comprends maintenant une certaine façon de penser qui est pour nous difficile à sentir, et je comprends pourquoi des jeunes de chez nous qui sont nés ici en France ne sont pas inquiétés de cette manière là. Ils sont par contre inquiétés par un langage politique ou social et ils nous reprochent de présenter un Dieu sclérosé. Mais ils ont toujours confiance en Lui.

S. MARTINEAU

Quelle image du Christ libre donnons-nous ?

F. Max THURIAN

Il y a une liberté donnée à l'homme d'être un incroyant, je pense que l'Eglise a de la peine à accepter ça, parce que nous avons des visions soit de Chrétienté en regardant le passé, soit de Royaume de Dieu en regardant l'eschatologie et que, ou bien nous voudrions rétablir le passé ou anticiper l'avenir eschatologique. Nous devons essayer de faire comprendre aux jeunes qui viennent à Taizé qu'il y a cet espace de liberté de ne pas croire, de rejeter Dieu. Et cette question de liberté que S. Martineau a touchée me paraît très importante : il y a ce risque à courir dans l'Eglise, le risque de la liberté.

On me met quelquefois à l'église pour écouter les jeunes individuellement. Une chose m'a frappé constamment : les jeunes croient à notre sécurité dans la foi. C'est peut-être là que les mystiques ont quelque chose à nous livrer : le rôle du silence aujourd'hui dans l'Eglise, et puis aussi la transmission de l'angoisse de la nuit dont la foi est faite. Elle est aussi certitude mais certitude qui est constamment en lutte avec l'angoisse, avec l'inquiétude. C'est vraiment le Christ qui est mort et ressuscité. Cette lutte qui est en nous, je crois qu'on a besoin de pouvoir la livrer personnellement et ecclésiastiquement. C'est une manière de transmettre la parole. C'est celle que l'Eglise devrait adopter en tout cas, sur laquelle elle devrait réfléchir, non pas pour gagner, réaugmenter les progrès spirituels mais pour rester le petit troupeau auquel le Royaume est promis.

Pasteur Albert NICOLAS

Les athées je ne les conçois pas comme ceux qui sont en dehors de cette salle ; les différents refus de Jésus-Christ, je les vis constamment et je pense qu'ils sont là constamment dans l'Eglise elle-même, la communauté chrétienne et dans l'histoire ou le combat de la foi. Constamment l'histoire de la foi est l'histoire de la reprise en

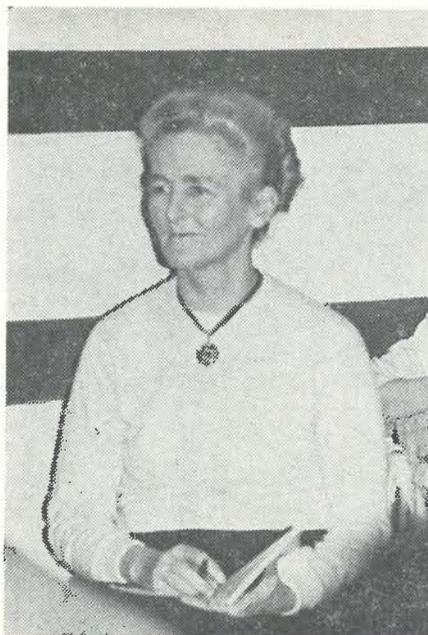
main par le Seigneur et par moi-même contre ma propre incroyance et contre mon propre refus.

Il ne s'agit pas de savoir ce que nous avons à dire à l'athéisme, mais comment la communauté chrétienne qui se rassemble et qui est rassemblée malgré son incroyance et son refus peut aujourd'hui vivre l'Evangile. Et que, sa question, ça n'est pas l'obsession des autres, mais c'est le propre combat pour sa fidélité et pour sa vie tout en sachant que cela ne se réduit pas à nos jeux ecclésiastiques mais à tous les problèmes de l'existence qui nous sont posés avec toute leur étendue.

P. M.-D. CHENU

Athéisme est un mot ambigu ; il y a au moins quatre ou cinq manières sinon plus d'être athée, c'est pourquoi j'emploie plus volontiers le mot « agnostique ». Ils ont le sentiment qu'il y a un problème et quelques-uns sont hantés par ce problème, et avec ceux-là je vis réellement.

Je me rends compte que l'analyse non seulement théorique mais pratique de ma foi, m'impose de la rendre sans cesse questionnante. C'est là que je rencontre mon frère agnostique. Il est heureux de voir que la question qu'il se pose, qu'il laisse peut-être de côté mais qui le travaille en-dessous, moi-même je me la pose. Dans l'ensemble nous, habitués à vivre en communauté d'Eglise, nous sommes d'abord attachés à la certitude de la foi, je n'en veux rien lâcher. A partir de Dieu, elle est plus certaine que tout ce que je puis avoir de mes connaissances terrestres, mais en même temps parce que Dieu est mystère, parce que Dieu est « silence », ce qui n'est pas contradictoire avec la Parole de Dieu. La Parole de Dieu, elle est dans le Christ incarné et non pas en Dieu qui ne parle que par son Fils.



Elisabeth Hannay, anglicane,
à Chantilly

Le mystère, au sens très fort des Orientaux, me met sans cesse en questionnement - je ne puis jamais ne pas être inquiet - c'est un mot d'un théologien du XIIIème siècle « la foi comporte une inquiétude », il a même ce mot terrible « une aliénation ». Il ne faut pas le prendre au sens marxiste. Quand j'adhère à Dieu je suis d'une certaine manière aliéné. Quand mon frère agnostique le voit, alors le dialogue existe réellement parce qu'il sent que moi-même je suis pris dans le fond de mon être.

Nous devons prendre cette nature profonde de la foi comme un questionnement permanent. Je n'ai pas de réponse malgré ma certitude, c'est paradoxal mais c'est la loi du rapport entre Dieu et son absolu qui, comme absolu, n'a aucun rapport avec moi. Je ne puis voir que Dieu tourné vers moi, Dieu en lui-même = Zéro - connais pas.

P. STEPHANOS

Nous voulons vivre dans le monde, porter ses souffrances mais qu'est-ce que nous faisons de la joie ?

Quand les gens viennent nous voir avec leur détresse et leur angoisse nous ne les élevons pas parce que nous ne sommes pas joyeux. Si nous sommes en Christ, nous devons avoir l'expérience de la joie. Ecclésiastiquement parlant est-ce que nous l'avons ? comme individu et comme Eglise ?

Le monde nouveau, c'est le monde de la joie.

Pasteur J.-P. GABUS

Je voudrais évoquer deux interpellations du monde d'aujourd'hui.

La première concerne le fait très vif que beaucoup aujourd'hui sont conscients de la faillite de notre société occidentale et se demandent quel type de société dans le monde de demain permettra à l'homme de vivre cette liberté dont nous parlons, cette joie ? Beaucoup attendent de nous je crois que nous puissions donner des réponses moins démagogiques que celles que nous donnons - qu'elles soient de gauche ou de droite chrétiennes.

Qu'est-ce que nous avons à proposer comme type de transformation radicale de la société ? Qu'est-ce que nous faisons dans nos communautés pour les autres autour de nous ? Cette question n'a pas été posée ce matin.

Il y en a une autre qui reste très liée à la première, c'est tout le problème de la jouissance ludique et libidinale, je ne vois pas comment expliquer cela autrement - mais c'est une interpellation très profonde pour une Eglise qui a une longue tradition d'ascétisme derrière elle - de mépris des valeurs au corps.

Pasteur TOUTLEMONDE

Je me demande si toutes les questions que nous nous posons ce matin ne seraient pas bien éclairées par les remarques très fortes de BONHOEFFER sur le fait que la tentation constante de la prédication chrétienne est de

prêcher un Dieu bouche-trou, un Dieu pour l'homme malade et non pas un Dieu pour l'homme debout. On rejoint la question de la culpabilisation.

Il y a un autre aspect qui est certainement lié à celui-là et qui est cette lecture que beaucoup font d'une Eglise qui, précisément en prêchant ce Dieu bouche-trou, se fait l'instrument volontaire ou inconscient de tous ceux qui veulent maintenir la situation acquise; tous les statu-quo socio-économiques, politiques et culturels.

P. DHYVERT

Je voudrais développer trois points : Le Dieu liberté que l'on présente n'est-il pas un Dieu à l'image de l'homme et de l'homme d'aujourd'hui ?

Qu'est-ce que la liberté ? Ne risque-t-on pas là, d'être devant une nouvelle idole ?

Est-ce que aujourd'hui le gros obstacle à la foi, pour le grand nombre, ne serait pas le désir sans cesse renouvelé des biens matériels au service de la société de consommation ? Un tel désir accapare le psychisme humain et le rend indisponible pour autre chose.

Est-ce que aujourd'hui la vraie question, avant de savoir peut-être qui est Jésus-Christ, n'est pas de savoir qui est l'homme ? Qu'est-ce que l'homme ? Et que va devenir l'homme dans la société qui se forme et se déforme sous nos yeux ?

P. M.-D. CHENU

Nous n'avons aucun moyen de nous représenter Dieu si ce n'est à partir de l'homme, d'où la troisième question : l'anthropologie. Nous ne pourrions pas nous représenter Dieu sans partir de la réalité de l'expérience humaine au sens le plus étendu du mot. C'est une infirmité mais Dieu y a consenti puisque pour se faire connaître il s'est fait homme. Et depuis que Dieu s'est

fait homme nous n'avons aucun moyen d'aller à Dieu si ce n'est par l'homme. Il y a là un réalisme qui sera peut-être traité par certains de naturalisme mais je crois que c'est la dynamique de l'« Economie » même, c'est le plan de Dieu, c'est ainsi qu'il a procédé. Il a renoncé d'une certaine manière à être Dieu, la fameuse kénose pour que, au niveau de l'homme nous arrivions. Or le grand événement depuis un siècle ou deux qui maintenant arrive à son point extrême, sans parler du futur, c'est que l'homme a pris conscience de ce qu'est la liberté.

Je pense que la liberté est ce par quoi l'homme est une personne. C'est le grand événement sociologique : ce qui était réservé à quelques élites s'étend maintenant à la masse des hommes avec toutes les dérives que vous voulez. Que l'homme prenne conscience de ce qu'est sa liberté c'est le grand événement. Or, ce grand événement est un signe des temps, c'est-à-dire de la présence de l'Esprit. C'est là-dedans que nous pouvons lire Dieu. Il y a tous les excès, toutes les idolâtries de la liberté mais ces dérives ne doivent pas compromettre le fond même du problème : en nous sentant libres, nous retrouvons le vrai Dieu, le Dieu de Jésus-Christ qui est homme libre à cent pour cent.

Jean ROGUES

Je voudrais revenir sur la critique du déisme. Je souhaiterais qu'elle soit plus affinée et qu'elle soit mise en rapport avec une évaluation qui me paraît à la fois importante mais fort difficile de ce que l'on peut appeler l'expérience religieuse dont témoignent des hommes d'une manière ou tout à fait indépendante, ou partiellement indépendante de la révélation évangélique. Voici pourquoi je pose cette question : il me semble que tout l'exposé de Jean-François SIX et l'ensemble du débat ensuite est très structuré par le désir

d'un retour à une christologie de Chalcedoine et je suis d'accord cent pour cent sur cette nécessité. C'est-à-dire essentiellement la recherche en Jésus-Christ à la fois de la vraie révélation de Dieu et de la vraie révélation de l'homme. Il m'a semblé que la fin de l'exposé de Jean-François SIX comportait une pirouette lorsqu'il était dit que dans cette prise de conscience de ce qu'est Jésus-Christ, il y a un moment donné où les gens buttent. Il faut aller jusqu'au bout et leur faire saisir la révélation de Dieu qui est en Jésus-Christ ; or pour que l'homme Jésus soit révélateur, non seulement de l'homme mais qu'il soit aussi révélateur de Dieu, c'est en utilisant un vocabulaire religieux qui est un vocabulaire de la communauté humaine, de la volonté humaine. De même que le Christ révèle l'homme et révèle la liberté humaine, révèle le courage de vivre, les amours, l'espérance, avec des termes qui témoignent de la communauté de sa propre expérience avec celle d'autres hommes, qu'il a un langage commun avec d'autres hommes et qu'il peut communiquer cette authentique réalité qu'il a en lui. Il fait, pour pouvoir révéler Dieu, appel à une expérience religieuse commune à lui-même et à la communauté à laquelle il appartient. Si nous voulons qu'aujourd'hui le Christ soit révélateur non seulement de l'homme mais de Dieu, il faut que nous puissions nous appuyer sur un certain langage religieux qui ne soit pas ésotérique.

Peut-on dans l'expérience contemporaine trouver certaines expériences religieuses insuffisantes mais valables, qui puissent justement être le langage par lequel on puisse passer à une vraie figure de Dieu ?

Ma question finalement se pose dans les termes suivants :

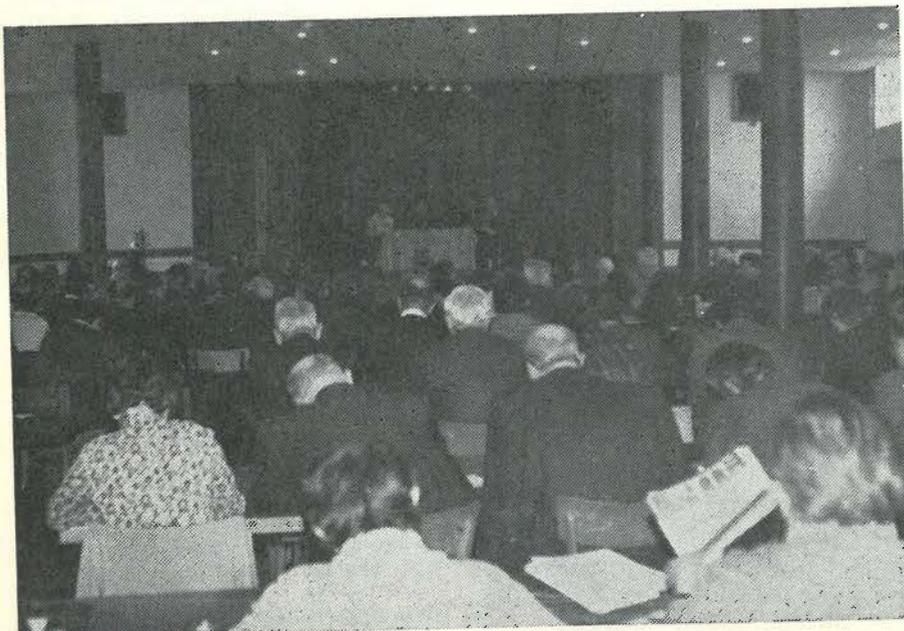
Peut-on trouver à notre époque une expérience religieuse suffisamment valable à travers celle des jeunes, à travers aussi d'une certaine religiosité populaire qu'il ne faudrait pas nécessairement confondre avec le déisme bourgeois parce qu'il n'a pas les mêmes motivations internes de perversion, et qui puisse permettre sans pirouette que le Christ soit non seulement révélateur du vrai visage de l'homme mais aussi complètement révélateur du vrai visage de Dieu ?

P. J.-F. SIX

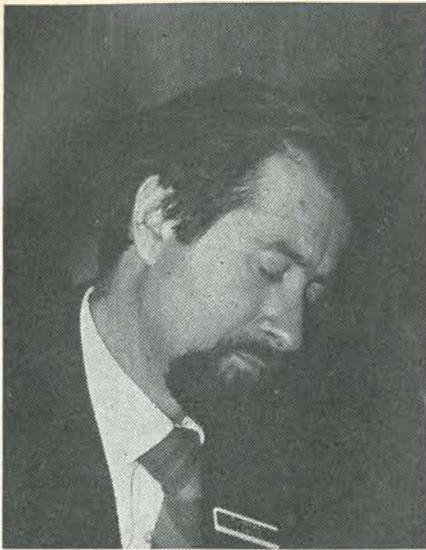
Je récusé le mot « pirouette » en riant parce que j'ai présenté une voie, une voie qui est un cheminement de liberté. Je ne méconnaissais pas du tout la voie par l'expérience religieuse, je crois qu'elle n'est pas la plus importante pour l'ensemble des jeunes incroyants que je connais. J'ai proposé une voie, la voie aux jeunes incroyants tels que je les rencontre et qui sont d'une autre mentalité, je crois, et là il faut respecter qu'il y ait plusieurs mentalités, qu'il y ait un pluralisme.

Pasteur MARTY

Je voudrais simplement dire ma préoccupation qui n'est pas celle d'un



L'assemblée générale à Chantilly pour la Table Ronde



**Le Père Ceruti, italien,
à Chantilly**

homme qui rencontre constamment les non croyants mais celle d'un homme qui voit partir sur la pointe des pieds des croyants. Ils partent parce qu'ils refusent la résurrection. Ils ne peuvent pas comprendre ce que nous entendons par Jésus ressuscité et l'importance, la transformation que cette annonce de Jésus ressuscité peut avoir dans nos propres vies.

P. GIVERT

J'ai vraiment beaucoup apprécié dans la conférence de J.-F. SIX sa deuxième partie lorsqu'il a essayé de nous montrer qu'il faudrait vraiment remettre en valeur dans notre vie ecclésiale tout ce dynamisme trinitaire.

Dans la première partie j'ai ressenti un certain malaise lorsque l'on a tiré à boulets rouges sur le déisme. J'ai peur qu'en tirant à boulets rouges sur le déisme on mette en cause la capacité qu'a l'homme d'aboutir à certaines convictions naturelles de base. Il faut quand même bien voir que pour certains jeunes, de nombreux obstacles à la foi se situent dans les conditions naturelles de base qu'ils reçoivent de leur professeur d'histoire, de français, de philosophie : par exemple la nature est éternelle ; le matérialisme, le hasard et la nécessité et beaucoup d'autres choses.

Je ne voudrais pas faire une liste de tous les obstacles, mais il me semble que l'effort justement de Saint Thomas d'Aquin avait été d'élaborer une philosophie qui soit un peu comme une condition de réceptivité de la foi ; alors il me semble que dans l'Eglise on abandonne un peu cette piste là.

P. M.-D. CHENU

Je ne vais pas me mettre à faire l'apologie de Saint Thomas ni non plus sa critique. Il vivait un christianisme de chrétienté avec tout un appareil rationnel qui fut de grande valeur mais qui

se trouve relativisé au bénéfice précisément d'une christologie sans nier la théologie de « l'Economie ». Je pense qu'il faut situer « l'Economie » de manière plus centrale aujourd'hui.

P. STEPHANOS

Le problème qui se pose aussi n'est-il pas de confondre liberté et autonomie ? Est-ce que liberté ne signifie pas autonomie dans ce sens que l'homme peut s'en sortir par ses propres moyens ? Ce n'est pas là une liberté.

D'après les Pères de l'Eglise orientale, ce serait l'équivalence de la mort. L'homme qui se coupe de Dieu aboutit à la mort. Est-ce que notre civilisation actuelle ne conduit pas nécessairement l'homme vers la recherche d'une autre autonomie ?

La liberté pour l'homme créé à l'image de Dieu, ce n'est pas du tout être coupé de Dieu, c'est être à l'image de la divinité. Christ se met à genoux devant l'homme pratiquement et il lui propose son amour mais c'est à l'homme de le prendre - c'est ça être libre - c'est ça être à l'image de la divinité.

Pour les Pères de l'Eglise grecque, un homme libre c'est celui qui sait qu'au bout ce n'est pas le monde qui disparaîtra mais c'est la mort.

Père BAGOT

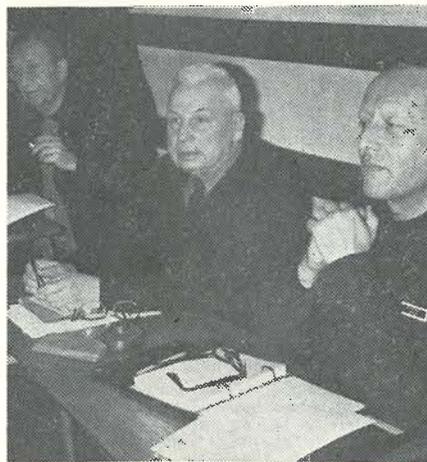
Au niveau des groupes de jeunes, je me rends compte que ce n'est jamais ce que je dis qui est entendu. C'est toujours autre chose. Je peux parler d'un Dieu liberté, ça n'a strictement aucune importance ; si j'en parle d'une façon telle que je leur dis : surtout ne bougez pas. Autrement dit, ce qui parle, c'est mon comportement et surtout la structure dans laquelle je parle. Ce n'est pas moi, c'est le cadre catéchétique, l'Eglise, c'est tout ça qui parle.

Nous sommes ici entre clercs, catholiques, protestants, anglicans, ortho-



**Le Père Janezic,
représentant yougoslave à Chantilly**

doxes, quelques laïcs et je trouve pour ma part cela très légitime ; nous avons à discuter de nos problèmes mais est-ce que nous n'avons pas un usage illégitime de ce qui est légitime ? Les questions abordées sont toutes vraies, les difficultés théologiques entre nous sont réellement des problèmes, mais est-ce que nous ne trouvons pas en même temps un prétexte pour évacuer nombre de problèmes qui sont très profonds de sorte que les questions vraies servent de discours idéologiques pour éviter certaines formes de rencontres ? Autrement dit quel visage présente l'Assemblée ? Ce qui m'inquiéterait si des incroyants venaient ici, c'est non pas qu'ils ne comprennent pas nos discours mais le visage que nous leur offririons de notre Assemblée.



**M. l'Abbé Edmond Chavaz,
œcuméniste bien connu, curé à
Genève (au centre de notre photo),
représentait la Suisse à la rencontre
de Chantilly.**

UNE PRIERE CREATRICE
par Paul Aymard, o.s.b.

La prière connaît actuellement un indéniable renouveau. Surtout, la prière méditative et contemplative. Il ne s'agit pas de changer l'ordre du monde, si ce n'est en se transformant d'abord soi-même. Cet ouvrage n'est pas un essai théorique, mais la communication d'une expérience intérieure d'un moine bénédictin de La-Pierre-qui-Vire. C'est un œcuméniste qui a participé aux « accords des Dombes ». Tout l'ouvrage peut se résumer en ces mots de son auteur : « Qu'est-ce qu'une prière qui ne serait pas poésie, c'est-à-dire une expression intime de soi-même, un rythme où l'on se dit, un langage où la musique des mots importe plus que les termes ? » (p. 69).

(Ed. Fayard, 125 p., 18 F).

ATELIERS ET ASSEMBLÉE CATHOLIQUES

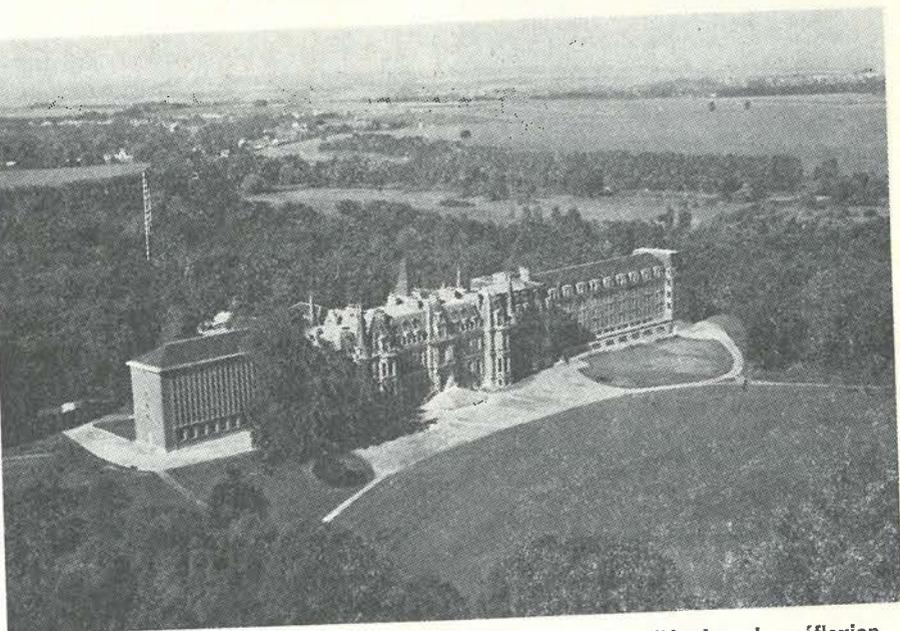
par Etienne Farcet

ABIÈVRES 72, les réunions mon-confessionnelles avaient précédé la rencontre commune. A Chantilly, pour la première fois, elles se situaient à l'intérieur, et, sans aucun doute, cela fut positif. Placés ensemble devant nos responsabilités communes face à l'incroyance et à l'annonce de Jésus-Christ durant ces trois jours, nous étions moins tentés de nous replier sur nous-mêmes en abordant les différentes formes de notre ministère d'unité. Répartis à deux reprises en **sept ateliers**, nous nous sommes demandé comment, en 1974, compte tenu d'une situation évolutive, nous avions à exercer notre tâche de délégués diocésains, à favoriser la vie œcuménique de nos Eglises locales, à porter le souci des fiancés et des foyers mixtes, à porter la responsabilité commune des Eglises dans l'initiation chrétienne des enfants, à faire le point, à partir d'accords récents, sur les questions capitales de l'Eucharistie et des ministères. En outre, il ne nous était pas permis d'ignorer le développement des groupes dits charismatiques ni l'existence des chrétiens contestataires. On m'excusera de ne pas entrer dans le détail de ce qui fut, le plus souvent, partage et transmission d'expériences plus que pure information.

L'Assemblée générale se déroula dans le climat qu'on attendait, celui d'une grande franchise et d'une véritable liberté d'expression.

Dans le prolongement des ateliers

Une première intervention portait sur les **mariages mixtes**. Elle concernait la promesse demandée au conjoint catholique de faire « tout ce qui dépend de lui pour que les enfants soient baptis-



La maison des Fontaines à Chantilly est un centre d'étude, de réflexion, de rencontre. C'est là que s'est tenue la session œcuménique nationale dont rend compte ce dossier.

Tous les participants ont apprécié la fraternité de l'équipe d'accueil. Ils demeurent en communion avec cette communauté de pères, de frères et de sœurs dont la vie est partagée.

sés et élevés dans l'Eglise catholique ». Considérée le plus souvent par les intéressés comme une atteinte à leur liberté, cette promesse doit-elle être maintenue comme telle? La question qui, présentée sous forme de vœu, était soumise au Comité épiscopal, représentait les requêtes exprimées à Bièvres 1972.

La deuxième intervention portait sur l'**initiation chrétienne des enfants**. Le problème d'une catéchèse œcuménique a été posé jusqu'ici à partir de la catéchèse des enfants de foyers mixtes

et, de ce fait, a été lié à la sacramentalisation. Dans quelle Eglise baptiser, dans quelle Eglise admettre à la communion eucharistique? Il s'agit en réalité d'un problème plus vaste, celui de la catéchèse des Eglises d'aujourd'hui. Le souci d'insérer tout de suite dans une structure donnée ne nous dispense-t-il pas de poser une question non moins grave, posée par J.-F. SIX, celle de la désertion massive des jeunes? Qu'avons-nous à dire ensemble?

Une question plus générale : la forme de l'autorité dans l'Eglise

Nous retiendrons ici 5 interventions dont voici quelques extraits :

1) « Dans la crise actuelle de l'Eglise, reconnaissons loyalement qu'au plan des faits, bien des décisions sont prises par les prêtres sans lien avec les évêques ou contre leurs directives, qu'il s'agisse par exemple, de prières eucharistiques ou d'intercommunion. Cette « prise de pouvoir » nous amène à nous interroger sur notre compétence. Le rôle de l'évêque ne devrait-il pas consister à veiller sur cette compétence, dans un climat de confiance et d'écoute, plutôt qu'à dire « vous n'avez pas le droit » ? »

LA QUESTION SALUTAIRE

Je voudrais remercier André DUMAS pour la question qu'il a posée, lorsqu'il a dit : « Finalement, il s'agit de savoir ce que Dieu veut ».

Il m'a semblé que nous avions un peu triché avec cette question. Il s'agit de ne pas se dérober, de se demander : « Qu'est-ce que Dieu veut de moi, de l'Eglise ».

C'est une question bien redoutable d'ailleurs d'essayer de découvrir ce que nous a dit Dieu, ce qu'Il veut concrètement, ce qu'Il veut que je fasse. C'est cette question qu'il nous faut emporter avec nous comme la question la plus salutaire qui nous soit posée.

Si nous essayons de ne pas tricher avec cette question, il y a des dangers qui nous seront épargnés, il y a aussi de l'intolérance qui nous sera épargnée. De toute manière il faut prendre ce risque parce que nous sommes là, au milieu des hommes, pour essayer de lire, non pas contre eux mais pour eux, ce que Dieu veut.

C'est un risque auquel nous n'avons pas le droit de nous dérober. Nous n'avons pas le droit non plus de prendre un risque autrement qu'ensemble. Nous ne pouvons pas ne pas nous accrocher à dire ensemble, malgré tous les clivages ecclésiastiques, confessionnels, ou les autres : « Voilà ce que nous découvrons de la volonté de Dieu ». Il ne faut pas ruser avec cette question-là, même si elle est terriblement dangereuse ».

Intervention du Pasteur Jacques MAURY à Chantilly

2) « Je serais porté comme historien, à relativiser la conception de la loi et donc du pouvoir dans l'Eglise. Il n'y a pas de loi sans « dispensatio ». Nous sommes dans ce domaine plus juristes que les Orientaux, qui ont une conception « économique de la loi ».

3) « On ne saurait résoudre ce problème crucial uniquement avec des réflexions sur la loi. Il s'agit ici du fonctionnement, de la circulation de l'autorité dans l'Eglise, qui sont bloqués à bien des endroits. Il n'y a pas à ce niveau là une communication, qui devrait exister, sans doute parce que nous vivons sur certains modèles qui ne correspondent plus à ce qu'est la conscience moderne. Pour ma part, je n'arrive pas à en prendre mon parti et il me paraît essentiel de ne pas consentir à certaines ruptures. Le ministère épiscopal en France est en cause, et dès lors, nous aussi, dans la mesure où nous ne faisons pas remonter suffisamment le poids des questions auprès de nos évêques. Eux-mêmes sont en cause dans la mesure où ils se contentent de faire certains rappels ou de redire certaines normes, sans manifester qu'ils ont vraiment pris au sérieux les situations nouvelles et qu'ils font un acte de responsabilité pastorale. Pour en revenir à l'Eucharistie, la véritable manière de main-

LE TMOIGNAGE DE ROGER GARAUDY

« Environ sous le règne de Tibère, nul ne sait exactement où ni quand, un personnage, dont on ignore le nom, a ouvert une brèche à l'horizon des hommes. Ce n'était sans doute ni un philosophe ni un tribun, mais il a dû vivre de telle manière que toute sa vie signifiait : chacun de nous peut, à chaque instant, commencer un nouvel avenir. Des dizaines, des centaines peut-être, de conteurs populaires ont chanté cette bonne nouvelle. Nous en connaissons trois ou quatre. Le choc qu'ils avaient reçu, ils l'ont exprimé avec les images des simples gens, des humiliés, des offensés, des meurtris quand ils rêvent que tout est possible : l'aveugle qui se met à voir, les affamés du désert qui reçoivent du pain, la prostituée en qui se réveille une femme, cet enfant qui recommence à vivre.

Pour crier jusqu'au bout cette bonne nouvelle, il fallait que lui-même, par sa résurrection, annonce que toutes les limites, la limite suprême : la mort même a été vaincue...

Toutes les sagesse, jusque-là, méditaient sur le destin, sur la nécessité confondue avec la raison. Il a montré leur folie, Lui, le contraire du destin. Lui, la liberté, la création, la vie. Lui qui a défatalisé l'histoire ».

SAHEL

COLLECTE A CHANTILLY 74

La sécheresse sans précédent qui sévissait depuis plusieurs années a atteint son point culminant dans les pays de l'Afrique Sahélienne (Haute-Volta, Sénégal, Mali, Mauritanie, Niger et Tchad) ainsi qu'en Ethiopie.

Solidaires des enfants, des vieillards, des hommes et des femmes qui meurent de faim dans ces pays et soucieux de concrétiser cette solidarité au-delà des « vœux pieux » et des « bonnes paroles », les participants de Chantilly ont organisé une collecte (1). Le montant (1 656 F) a été adressé à la Cimade.

CIMADE ET COMITE CATHOLIQUE CONTRE LA FAIM

On sait que la Cimade (Service œcuménique d'entraide) et le Comité Catholique contre la faim et pour le développement travaillent en étroite collaboration. Plusieurs dizaines de programmes et projets d'aide au développement sont assurés en commun par ces deux organismes et réalisés en étroite collaboration avec les partenaires du Tiers-Monde qui en assurent la mise en œuvre. Cette collaboration se fait également au plan international avec la F.A.O. (organisation des Nations-Unies pour l'alimentation et l'agriculture), avec une quinzaine d'organisations nationales regroupées dans le CIDSE (Coopération internationale pour le développement socio-économique) et avec « Cor Unum » (organisme pontifical coordonnant les initiatives des catholiques dans le domaine du développement).

C.C.P. 4088-87 Paris.

C.C.F.D. 18 249 74 Paris.

(1) Voir l'exposé du P. Charpentier p. 11.

tenir l'unité dans la célébration, ce serait de rappeler les structures fondamentales de la prière eucharistique ».

4) « Pour moi, qui me sens tellement concerné ici, il me paraît essentiel que les prêtres ne prennent pas d'initiatives individuellement mais qu'ils exercent une responsabilité collégiale. C'est à ce niveau que l'évêque pourra retrouver sa chance de dialogue - pas d'autorité sans dialogue - et de l'exercice de son autorité ».

5) « Au nom d'une fidélité exigeante, dont je ne me suis jamais départi, je voudrais dire avec la plus grande instance aux responsables de l'œcuménisme de notre pays que, s'ils ne permettent pas, dans le domaine eucharistique, des initiatives justes, de justes avancées fondées sur une ecclésiologie pastorale, et en lien avec la hiérarchie, conçue non comme une administration mais comme une présence apostolique de la responsabilité du Christ lui-même sur son Eglise, je ne vois pas quels sont les moyens d'autorité pour empêcher que n'importe qui fasse n'importe quoi ».

Echos de la session et perspectives d'avenir

1) Certains participants ont découvert dans l'annonce commune de Jésus-Christ une nouvelle dimension, en même temps qu'un nouveau souffle pour l'œcuménisme.

2) D'autres se sont demandé si nous pouvions porter **ensemble** ce souci de l'incroyance, faute de quoi ne risquons-nous pas d'annoncer Jésus-Christ en dehors de nos Eglises, en dehors d'un contexte confessionnel ? Ce mot « ensemble », qui était dans le titre de la Session, est resté un peu dans l'ombre. Sans doute n'avons-nous pas pris suffisamment conscience de la complémentarité dans laquelle chacune de nos Eglises vit cette interpellation de l'incroyance.

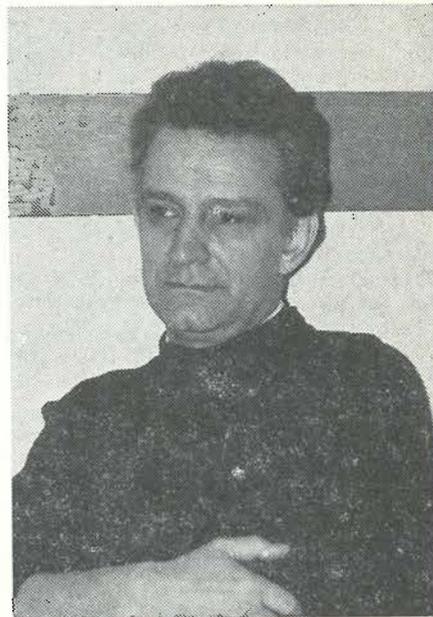
3) Il paraît souhaitable que ce thème, étant donné son importance, soit repris et approfondi dans une autre Session nationale.

4) De même il devrait être monnayé de façon concrète au niveau des régions, en vue d'un réveil de notre propre conscience œcuménique.

Deux informations

— L'Association « Unité des Chrétiens » nous a été présentée par son trésorier, M. HEBRE et son épouse.

— Le Congrès œcuménique international de l'I.E.F. (cf N° 14 de « Unité des Chrétiens ») se tiendra à Dinard du 3 au 8 septembre 1974.



« Le P. Pierre LATOUR, figure de la communication, figure aussi de la maison qui nous a accueilli » (Pasteur LEVRIER)

LES PROTESTANTS ENTRE EUX

par Georges Appia

Quelques remarques générales sur la participation protestante au colloque. On notera pour la première fois la présence de **tous** les correspondants régionaux, avec des représentants, tant laïcs que pasteurs, membres des Equipes régionales de dialogue. D'autre part des responsables, tant de la Fédération Protestante de France que des Unions d'Eglise qui la composent, ont pu partager l'ensemble de nos travaux. Jamais une rencontre de ce type n'avait mobilisé autant de protestants. Cette large représentation a retenu l'attention.

Rappelons enfin que, depuis la rencontre préparatoire de Maucroc-Poitiers (14-18 mai 1973), tout le travail préliminaire présentait deux caractéristiques : un constant va-et-vient avec les régions, consistoires et diocèses, évitant que l'équipe de continuité ne se coupe de la base - un partage sans problème entre catholiques et protestants.

Ce dernier point a été fréquemment noté par les membres des diverses communautés à Chantilly même. Malgré le nombre (200 participants dont 60 protestants), peu d'entre eux ont ressenti une impression d'isolement - on se connaît et le climat était détendu et fraternel - catholiques et protestants se sentent de plus en plus attelés à la même tâche, interpellés, contestés ou au contraire poussés aux épaules par les mêmes exigences.

Il a bien fallu choisir

Les protestants étant moins nombreux que les catholiques, le travail en partie mono-confessionnelle s'est réparti en 4 ateliers seulement, portant respectivement :

- 1) sur le rôle des équipes régionales et de leur correspondant, leurs rapports avec les responsables des Eglises, avec le peuple chrétien ;
- 2) sur les nouvelles dimensions de l'œcuménisme ;
- 3) sur l'œcuménisme de la pastorale (sorte de regard sur nous-mêmes et d'inventaire des urgences) ;
- 4) sur le Baptême et la catéchèse commune.

Il saute aux yeux que tout ce qui touche au labeur pour l'unité n'est pas couvert, tant s'en faut, par ces quatre ateliers. Il n'était pas question d'être exhaustif.

Sans tomber dans le genre fastidieux du compte rendu de débat, relevons quelques échos.

Atelier n° 1 - Si l'on accorde que le véritable travail pour la réconciliation se

fait sur le tas, ou alors au niveau des théologiens, si les responsables d'Eglise la plupart du temps suivent - accompagnent - entérinent - (freinent aussi parfois), on conçoit l'importance du correspondant régional (animateur - trait d'union - répercutant ce qui se vit et se cherche). N'en disons pas plus mais chacun comprendra que la dispersion des protestants d'une part et la pluralité d'approches qui se vivent dans les communautés demandaient une réflexion sérieuse. Pour finir cette citation puisée dans les réactions au colloque : « Par pitié, ne structurez pas trop sévèrement le rôle du correspondant régional : si l'on continue dans la ligne amorcée, ce ne pourra être qu'un pasteur chevronné ou un laïc surcléricalisé ! Je plaide pour un équilibre entre laïcs et clercs... sous peine de consacrer la rupture entre œcuménisme institutionnel et « sauvage ».

L'atelier n° 2, portant sur les nouvelles dimensions de l'œcuménisme, couvrait une aire considérable : de Taizé, avec toutes les questions que pose le Concile des Jeunes au plan ecclésial et disciplinaire, aux différents aspects du renouveau dans l'Esprit en passant par ce que les Italiens appellent la « Dissensa » (milieux catholiques et communautés plus ou moins marginales), en passant par l'introduction toute récente dans le dialogue interconfessionnel des Eglises et communautés dites « évangéliques » qui, jusqu'à tout récemment, affirmaient leur méfiance à l'égard du Conseil Œcuménique des Eglises et leurs distances (sinon leur hostilité) en-

vers le catholicisme. Sans parler de l'impact passionnément contestataire de l'œcuménisme séculier ou sauvage qui, bien que moins virulent aujourd'hui, représente avec sa référence aux théologies de la Révolution une voie qu'on ne peut négliger.

On en resta, semble-t-il, à un inventaire avec échange d'informations et d'expériences.

Mais les exposés de G. Delteil et de J.-F. Six en partie générale alertèrent vigoureusement les participants quant au danger de se laisser enfermer dans un type d'œcuménisme en récusant les autres.

Reste la quasi-impossibilité pour une même personne de suivre efficacement un tel foisonnement, encore impensable il y a quelques années.

La vraie question est celle-ci : sommes-nous assez libres et ouverts pour accueillir ces cheminements différents et en discerner l'exposant commun ou nous laisserons-nous enfermer dans des choix dictés par la prudence, voire le soupçon, qui exténueront le dynamisme de ce surgissement imprévu et chargé d'espérance ?

Il était bon qu'avec **l'atelier n° 3** (œcuménisme de la pastorale - problèmes de vie dans la communauté protestante), l'occasion fut donnée aux participants de se poser certaines questions fondamentales sur l'identité et le rôle actuel des Eglises de la Réforme en France.



Une Assemblée générale interconfessionnelle s'est tenue à Chantilly, le 3 avril, pour une soirée de dialogue avec (de g. à dr. sur notre photo) le P. de Contenson qui nous a donné de précieuses informations sur le statut et les activités du Secrétariat romain pour l'Unité dont il fait partie ; les Pasteurs Durand et Strong, du C.O.E., qui ont entretenu l'auditoire des problèmes de l'évangélisation tels qu'ils se posent après la Conférence de Bangkok et dans la perspective de l'Assemblée mondiale de Djakarta.



**Les pasteurs pentecôtistes
C. Heuzé et J.-M. Thobois
à Chantilly**

Trois interpellations liminaires émanant de cet atelier peuvent être retenues :

a) Ne sommes-nous point parvenus à un seuil qui réclamerait de nos Eglises un élargissement de leur cadre de travail au-delà de l'hexagone ? L'on constate, particulièrement chez les protestants, une méconnaissance de fait de ce qui se passe au-delà de nos frontières.

b) Le Protestantisme, trop obnubilé aujourd'hui par la question de sa survie, ne doit-il pas s'interroger sur l'actualité du message fondamental de la Réforme qu'il est censé véhiculer ?

c) Où se situe la spécificité protestante : la prédication du pur Evangile à partir de la lecture de la Bible et de son interprétation ?

Sur un autre plan, les Eglises de la Réforme en France ont, d'après les participants de ce groupe, un ministère d'hospitalité soit auprès de catholiques éloignés de façon irréversible de leur Eglise, soit auprès de ceux qui sont à la recherche de lieux d'intégration et de dialogue. Cette perspective a été mentionnée indépendamment de tout souci de prosélytisme.

Le cas particulier de la Bretagne a été évoqué comme exemple privilégié d'une ouverture œcuménique non limitée au catholicisme et au protestantisme, mais englobant des communautés baptistes, pentecôtistes ou évangéliques d'horizons divers. Reste à savoir si une telle ouverture pourrait se retrouver ailleurs.

Enfin, constatant que les affrontements encore virulents il y a peu de temps paraissent en voie d'être dépassés, l'atelier s'est interrogé sur la possibilité de conjindre ce qu'on a opposé jusqu'à présent : le « être ensemble » et le « faire ensemble ».

Avec l'atelier n° 4, c'est toute la problématique, surgie en de nombreux lieux très récemment, du Baptême « intercon-

fessionnel » ou « œcuménique » ou « chrétien » et de la catéchèse commune qui fut évoquée.

Conscient de l'ambiguïté de ces questions et de leurs incidences à la fois ecclésiales et disciplinaires, l'atelier prêta attention à ce qui se fait et à ce qui se revendique un peu partout en France. Les déclarations du Comité Mixte catholique-protestant sur le baptême d'une part, sur le mariage d'autre part, provoquent de la part de nombre de foyers mixtes non seulement une interrogation mais, dans bien des cas, des actes dont les incidences n'ont pas encore été étudiées par les autorités des Eglises.

Un inventaire déjà nourri a d'autre part pu être réalisé concernant les nombreuses expériences de catéchèse commune, soit parmi les handicapés, soit dans l'instruction religieuse officielle (départements concordataires), soit dans une précatéchèse à base essentiellement biblique. On a noté dans le même sens que se multiplient les rencontres de catéchètes protestants et catholiques mettant en commun leurs recherches pédagogiques et ecclésiales.

Cet atelier a exprimé le vœu que le Conseil Permanent des Eglises de la Réforme établisse un bilan des expériences en cours et encourage au plan œcuménique une recherche pédagogique fondamentale.

Les participants réagissent

Bon nombre des questions évoquées ci-dessus se sont répercutées lors de l'Assemblée générale mono-confessionnelle qui, pendant un moment malheureusement trop court, permit à l'ensemble des délégués protestants d'exprimer en toute liberté leurs critiques, leurs espoirs et les difficultés auxquelles ils se heurtent dans leur ministère.

Terminons par quelques remarques sur le colloque recueillies auprès des participants. Les critiques d'abord :

« A vrai dire, notre rencontre n'était-elle pas trop hexagonale, cléricale et... masculine ? Il faudra un jour que quelqu'un m'explique pourquoi le Saint-Esprit a changé de sexe en passant de la culture juive à la culture gréco-latine ». - « Moyenne d'âge trop élevée » - « Ne sommes-nous pas finalement passés à côté du but que nous nous étions fixés : rendre compte ensemble de l'espérance qui est en nous ? André Dumas l'a bien remarqué dans sa synthèse : nous sommes restés au plan de l'évaluation, nous n'avons pas tiré les conséquences : « que faire ensemble ? » du défi dressé devant nous. Peut-être était-ce encore prématuré ».

« Les célébrations m'ont paru le point faible : j'ai eu de la peine à y entrer. Peut-être a-t-on trop mélangé les genres liturgiques » - « Je les aurais souhaitées plus joyeuses et dynamiques, avec des temps de silence pour équilibrer au besoin ».

Bien que nous n'ayons eu qu'un exposé par jour, leur densité et leur diversification a semblé, aux dires de plusieurs, peser trop lourdement sur l'ensemble au détriment d'un temps plus souple consacré aux groupes et ateliers.

De plusieurs côtés s'exprime le vœu d'un espacement plus grand (3 ans, 4 ans) de colloques de ce genre, avec, dans l'intervalle, des rencontres de type régional moins nombreuses et permettant de rassembler un public plus jeune et moins cléricale. « Notre colloque était-il à ce point « univoque » qu'il ait pu donner l'impression qu'il y avait « nous » et « les autres » ? ».

Enfin l'humour britannique s'exprime dans cette remarque d'un de nos visiteurs : « Bien que l'Assemblée fut divisée entre protestants et catholiques, ils sont tous terriblement français et leur unité nationale l'emporte sur leurs différences confessionnelles ». (La récente campagne électorale en est la preuve ! N.D.L.R.).

En positif maintenant : « La programmation de la session m'a paru bonne, finalement pas trop pesante. Le fait de vivre toute la session sous le même toit avec nos frères catholiques a sans doute beaucoup contribué à casser la réserve et la gêne parfois encore ressenties à Bièvres ».

« C'est surtout le travail en groupes interconfessionnels qui m'a réjoui, la façon naturelle par laquelle nous en sommes venus à prier ensemble, la liberté de l'échange... une image de l'Eglise unie par le Christ ».

D'un de nos visiteurs étrangers enfin : « Je garde l'impression que, dans les différentes régions de France et dans des situations locales déterminées, beaucoup plus d'actions communes se réalisent que cela n'apparaissait dans cette rencontre nationale ».

Heureux étonnement

Certains participants ont été un peu perturbés : « Les questions œcuméniques qu'on s'attendait à voir étudier n'ont pas été abordées. Pourtant tout n'est pas réglé. Les contentieux subsistent. La preuve, nous n'avons pu partager le pain et le vin de l'Eucharistie ». - Alors ?

Plus nombreux ceux qui se sont réjouis : « Pourquoi revenir à la charge dans l'impatience ou l'amertume ? C'est vrai, nous traversons une période difficile. La peur et le soupçon surgissent à nouveau dans les différentes Eglises. Qu'importe, un jour tomberont les murailles de Jéricho ». En attendant, cherchons comment rendre honneur et gloire au Christ. Ne sera-ce pas d'abord en disant ensemble le Seigneur aux autres par nos paroles, nos actions et notre vie ? Chantilly nous a indiqué une voie. N'est-ce pas là encore une nouvelle dimension de l'œcuménisme que nous sommes désormais invités à explorer ?

REGARD SUR CHANTILLY 74

par André Dumas

La parabole de l'Homme au miroir

LES conclusions d'un congrès sont toujours difficiles à introduire comme la post-face dans un livre. Première hypothèse : on répète ce qui a déjà été dit. Dans ce cas, pourquoi le redire ? Ou bien on précise : ce qui a été dit est mauvais ; cas ennuyeux, parce qu'on a déjà lu le livre ! Ou encore, on affirme : le vrai sujet est autre. Il sera celui du prochain livre, mais il n'est pas encore écrit... Ces trois hypothèses sont mauvaises. Plutôt que de ramasser l'ensemble, je préfère donc choisir, parmi les thèmes de ce congrès, ceux qui me tiennent à cœur, et les faire rebondir comme des balles entre nous.

Pour nous donner ce courage, je vous lis un texte de la Bible. Un des avantages de la Bible, c'est qu'elle nous simplifie et nous encourage. Ce n'est pas nous qui nous prêchons et nous justifions. C'est sur elle que nous nous appuyons. L'astuce du prédicateur, c'est toujours quand même de choisir un texte qui lui plaît ! Je lis et je dirai ensuite les trois raisons pour lesquelles il m'a plu. Dans l'épître de Jacques, ch. 1, v. 22 et sq. : « Mettez en pratique la parole et ne vous bornez pas à l'écouter en vous trompant vous-mêmes

par de faux raisonnements. Car si quelqu'un écoute la parole et ne la met pas en pratique, il est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel et qui, après s'être regardé, s'en va et oublie aussitôt quel il est. Mais celui qui aura plongé les regards dans la loi parfaite, c'est-à-dire la loi de la liberté, et qui aura persévéré, n'étant pas un auditeur oublieux, mais se mettant à l'œuvre, celui-là sera heureux dans son activité ».

Trois points m'ont plu : le premier, la parabole de l'homme au miroir. Nous pratiquons beaucoup le narcissisme intra-ecclésiastique. Nous nous regardons nous-mêmes, et il est assez rare que la Bible nous conseille de nous regarder. J.-L. Godard a dit : regarder, c'est garder deux fois. Je vais jeter un regard sur notre congrès, mais j'essayerai que ce ne soit pas un regard narcissique, mais un regard par lequel nous apprenions quelque chose de notre visage pour que nous ne l'oublions pas. En général, on oublie quel on est. Je vais essayer de ne pas oublier quels nous avons été pendant ces trois jours.

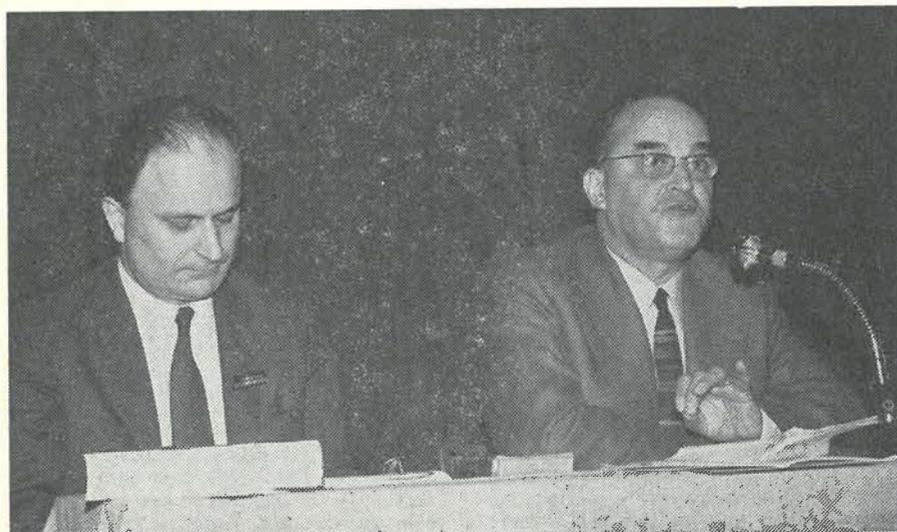
Le second point qui m'a beaucoup plu dans ce passage : la loi de la liberté. J'aime cet alliage un peu traumatisant pour aujourd'hui, qui s'imagine que la loi n'est pas la liberté, et que la liberté n'est pas

la loi, car tel est bien le grand slogan à la mode, d'opposer la liberté à la loi. La Bible dit : la loi de la liberté.

En troisième lieu, il est dit : celui-là sera heureux qui ne sera pas l'écouteur mais le faiseur de la parole ; en grec, « poietas », c'est-à-dire le « poète » de la parole. Le poète, c'est le faiseur de la parole humaine. Le chrétien, c'est le faiseur de la parole de Dieu.

De l'unité à la pluralité

Commençons par le regard, rappelons-nous le titre du congrès qui était « espérer ensemble : soyez prêts à rendre compte de l'espérance qui est en vous ». Je vais dire des choses qui ne sont pas désagréables, mais étonnées, pour que nous nous souvenions qui nous avons été. Je ne suis pas sûr que nous ayons traité notre titre. Son premier mot, c'est « ensemble ». Or déjà dans les sous-titres, vous l'avez remarqué, le seul mot qui était tout le temps répété était : différent ; annonces différentes, approches différentes, refus différents. Nous restons toujours sous le signe de l'œcuménisme normal, celui si vous voulez de Jean XVII, 22, « je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée afin qu'ils soient un comme nous sommes un ». Nous avons conservé l'œcuménisme de l'unité universelle. C'est là notre problème. Mais notre pratique est autre. Comme tous nos contemporains, nous insistons sur l'existence plurielle. Ce n'est pas pour rien que nous surtitrons « ensemble » et que nous sous-titrons « différentes ». Nous sommes passés de Jean XVII, 22, à Jean XIV, 2, où Jésus dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ». Regardez cependant le contexte : ce n'est pas un encouragement à une pluralité permise. C'est une parole dite juste après le moment où est annoncé le reniement de Pierre. Elle veut sans doute dire : il y a aussi place dans le Royaume pour ceux qui seront mes renégats. Ce n'est pas du tout une parole de permissivité du pluralisme, mais une parole de réconfort devant l'angoisse, même quand nous voyons



Le P. Bernard Sesbouïé, s.j., et le Pasteur André Dumas ont dégagé les conclusions de la Rencontre Chantilly 74

que nous ne vivons pas la grande voie de la fidélité à la proclamation de l'unité en Dieu, à commencer par Pierre et par tous les apôtres.

Donc premier étonnement. Nous voici passés avec tout notre temps de l'unité à la pluralité, en politique de la centralisation et du jacobinisme à la décentralisation et au séparatisme, en philosophie de la synthèse à la dissémination, en ecclésiologie de l'Unam Sanctam aux lectures différentielles, etc... Peut-être la citation de Mottu, que nous a faite Gérard Delteil le premier jour, a-t-elle été à cet égard le leitmotiv de ce congrès. Je vous la rappelle : « C'est la fin de l'Eglise une et universelle. Nous sommes entrés dans le temps des particularités, des lieux différents, des solidarités différentes, dans la nuit des appartenances respectives ». En ce sens-là, nous sommes tout à fait de notre temps. Car, si je vois vite, il y a d'abord eu la grande unité de l'Europe chrétienne, aussi bien d'ailleurs avec sa Réforme que sa Contre-Réforme. C'était une Europe chrétienne et œcuménique, même si elle se battait entre elle pour la foi. Il y a eu son relai, au XVIIIème siècle, par l'universalisme de la raison. J'ai lu hier un très beau texte de Kant dans un article de Schillebeckx, qui se trouve dans les **Mélanges** qui viennent d'être offerts au Père Congar, où Kant dit : « Etre humain, c'est partager le sort des autres hommes ; être inhumain, c'est ne point participer au destin de vie de tous les autres hommes » (p. 270). En ce sens-là, sûrement, l'universalisme de la raison a pris le relai de l'œcuménisme de la foi. L'œcuménisme de la foi a été brisé par tout ce que nous connaissons, les ruptures des Eglises et de la déchristianisation. L'universalisme de la raison a été également brisé par tout ce que nous connaissons aussi, tous ces autres de la raison, qui peuvent être l'inconscient, l'économie, le hasard, la nécessité, tout ce qui est autre que la raison et dont la modernité a une conscience intense.

Ensuite le grand relai de l'universalisme de la raison a été l'internationalisme du marxisme. Mais là aussi, sans polémique, tout s'est très vite fracturé. Il y a les modèles différents et les schismes. Il me semble donc qu'aujourd'hui toute notre époque, que ce soit sur le mode de l'œcuménisme chrétien, de l'universalisme rationnel ou de l'internationalisme marxiste, est une époque qui vit au contraire le droit



« Secoué par Soljenitsyne... »

à la différence, la pluralité des lieux, les antagonismes, les conflits, tout ceci dans un sens positif. Ce qui précédemment était considéré comme devant être réduit est maintenant considéré comme devant être légitimé. L'Europe se défait, en France nous entrons électoralement dans la course aux candidatures. Ces jours-ci, à Chantilly, nous n'avons pas tellement parlé de la réunion des Eglises, mais bien de la diversité, de la pluralité des groupes : charismatiques, évangéliques, marginaux, critiques, enfin tout ce que vous connaissez. Pour me citer brièvement moi-même, je m'étais amusé, dans un dernier numéro de **Réforme** (du 2 mars 1974), à décrire ainsi l'histoire du Protestantisme pendant ces dernières années : pendant trente ans, nous avons vécu plus ou moins tous dans une cathédrale qui était relativement la dogmatique de Barth ; mais maintenant la nef centrale de la cathédrale est plus ou moins déserte. Il y a par contre toutes sortes de chapelles où l'on s'active ; dans la soute, les herméneutes sont assis en rond et regardent comment fonctionnent les langages. Au bastingage les politiques ont la hache à la main et quelquefois d'ailleurs attaquent leur propre bateau. Autour du mât, les confessionnels s'accrochent avec crainte, en se disant que tout va sombrer. Sur la coursive, enfin, les charismatiques chantent en langues ! Tel est le bateau chahuté de l'Eglise aujourd'hui !

Que veut dire le passage de l'universel au pluriel, pas simplement pour l'Eglise mais pour toute la culture ? Ce passage veut-il dire la Pentecôte avec ses flammes « séparées », ou veut-il dire Babel avec la confusion des langues sans aucun esprit commun ?

Quand il n'y a pas beaucoup de foi

Seconde remarque sur notre visage. Dans le titre, il y avait « rendre compte de l'espérance ». C'est une phrase de l'Pierre 3, 15, qui évoque une situation intensément missionnaire, puisqu'il va falloir vivre un catéchisme appris dans une situation de persécution commençante. « Rendez compte de l'espérance qui est en vous », même quand les temps se désespèrent et s'assombrissent. Mais j'ai l'impression que nous avons dit à Chantilly, non pas « rendez compte à » mais plutôt « rendez-vous compte que ». Par exemple nous avons écouté tout ce que les incroyants disent sur nous, mais nous n'avons pas très souvent dit : comment leur rendre compte de l'espérance, dans un temps qui à mon avis n'est pas aussi désespéré que celui de la première épître de Pierre mais qui est désorienté dans tous les domaines. Au point de vue profane il n'y a guère de projet dans cette société. Du coup elle parle d'avenir. Et là je vais être un peu dur : quand il n'y a pas beaucoup de foi dans l'Eglise, on parle d'espérance ! Il y a une suppléance de l'espérance comme de l'avenir pour nous donner les choses auxquelles on ne tient pas aujourd'hui, qu'on ne projette pas aujourd'hui. Nous sommes au temps des comptes rendus, des statistiques, des enquêtes, de tout ce qui se multiplie comme production sans création, le temps des radioscopies. Mais il n'y a pas de projet, pas forcément de conviction, et par conséquent désarroi. J'ai reçu avant-hier un texte que Domenach, je crois d'ailleurs secoué par Soljenitsyne, vient d'écrire pour essayer de relancer « Esprit ». Je vous en lis deux paragraphes qui me paraissent très perspicaces : « Occidentaux, nous avons perdu la prétention de représenter la totalité et de légiférer pour elle. Cependant, si nous renonçons à nous situer dans une tradition, dans une histoire, si nous dénissons à notre propre culture sa capacité à l'universel, nous serons renvoyés à la relativisation indifférente et à la démission éthique. Que tout n'est pas encore dévoilé, qu'il reste de l'histoire et qu'il arrive des événements, que chaque être, passé, présent et à venir, constitue l'un de ces événements irréductibles, que le métissage n'équivaut pas à l'entropie et que l'interpellation et le dialogue ne sont pas abolis par les systèmes, voilà ce que nous croyons, à l'encontre de ce qui est

cru ordinairement. Un christianisme sans Dieu, un marxisme sans prolétariat, un freudisme sans Œdipe, et des libérations sans sujet, au fond la culture ambiante nous offre ce que l'homme cherche naturellement : penser sans se compromettre. Ce faisant, elle trahit l'intention de ses inspirateurs : Jésus, Marx, Freud et Nietzsche ont attaqué de front l'illusion humaniste ; ils ont montré à l'homme qu'il n'est pas ce qu'il dit qu'il est. Il faut donc penser contre l'homme. Pascal dit : « Je le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible ». Mais précisément cela suppose le risque total, l'engagement pour un autre destin et la preuve par le témoignage et l'action ».



« La génération des vingt ans est beaucoup plus sensible au thème du partage »

Réconciliation

Je vais apporter - c'est l'essentiel de ce que je veux dire - deux contradictions. Premièrement sur la réconciliation, en second lieu - excusez l'humble ambition - sur la vérité de Dieu. Pourquoi ai-je envie de contredire ? Non pour soupçonner le non dit, mais pour affirmer le dit enseveli sous le soupçon.

Le mot réconciliation redevient très central. La semaine passée j'ai traversé une église catholique en Auvergne. Il y avait à l'entrée une explication sur la pratique nouvelle de la confession, où l'on disait : on va employer plutôt le mot réconciliation, qui n'est pas un mot très connu, ni très fréquent, mais qui est le sens profond de ce que veut dire la confession. Or au moment même où l'on essaie de rendre ce mot populaire, voilà que parmi nous, nous en sommes à nous demander si ce n'est pas un mot piégé, un mot mystificateur ! Nous posons ces questions sûrement pour de bonnes raisons, mais avouez que nous ne saurons pas annoncer la réconciliation au monde si nous nous démontrons incapables de la vivre dans l'Eglise ! Je vous rappelle comment Gérard Delteil nous a décrit trois démarches, trois approches différentes de la foi : la proclamation, l'émergence, le partage. Je crois que c'est là une excellente description. J'ai d'ailleurs l'impression que c'est une description par tranches d'âge : la génération des cinquante ans a été accoutumée à une théologie de la proclamation de Dieu. La génération des trente-cinq ans, qui est déjà vieille, a été habituée beaucoup plus à l'émergence de

Jésus-Christ présent parmi les pauvres et leurs combats. Et la génération des vingt ans, elle, est beaucoup plus sensible au thème du partage. L'ancienne génération est dogmatique, la seconde politique, la troisième affective, s'il fallait mettre des étiquettes. Nous avons donc là trois évangiles qui ne sont pas forcément synoptiques, mais plutôt contigus, ou successifs. Charpentier, lui, nous a parlé de deux communautés, celle de Moïse, établie, avec Jérusalem et les douze ; et celle d'Elie, itinérante, avec Antioche, les sept et les nations. Ce qui m'a d'abord paru très intéressant, c'est qu'il y avait là une reprise, sur le mode de la lecture de la pluralité biblique, de ce que nous nous disions autrefois sur le mode du comparativisme confessionnel. Car j'ai retrouvé en partie dans ce schéma ce que disaient autrefois par exemple Jean-Louis Leuba ou Frantz Leenhardt, quand ils parlaient d'un côté de l'institution : Moïse et le buisson de feu, de l'autre de l'événement : Elie et la parole. On disait volontiers aussi : le catholicisme c'est Moïse, le protestantisme, c'est Elie. Le déplacement s'est effectué, pourrait-on dire, d'un comparativisme confessionnel à une pluralité scripturaire.

Certes on nous dit bien que ces trois générations différentes dans leur annonce, ou ces deux communautés avec des allures, des styles de vie, des solidarités différentes, on nous dit bien qu'elles sont liées entre elles par la collecte ! Autrefois Cullmann disait qu'il fallait que les protestants collectent pour les catholiques et les catholiques pour

les protestants. On pourrait dire aujourd'hui : les paroisses devraient collecter pour les communautés de base et les communautés de base pour les paroisses ! Ce pourrait être une transposition...

Mais enfin le thème central, c'est bien que Jésus a aboli le mur de séparation entre Antioche et Jérusalem, entre les sept et les douze. La collecte, c'est le signe que le mur de séparation est aboli. Ce n'est pas le moyen de dire : surtout on va garder le mur, et par le guichet on va se transmettre quelques aumônes réciproques ! Quand la pluralité se satisfait de sa diversité, comment la sauver de la perpétuation des castes, des classes et des sectes ?

Pour réfléchir sur ce mot « réconciliation », je vous proposerais plutôt que de nous battre pour ou contre le mot « institution », de prendre plutôt le vocabulaire du Nouveau Testament, le vocabulaire paulinien : former corps. (Ephésiens III/6, Colossiens I/21). Ce n'est pas tellement l'institution de l'Eglise, mais le corps de l'Eglise qui doit être reconstitué sans cesse par la réconciliation.

Ici j'évoquerai, sans y mettre une dramatisation impudique, un souvenir récent. J'ai vécu la dernière semaine du mois d'août au Chili et j'y ai vu trois groupes de chrétiens, car il y avait des chrétiens partout. Les chrétiens pour le socialisme dont les affiches portaient la croix de Jésus-Christ avec deux de ses bras formés par des mitraillettes. Les chrétiens bourgeois qui disaient : quand sera-t-on nettoyé de

cette peste qui, par le socialisme, va mener nos enfants à l'athéisme ! Et aussi un groupe assez semblable au nôtre, le groupe œcuménique. C'est d'ailleurs le dernier qui a défilé avant le putsch devant le Palais de la Moneda avec des pancartes portant : frères, réconcilions-nous au sein de notre nation. Or tout a marché comme une tragédie grecque et il n'y a pas eu, il n'y a pas de réconciliation. Il y a eu le jeu extrême des forces, avec la peur, la haine, aujourd'hui le désastre. Alors je me dis encore : à quoi cela sert-il qu'il y ait des chrétiens absolument partout, de tous les côtés ! Pourquoi dans un cas aussi radicalement tragique les chrétiens n'ont-ils pas été, ne sont-ils pas les faiseurs de la parole, mais seulement les écouteurs incapables de leur terrible dissémination idéologique ?

Trois remarques

Ici je vous livre trois remarques sans analyser à fond la situation - bien que je croie l'exemple du Chili pour nous tous théologiquement, ecclésiastiquement, politiquement fondamental et un drame qui n'a pas fini de nous faire réfléchir.

Première remarque : à quel moment faut-il se réconcilier et à quel moment faut-il combattre ? La Bible est remplie de gens auxquels il est surtout dit : ne vous réconciliez pas. Moïse ne doit pas se réconcilier avec le Pharaon, parce qu'il est endurci. Il doit le combattre à main forte et à bras étendu. Elie ne doit pas se réconcilier avec Achab, ni avec les prophètes de Baal. Paul ne doit pas se réconcilier, d'après les Galates, à un certain moment avec Pierre. Il y a des moments où il faut avoir comme première tâche de faire front, car se réconcilier, ce serait abandonner la vérité, la justice, l'amour. Donc on ne peut pas dire toujours : réconciliez-vous. Mais il y a aussi d'autres moments, les grands moments fondateurs de la Bible, où il faut se réconcilier absolument avec l'ennemi, puisque le nom d'Israël signifie combattre avec Dieu pour se réconcilier avec l'homme. Jacob s'appelle Israël, parce qu'il s'est réconcilié avec Esaü, dont pourtant tant d'années, tant d'histoires, tant de haines, tant d'obscurité le séparaient. L'Eglise naît de la réconciliation entre Jésus crucifié et ses propres meurtriers, qui est la réconciliation la plus extrême. Les apôtres, traîtres et

lâches, sont réconciliés avec leur victime exactement comme Joseph et ses frères doivent se réconcilier. Il n'y a pas d'Eglise que là où la réconciliation va jusqu'à cet extrême. Comment donc discerner entre les moments où il faut ne pas se réconcilier et ceux où il faut se réconcilier ? J'insiste dans les deux cas sur le mot « il faut ». Car il y a des moments où l'on a envie de se réconcilier pour ne pas avoir d'histoires et où il faut faire front ; et il y a des moments où on a envie de ne pas se réconcilier, pour demeurer confortablement opposés, et où il faut se réconcilier. Dans les deux cas c'est un travail ; et il est très important d'essayer de discerner l'un et l'autre de ces moments, pour ne jamais manquer ce double travail.

Seconde remarque : la réconciliation peut prendre place avant le drame et être préventive, comme elle peut prendre place après et être réparatrice. Il faut bien faire les deux. Il ne faut pas se dire : je ne me débrouillerai que quand je me serai brouillé. Il n'était pas bon que les frères livrent Joseph, ni que les disciples trahissent Jésus sous prétexte que le drame leur permettrait de mieux se retrouver ensuite. La *felix culpa*, l'heureuse faute est une invention plus spéculative que théologique ! Mais d'un autre côté, ce n'est pas parce qu'on s'est radicalement opposé qu'on demeure définitivement brouillé. Je ne sais pas exactement ce qu'il faut penser des thèmes de Soljenitsyne sur l'armée de Vlassof, mais je suis sûr qu'il y a là, bien plus que dans la froideur de « Lacombe Lucien », une exhortation profondément chrétienne. Cherchez qui sont vos ennemis pour vous réconcilier difficilement avec eux et non pas pour leur faire la grâce de votre pardon condescendant !

Troisième remarque. La Bible dit : réconciliez-vous entre vous parce que vous êtes réconciliés avec Dieu. C'est là un discours qui aujourd'hui passe mal, comme Jean-François Six nous l'a très puissamment montré hier quand il racontait les réactions de Florence. Le discours passe difficilement, car l'homme moderne - ou l'homme de toujours - a du mal à comprendre non seulement la résurrection mais aussi la croix. Il ne comprend pas la résurrection qui lui paraît un prodige surajouté, l'intervention du surnaturel ou du merveilleux qui contredit notre raison et notre expérience. Mais en fait la croix et la résurrection sont tellement liées que

la croix n'a pas plus de sens en soi que la résurrection. La croix elle aussi est refusée. Cette Florence, dont nous parlait Jean-François Six, non seulement refusait la résurrection, ce que font Malraux, Camus, enfin tous les hommes qui acceptent de suivre Jésus jusqu'aux ténèbres où Dieu tient compagnie à la désolation de l'homme et pas au-delà. Florence refusait aussi vigoureusement la croix. Pourquoi ? Peut-être parce que la croix est incomprise. Il faut toujours donner chance que l'on refuse ce que l'on ne comprend pas. Si on le comprenait mieux, peut-être n'y adhérerait-on pas, mais on ne le refuserait pas de la même manière. Je pense que la croix n'est ni la cruauté de Dieu, ni le misérabilisme de Jésus. Elle est l'aboutissement d'une réconciliation tentée et ratée. Jésus est broyé dans un processus de réconciliation qui ne se passe pas. Il faut que nous trouvions le sens concret de la croix au sein d'un travail de réconciliation qui n'a pas réussi avant le désastre. Ici le mot réconciliation cesse d'apparaître la mystification de l'universel pour redevenir le travail concret de relier entre eux les pluriels antagonistes. Par moments il faut radicaliser les conflits pour que l'on puisse passer de la coexistence illusoirement pacifique à la réconciliation à certains égards meurtrière. Est-ce que nous arrivons, avec les nouvelles dimensions plurielles qui ont été énoncées parmi nous, à voir les vrais conflits ? Ou est-ce que nous nous contenterons médiocrement de leur coexistence ? La Bible n'a jamais peur des conflits. C'est pourquoi elle espère dans les réconciliations. Peut-être nous, nous n'arrivons pas à la réconciliation parce que nous n'arrivons pas à énoncer, à rencontrer les conflits, internes comme externes. Dans ce premier point, j'ai surtout parlé des conflits internes entre les pluriels de nos Eglises.

Dieu comme vérité

Je passe à mon second point, sur les conflits externes. Là aussi je vais être contre-disant. N'y a-t-il pas aujourd'hui un mot qui occupe tout le champ de nos discours et de notre vie, le mot liberté. Alors qu'un autre mot se relativise singulièrement, le mot vérité. Je dirai : ce n'est plus la loi de la liberté dont parlait le texte de Jacques qui nous guide, mais l'errance de la liberté, le désir et l'abandon de la liberté. Le Nouveau Testament dit :

seule la vérité vous rendra libres. Il ne dit pas : seule compte la liberté ! J'étais la semaine dernière à une journée de la Paroisse Universitaire à Toulouse. J'y ai été impressionné par l'intervention d'un marxiste qui disait : « Vous, les chrétiens, vous êtes curieux ; vous avez énormément tenu à l'infailibilité de vos dogmes, de votre Eglise, de vos Ecritures ; maintenant vous n'employez plus ce mot et du coup vous tombez dans le relativisme. Comme si entre infailibilité et relativisme, il n'y avait pas la vérité. Au fond, vous ne croyez pas assez à la vérité ». Donc deux ou trois remarques sur Dieu comme vérité.

Tout à fait d'accord avec les deux observations très judicieuses de Jean-François Six nous disant : le déisme du XIXème et le jésuisme du XXème sont des sources de l'incroyance. En même temps j'ai peur que nous passions d'une époque de concentration christologique à une époque d'effusion charismatique ou pneumatologique et que le grand oublié du discours chrétien soit la théologie, c'est-à-dire Dieu. Sur ce mot, sur ce nom, Dieu, le Père de Jésus-Christ, Celui qui envoie le Saint-Esprit, nous sommes devenus si tacites ! Nous appelons ce mutisme l'apophasie. Mais l'Eglise ancienne dans l'apophasie confessait négativement. Elle ne taisait pas la réalité, ni le vouloir de Dieu.

La question de la vérité nous expose. Dans la mesure où nous croyons que Dieu est vrai, nous sommes exposés devant les autres. Si nous ne croyons pas que Dieu est vrai, nous sommes dans le pluriel de tout le perspectivisme contemporain, qui ressemble au pluriel du perspectivisme de l'empire romain, qui tolérait parfaitement tous les cultes, exactement comme aujourd'hui on tolère toutes les idéologies ! Si Dieu est vrai dans la Bible, donc dans la vie, dans la foi, cette vérité ne se manifeste pas d'abord - et là je reprends les trois catégories de Delteil - comme une proclamation : je suis vrai. Elle se manifeste plutôt - c'est les deux autres voies qu'il a dites - comme une émergence : Dieu se fait reconnaître au milieu de tous les autres dieux. Il émerge lentement. Il ne se proclame pas solitairement. Ensuite sûrement Dieu vit en forme de partage, c'est l'Alliance. Si le peuple d'Israël ne dit pas : Dieu est vrai, Dieu a beau être vrai pour Lui tout seul, il n'est pas vrai. La notion d'émergence et de partage sont donc fondamentales, et non

pas simplement cette affirmation souveraine : Dieu est vrai, cela se voit comme une évidence. Il faut que Dieu se fasse voir vrai, qu'il soit reconnu vrai. Cela ne diminue en rien la notion de la vérité. Mais la modalité de son apparition n'est pas péremptoire ; elle est à la fois émergente et partagée, et c'est à ce moment-là seulement qu'elle devient proclamée, c'est à ce moment-là que le peuple dit : tu es Yaweh et je suis ton peuple. Donc il faudrait que nous conservions le thème de la proclamation de la vérité, même si nous pratiquons, pour y accéder, la voie de l'émergence et la voie du partage.

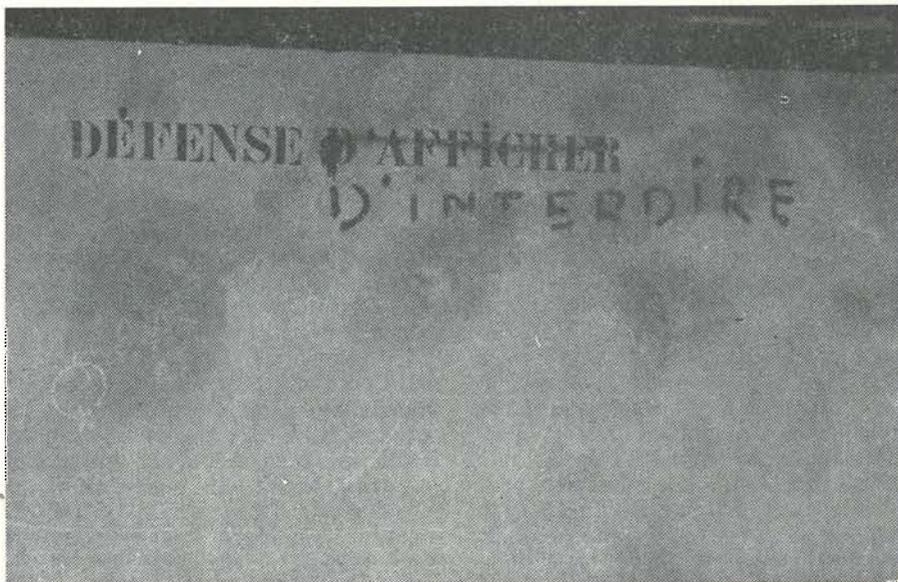
Une tâche apologétique actuelle

Seconde remarque, elle aussi contre-disante : Dieu est utile. J'ai exprès employé un mot tout à fait détestable. Fécond passerait mieux, mais utile ne passe pas. Toute la réaction de l'Ancien Testament, c'est pourtant : Dieu est utile parce qu'il est puissant. Ce sont justement les deux mots que nous n'aimons plus. Dieu est puissant pour sauver son peuple dans la détresse. Et il est utile de connaître et de vivre Dieu. Si je crois qu'il faut qu'il y ait des chrétiens critiques, je crois aussi qu'il faut qu'il y ait des chrétiens apologétiques, des chrétiens qui disent en quoi Dieu est utile à l'homme ! J'ai été très intéressé par les recherches sur la Trinité, mais je ne sais comment les argumenter au mieux. Je dirais volontiers : il est utile pour l'homme d'avoir un

Dieu face à lui ; le Père. Il est utile pour l'homme de savoir que Dieu est pour lui ; le Fils. Et il est utile pour l'homme de savoir que Dieu est en lui ; l'Esprit. Il faudrait que nous trouvions une façon de parler de la Trinité non pas simplement comme d'une schématisation doctrinale de données bibliques éparses, mais que nous montrions en quoi il est bon pour l'homme d'avoir ce Dieu-là. Car il y a trois hypothèses et non pas deux : ou le déisme, avec son Dieu lointain, pâle et abstrait, que nous avons raison de combattre. Ou l'athéisme, avec son homme courageux et solitaire, où la foi ne reconnaît pas l'alliance de la vie. Ou alors le Dieu Trinitaire, qui est amour et dialogue et liberté. Je crois qu'il y a là tâche apologétique valable et actuelle.

Troisième et dernier point : Dieu est utile si Dieu est volonté, si Dieu veut quelque chose et s'il est bon pour l'homme de vouloir la même chose que Dieu. C'est pourquoi la recherche de ce que Dieu veut est capitale. Dieu n'est pas être, notion, substance. Dieu est élection, communication, vouloir. Si Dieu ne veut pas, par sa parole, autant se passer de l'affirmation vaine de son existence vide.

Ayons ici la vraie liberté œcuménique de mélanger davantage nos questions. D'abord la première : que Dieu veut-il à propos de la situation nouvelle posée par le contrôle de la démographie avec d'un côté la contraception, de l'autre côté le rattrapage de l'avortement ? Est-ce que nous pouvons échanger



« L'errance de la liberté »

sur ce type de question, tellement importante pour le témoignage chrétien dans la cité actuelle? En second lieu : nous ne sommes pas universels. Nous sommes européens, c'est-à-dire à la fois riches et dépendants; riches par notre technologie, dépendants par nos matières premières. Que Dieu veuille que l'Europe fasse, que la France fasse, au moment de la crise énergétique qui va durer? Y a-t-il là quelque chose à dire? Bien sûr, quand l'homme dit : voilà le vouloir de Dieu, il est bien présomptueux. Mais s'il ne dit pas : sans doute Dieu veut-il cela, il ne parle pas de Dieu. Il parle d'un concept. Il ne parle pas de Dieu, car Dieu est un vouloir, un commandement et une promesse.

L'Évangile pour tout le peuple

Je termine par une remarque sur notre œcuménisme. Je pense qu'il le faut le plus possible populaire. J'ai là une petite brochure écrite par Guy Bottinelli, pasteur au Pays de Montbéliard, où il s'y occupe de la Mission Ouvrière, et où il décrit l'état actuel du monde ouvrier. Il explique ce que l'ouvrier moyen pense des différents syndicats. Je me suis dit que c'était une bonne parabole pour savoir aussi ce que le Français moyen pense des différentes Églises! Voici ce petit paragraphe :

« On comprend l'effet sur l'ouvrier moyen de ces évolutions relativement récentes. Il y perd son latin. Ce qui le touche le plus sûrement est encore le dévouement des militants. Mais sur leur idéologie et leur stratégie, il demeure réservé. On retrouve ici la même réaction que devant les sectes religieuses; le zèle frappe mais le message ne passe pas ».

N'est-ce pas là quelque peu aussi notre visage? Je crois que nous devons être très sensibles aux dimensions populaires du christianisme, car l'Évangile est pour tout le peuple. Je ne voudrais pas que nous ayons des catégorisations si égotiques que les choses fondamentales ne passent pas. Ne vivons pas dans des auto-analyses, qui deviennent obscures à tous ceux qui ne s'affairent pas dans le sérail. Retrouvons le souffle de Pentecôte, où la foule entière s'étonnait de comprendre, chacun dans sa langue, ce qu'annonçaient les apôtres bien que ceux-ci soient seulement des Galiléens! (Actes 2/5-7).

UNITÉ, PLURALISME ET CONFESSION DE FOI

Libres réflexions sur la rencontre

par Bernard Sesboué, s.j.

Un sujet qui s'imposait

A diverses reprises au cours de ces trois jours je me suis dit que le sujet choisi pour cette rencontre était vraiment celui qui s'imposait (1). Oui, c'était bien de tout cela qu'il fallait parler dans une réunion œcuménique aussi importante que la nôtre. Car il s'agissait de prendre en compte un nouvel horizon de l'œcuménisme; il s'agissait d'ouvrir l'attitude œcuménique au champ universel des ruptures, au moment où l'œcuménisme traditionnel pouvait paraître relégué dans le régionalisme de la rupture confessionnelle. Ouverture à tous les lieux de conflits dans nos Églises et dans la société, partout où de nouvelles ruptures sont en passe de se consommer; ouverture au problème massif de l'incroyance, en particulier à celui de l'incroyance post-chrétienne occidentale, qui est aussi le lieu d'une rupture; ouverture au-delà des frontières de l'Église - je pense ici, en un sens un peu différent, à une expression récente de K. Rahner parlant de « l'Église des portes ouvertes »; - toutes ces ouvertures, dont nous avons pris conscience davantage, nous demandent autant de conversions à des tâches et à des attitudes nouvelles. Il y a là un déplacement du centre de gravité de l'œcuménisme. Quelqu'un m'en faisait la réflexion hier : ce qui, à Bièvres 72, avait émergé de manière encore latérale dans certains témoignages, a été traité, à Chantilly 74, dans l'axe même des conférences magistrales.

Avec un risque cependant

Il y a tout de même un risque dont j'ai aussi entendu la prise de conscience dans les coulisses de cette assemblée, celui que l'engouement pour de très beaux horizons ne devienne un alibi par rapport à un

certain nombre de problèmes ecclésiastiques et confessionnels qui demeurent et, dans une certaine mesure, piétinent. Ils sont réapparus pendant ces trois jours et nous ont fait souffrir. Nous ne pouvons oublier qu'ils constituent encore un lieu de rupture où un cheminement et une conversion restent à faire. C'est pourquoi je voudrais tenir compte dans ces quelques réflexions de ce risque d'équivoque et j'évoquerai les différents pôles, inéluçables, de la tâche œcuménique.

Une « symbiose » de qualité

Mais je tiens aussi à souligner la qualité de la symbiose que nous avons vécue pendant cette rencontre. Nos réflexions critiques sont généralement plus enclines à souligner ce qui ne va pas; c'est pourquoi il est bon de dire hautement ce qui a été réussi. Or ces trois jours ont été marqués par un climat de simplicité, d'entente, de loyauté, d'ouverture et de communication, en un mot de fraternité dans le « vivre ensemble ». A lui seul un tel climat est un fruit important de la session. Notre convivialité a été une heureuse mise en œuvre de ce dont nous avons discerné la nécessité à Bièvres 72. Pour ma part, j'ai été également frappé du fait que la délégation protestante est sensiblement plus nombreuse que les fois passées. J'interprète ce fait comme le signe d'un intérêt et d'un engagement plus grand de nos Églises dans le dialogue œcuménique. De même la présence orthodoxe s'est manifestée par des interventions de poids qui méritent de retenir toute notre attention.



Je vais regrouper mes propos autour du thème « unité et pluralisme », qui constitue à mon sens à la fois l'axe et le point délicat de nos échanges. Nous sommes en effet engagés, par vocation œcuménique, dans une tâche d'unité au sein d'une mentalité contemporaine qui évalue d'une façon nouvelle le plu-

(1) On sait qu'il rejoint le projet d'étude de la Commission de « Foi et Constitution » intitulé : « Rendre raison de l'espérance qui est en nous » (Document de septembre 1972).

ralisme. Je voudrais ainsi nous aider tous à réaliser une recommandation des organisateurs de cette session : aboutir à des résolutions pour nous-mêmes.

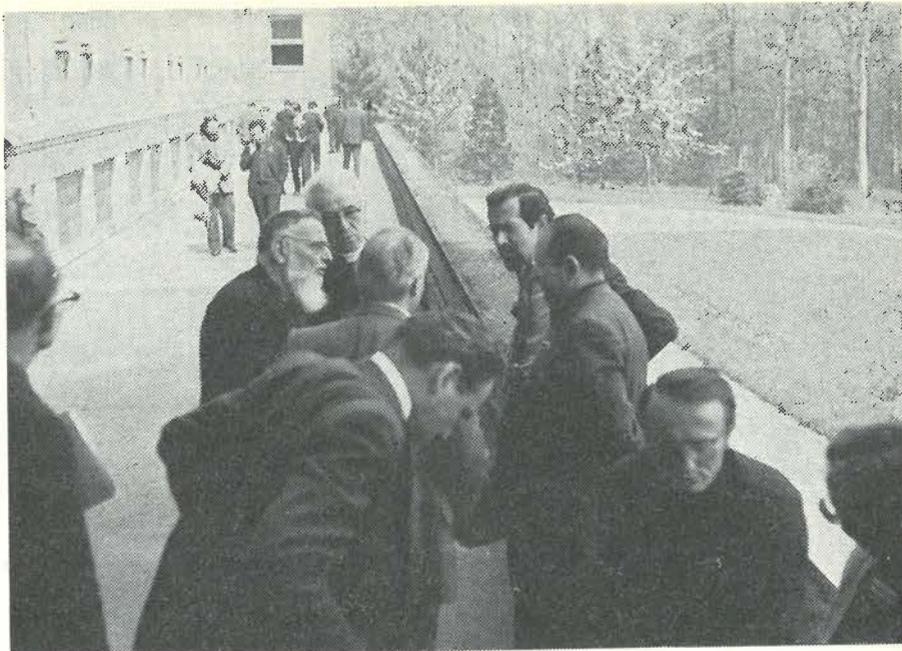
Je vous propose trois réflexions principales : la première voudrait attirer notre attention sur nos a-priori culturels en matière d'unité et de pluralisme ; la seconde essaiera de faire le point du rapport unité-pluralisme dans la confession commune de Jésus-Christ que nous considérons désormais comme une tâche primordiale ; la troisième sera un inventaire modeste des tâches œcuméniques, des nouvelles comme des anciennes.

UNITE ET PLURALISME : NOS A-PRIORI CULTURELS

Le pluralisme perçu comme une valeur

C'est à l'intérieur de cette estimation que nous pensons et parlons, parce que c'est elle qui habite la mentalité socio-culturelle dans laquelle nous baignons. Nous avons « découvert » la différence, l'altérité, la particularité, pour tout dire le pluralisme. Combien de livres, de revues, de journaux les mettent en valeur et en font l'éloge. On peut discerner là une réaction contre la conception jusqu'alors dominante d'une universalité trop abstraite, indûment nivelante, et parfois « impérialiste ». C'est pourquoi le thème de la liberté et de la libération est souvent associé à celui du pluralisme.

Dans le même climat nous avons également pris conscience du poids humain des conflits. A ce sujet je voudrais rappeler, par manière d'illustration, ce qui m'a atteint le plus profondément dans l'intervention de Gérard Delteil. Il s'est posé devant nous plusieurs questions : est-ce que nous ne vivons pas certaines situations où la réconciliation est un luxe ? Est-ce qu'il n'y a pas des situations où la solidarité doit passer avant l'unité ? N'oublions-nous pas qu'il nous faut être réconciliés avec Dieu dans l'irréconciliation avec le monde qui hait ? J'ai perçu ces interrogations comme un témoignage personnel et un appel à prendre en compte de manière effective « le poids de l'intolérable ». Sans doute avons-nous à



Fraternité dans le « vivre ensemble » à Chantilly 74

nous interroger là-dessus. Je dis la chose d'autant plus librement qu'il m'arrivera de prendre quelque distance avec certaines orientations de son exposé ; j'ai aussi l'impression que dans le débat sur cette question la longueur d'onde ne s'est pas tout à fait établie entre le conférencier et l'assemblée.

Allons plus loin : aujourd'hui la différence est volontiers perçue comme opposition ou même comme conflit. Est-ce la crainte secrète, ou la panique intérieure, qui nous envahit devant la menace possible que constitue toute différence ? Est-ce un désir obscur qui pousse à durcir ce qui différencie les groupes humains ? Bref, dans bien des situations où un observateur externe ne verrait pas matière à conflit, on brandit aujourd'hui le conflit comme on brandit un étendard. Le conflit devient une des catégories essentielles de l'existence, un de ses modes d'expression indispensable. Je conteste, donc je suis ; si je ne conteste pas, je n'existe pas. Le conflit devient également un modèle d'interprétation des textes. Il me semble qu'on le projette souvent maintenant dans les analyses de l'Écriture.

L'unité suspecte

Réciproquement l'unité est désormais l'objet d'un soupçon : elle a mauvaise presse, parce qu'elle est interprétée comme une uniformité ou comme une réduction à une iden-

tité abstraite, ou plaquée de l'extérieur. Les protagonistes de l'unité sont facilement taxés de refuser la réalité des conflits. L'appel à la réconciliation passera pour le désir d'imposer une contrainte ou la prétention de tout récupérer dans un équilibre inoffensif. Dans ces conditions certains hésitent à se déclarer les champions de l'unité.

Il est assez frappant que les récents accords doctrinaux, et spécialement ceux qui émanent de libres groupes de travail comme celui des Dombes, soient perçus par certains comme une élimination de l'altérité ou une réduction induite à l'identique. De même, dans la conférence scripturaire que nous avons entendue, les différences entre la christologie de Matthieu et celle de Luc, ou entre les communautés des **Actes des Apôtres** ont été clairement mises en relief. Mais au moment de poser la question de l'unité entre les deux visages de Jésus, et de la communion entre les communautés, l'orateur a été beaucoup plus rapide et évasif. Il nous a même dit à un moment : - Je ne sais pas.

Un tel climat ne va pas sans miner à la base la tâche œcuménique, qui par définition est au service de l'unité. Que peut encore avoir à dire et à faire le mouvement œcuménique au sein d'une conscience culturelle qui ou bien refuse la référence à l'unité, ou bien en désespère pratiquement ? Et comme nous lisons l'Évangile avec les lunettes de notre temps, on peut se demander si le message de l'unité, pour

l'Eglise et pour le monde, lui appartient encore. Ne sommes-nous pas en train de nous battre pour une chimère et de monter dévotement la garde devant un temple, sans nous apercevoir qu'il est désormais vide? La phrase déjà citée du Pr Mottu évoque sans doute une situation déjà trop réelle : « Nous vivons la fin de l'Eglise une et universelle et le début d'un conflit d'Eglises antagonistes, le deuil de l'universalité mensongère et la nuit des particularités exclusives de qui nous sommes solidaires pour la vie et pour la mort ». Pouvons-nous considérer une telle évolution comme un bien pur et simple? Quelles que soient les valeurs qui sont en gestation dans la crise actuelle, pouvons-nous regarder d'un œil serein le risque ainsi couru par l'Eglise dans sa vocation essentielle de réconciliation?

Il est vrai aussi que nos présupposés confessionnels respectifs interviennent subtilement dans l'appréciation de cette situation. Certains catholiques pourront se raccrocher coûte que coûte à une conception étroite et intransigeante de l'unité, parce que celle-ci les sécurise, et par conséquent nier la réalité de la différence et du conflit. Mais certains protestants pourront s'accommoder trop facilement d'une diversité et d'une pluralité qui évitent d'aborder certaines questions gênantes et finalement nous justifient tous à trop bon compte.

Unité et pluralisme sont solidaires

Pour quiconque réfléchit un peu, c'est là une évidence incluse dans les mots eux-mêmes : qui dit unité, désigne un tout formé d'éléments différenciés (du moins dès que l'on sort de l'unité mathématique, la plus pauvre qui soit); l'unité suppose donc la différence, au moins celle de la pluralité. Réciproquement, qui dit pluralisme, suppose un fond d'unité. Le pluralisme ne vise pas la multiplicité pure d'éléments complètement indépendants les uns des autres. Il suppose des termes comparables et associables, il les situe dans une certaine communauté. La différence ne peut être perçue comme différence qu'en référence à un ensemble unifié où elle trouve sa place. La solidarité des deux termes est donc immanquable.

Le théologien catholique allemand du début du 19^{ème} siècle, J.-A. Moehler, avait déjà clairement expri-

mé la corrélation des deux termes dans la vie de l'Eglise. Dans un ouvrage consacré à l'unité, il montrait un sens aigu des droits de la différence, qui était très en avance sur son temps. Je lui emprunte quelques expressions caractéristiques. Evoquant différentes manières de vivre sa foi, il dit : « L'unité et la différence des deux aspects du christianisme dont il est ici question, ont leur fondement dans l'Eglise; ils en sont deux états différents. Cela explique leur unité dans la diversité et en même temps nous indique la manière dont elles peuvent et doivent s'accorder » (2). Plus loin il fait ce reproche à l'hérésie sectaire : « Ne supportant pas de différences, elle n'a pas d'unité et, n'ayant pas d'unité, elle n'admet pas de différences... Une simple différence n'est telle que par rapport à une autre avec laquelle elle coexiste dans la même unité. Cette dernière lui est donc indispensable » (3). Pour Moehler il ne peut y avoir de vie dans l'Eglise sans d'authentiques différences : il compare la tension qui existe entre unité et différences à un repos mouvementé ou à un mouvement en repos (4).

L'exemple paulinien de l'unité organique du corps humain nous oriente dans la même direction. Cette unité suppose la diversité complémentaire de chacun des membres et le développement original de chacun. Mais la vie du corps exige aussi un juste équilibre, une relation de communication et une solidarité précise au service de l'unité du tout. Dans un corps humain tout n'est pas possible à chaque membre pris en particulier, sous peine de mort.

Nous pourrions dire encore la même chose à partir du langage contemporain de la structure. Une structure est un ensemble cohérent qui admet de nombreuses varia-

bles. Pensons à un avion à géométrie variable, qui reste le même à travers les transformations de sa silhouette. Pourtant les variations d'une structure ont des limites au-delà desquelles celle-ci n'existe plus.

Ne pas confondre différence et opposition

Je me réfère ici encore à une distinction éclairante de Moehler : ce qui est incompatible avec l'unité, ce n'est pas la différence, c'est l'opposition, entendue au sens fort d'un antagonisme irréductible et inconciliable. Il notait déjà que « les différences sans lesquelles il n'est pas de vie tournent si facilement en oppositions » (5). Cela rejoint le constat que je faisais tout à l'heure : dans notre souci de donner une analyse radicale des situations, nous interprétons et nous vivons facilement les différences comme des oppositions. Du même coup on légitime l'opposition au nom de la différence. Mais peut-on faire ici l'économie d'un certain discernement? L'opposition, ou le conflit, représente en certains cas un temps nécessaire de tension, parfois tragique, afin de dénouer une situation et de faire advenir un mode de communion nouveau. Mais, hors d'une dynamique authentique de réconciliation, l'opposition doit-elle être considérée comme une situation normale dans laquelle on peut s'installer sans plus? Le problème n'est-il pas de convertir l'opposition en

(2) J.-A. Moehler, *L'Unité dans l'Eglise ou le principe du catholicisme d'après l'esprit des Pères des trois premiers siècles de l'Eglise*. Trad. de l'allemand par A. de Lilienfeld. Unam Sanctam 2. Cerf, 1938, p. 125.

(3) *ibid.* p. 145-146.

(4) *ibid.* p. 147.

(5) *ibid.* p. 149.

LA PART D'INCROYANCE

Petit troupeau dispersé au milieu des incroyants, les chrétiens dans trente ans auront perdu beaucoup de leur suffisance. Ils sauront, bien sûr, comme ceux d'aujourd'hui, que le Christ indique la voie mais ils n'auront pas peur de reconnaître qu'ils ne sont ni plus intelligents, ni plus doués, ni même meilleurs que les autres. Participants d'une société habituée au pluralisme, ils admettront volontiers que le Christ est venu pour tous, « juifs et goïms », et qu'il aime chaque être, le juste et l'inique, le riche et le pauvre, le noir et le blanc. Ils respecteront plus spontanément que nous la parcelle de vérité que recèle chaque créature de Dieu — Dieu seul est vérité et nul ne peut se l'approprier — et ils seront moins troublés par la part d'incroyance que chaque croyant porte en soi. Ils sauront, pour l'avoir eux-mêmes éprouvé, que la foi n'est qu'une incroyance surmontée par la grâce de Dieu...

Ernest Milcent et Marie-Thérèse Maltèse
« L'avenir de Dieu », édit. Grasset, p. 233.

différence ? Reprenons l'exemple évoqué des textes d'accord œcuménique. Ce type de contestation les accuse, à la limite, d'être anti-évangéliques. Ce qui est très grave. N'essaient-ils pas au contraire d'exprimer le sens dans lequel nos différences peuvent se reconnaître comme de vraies différences ? Ne représentent-ils pas plutôt un effort de conversion de mauvaises oppositions en différences authentiques, en différences saines et fécondes ?

II

UNITE ET PLURALISME DANS LA CONFESSION COMMUNE DE JESUS-CHRIST SEIGNEUR

Nous voulons confesser ensemble Jésus-Christ Seigneur au sein du monde de l'incroyance qui est celui de notre société. Cette confession doit se faire selon deux dimensions, concrètement indissociables, mais dont la distinction est néanmoins signifiante au plan de l'exposé : la dimension du « langage parlé » et celle du « langage vécu ». Je vais aborder maintenant les questions qui se posent au niveau du langage parlé de nos Eglises. Tout à l'heure, à propos du discernement des tâches, je reviendrai sur leur langage vécu. Car je n'oublie pas qu'aujourd'hui, plus que jamais sans doute, le témoignage rendu à l'Evangile se joue dans un certain visage de notre existence, ce que j'appelle le langage vécu.

L'unité est imprescriptible

« Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême » (Eph. 4, 5) : telle est la donnée imprescriptible qui commande l'unité profonde de notre langage parlé. Pas plus aujourd'hui qu'hier on ne peut prétendre que les chrétiens sont des hommes qui disent n'importe quoi de Jésus de Nazareth. Ils confessaient unanimement que Jésus est Seigneur, que Jésus est le Christ. Il y a là un moment de « vérité » qui est inhérent à leur confession de foi. L'unité profonde de leur parole, sans cesse présente au cœur de leurs recherches multiples et inlassables pour en rendre compte toujours mieux, est indissociable du



« Je conteste, donc je suis »

témoignage rendu à l'Evangile. Car il n'y a qu'un Evangile : il n'est que de relire le début de l'épître aux Galates pour en recueillir l'affirmation la plus abrupte et la plus violente qui soit, puisque Paul n'hésite pas à brandir l'anathème :

« Je suis stupéfait que vous vous laissiez détourner si vite de Celui qui vous a appelés à la grâce du Christ pour passer à un autre Evangile. Non qu'il y en ait un autre... Eh bien, quand nous-même, quand un ange venu du ciel vous annoncerait un Evangile différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème ! Nous l'avons dit et je le répète aujourd'hui : si quelqu'un vous annonce un Evangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème ! » (Gal. 1, 6-9).

L'Evangile est une Bonne Nouvelle unique pour un peuple uni, un peuple rassemblé et réconcilié. C'est pourquoi il appartient à l'unité de l'Evangile qu'il soit proclamé par des hommes qui le disent « ensemble » et par un peuple qui constitue une seule Eglise, même si ce peuple pécheur est toujours dans un laborieux devenir de réconciliation. Je pense que sur ce point nous sommes tous d'accord, même si nous divergeons dans la manière de comprendre l'unité de cette Eglise.

Cette annonce de l'unité, inhérente à l'Evangile, me paraît en correspondance avec une des aspirations les plus douloureuses de l'humanité d'aujourd'hui. Si dans certaines situations intolérables la réconciliation immédiate peut apparaître un luxe, la tension fondamentale vers la réconciliation et l'unité n'est

certainement pas un luxe. Cette aspiration nous est aussi nécessaire que l'air que nous respirons. Je pense en ce moment aux diverses analyses de Ricoeur sur le besoin de signification dans notre monde. Je crois que l'aspiration à l'unité n'est qu'un aspect de l'aspiration à la justice et à l'amour, et, plus profondément encore, de l'aspiration à une signification pour nos existences. Si l'Evangile du Christ ne véhicule plus cette valeur de l'unité, s'il n'apparaît plus au service de l'unité de l'humanité, je me demande alors s'il a encore quelque chose à dire au monde d'aujourd'hui.

En affirmant cette conviction, je ne prétends nullement oublier ce qui a été dit sur la nécessité de « réinventer » l'Evangile. Oui, nous avons toujours à faire jaillir l'inépuisable de l'Evangile, car celui-ci est toujours pour nous un avenir et sa manifestation ne sera achevée qu'à la fin des temps quand tous les croyants lui auront rendu témoignage. Mais « réinventer » n'est pas purement et simplement « inventer » : nous n'avons pas à inventer l'Evangile. Il nous a été donné. Notre ré-invention se situe dans une fidélité à l'Evangile auquel les apôtres ont rendu le premier témoignage et dans la communion d'un peuple rassemblé par lui. On a donné l'exemple du texte que l'acteur ré-invente en lui donnant chaque fois une vie nouvelle et en faisant jaillir de lui des harmoniques insoupçonnées. Oui, mais l'acteur ne peut pas faire n'importe quoi de son texte, car ce dernier a sa consistance et sa cohérence. Il y a des interprétations qu'il ne supporte pas, car elles le contredisent.

Mais l'unité n'est jamais une facilité

Si l'unité de l'Évangile et de l'Église est imprescriptible, elle n'est pas pour autant une facilité. Dans la mesure même où l'Évangile est mystère inépuisable et objet d'inlassable recherche, son unité est aussi l'objet d'un mystère et d'une recherche. Il en va de même de l'unité de l'Église. Ce fut sans doute une tentation de faire fonctionner l'unité comme une facilité : chaque fois que l'Église ou les chrétiens y ont succombé, ils ont eu tort et se sont fait du tort.

Voyons la chose de plus près à partir de la question de l'unité du N.T. qui a été soulevée au cours de nos échanges. Le problème de l'unité qui se pose au niveau de l'exégèse du N.T. est étroitement solidaire de celui de l'unité ecclésiale. En aucun cas l'unité du N.T. ne saurait devenir une facilité pour son interprétation (herméneutique). Elle doit être l'objet de constantes recherches et de soigneuses vérifications.

Nous ne pouvons lire le N.T. en croyants et dans l'Église sans le recevoir comme un tout que celle-ci nous propose en engageant son autorité, puisqu'il s'agit d'un recueil de textes « canonisés ». Corrélativement nous devons lire le N.T. en présupposant l'unité profonde de son message. Néanmoins cet horizon de l'interprétation ne doit pas nous faire oublier des diversités évidentes. S'il n'y a qu'un Évangile, il existe quatre évangiles, c'est-à-dire quatre présentations originales, comportant des différences théologiques et historiques, du visage du Christ et de son message. C'est là une donnée capitale, que l'on ne peut en aucun cas gommer. De même les types d'organisation ecclésiale varient manifestement d'une épître à l'autre. On pourrait donner bien d'autres exemples. Parfois le rappro-

chement immédiat de deux textes donne l'impression de données incompatibles. Pascal avait parfaitement senti la chose et donnait en même temps le principe dernier de la solution :

« Contradictions... pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires.

Ainsi pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent ; il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordants, mais d'en avoir un qui accorde les passages même contraires.

Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de l'Écriture et des prophètes : ils avaient assurément trop de bon sens. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés ».

B. Pascal

Pensées, éd. Lafuma, N° 257

L'interprète du N.T. est donc toujours à la recherche de l'unité de sens capable de rendre compte de toutes les diversités et de chacune des « contrariétés » dont parlait Pascal. Cette unité, toujours présente, est souvent difficile à discerner et à manifester. Agir autrement, c'est-à-dire uniformiser indûment les témoignages serait être infidèle à la richesse de la vie inscrite dans le N.T. Mais le chercheur ne peut pas plus que l'Église ancienne qui a rassemblé en un « canon » unique ces textes divers, renoncer à leur unité fondamentale, sous peine de faire voler en éclats le message évangélique. Car il sait que l'Église ancienne qui a reconnu quatre évangiles, en a exclu bien d'autres comme « apocryphes » ; en exerçant ce discernement entre les témoignages, elle a décrit le périmètre authentique de la confession de foi en Jésus Seigneur (6).

Pluralisme et ministère de l'unité

Certaines réflexions entendues ces jours ont montré combien nous nous sentons à certains moments comme frappés d'aphasie devant la nécessité de rendre témoignage à Jésus Seigneur : il est des heures où nous ne savons plus quoi dire, où nous avons envie de nous taire. Pourtant la foi ne peut se passer de « confession de bouche » (Rom. 10, 9), elle ne peut devenir aphasique sous peine de s'évanouir. L'unité non plus ne peut se passer de signes et de témoignages dans l'ordre de la parole et de la vie. Et de même que le ministère de la Parole nourrit la foi, de même l'unité a-t-elle besoin d'un ministère. Cette nécessité d'un ministère de l'unité a été évoquée plusieurs fois dans nos débats, sans jamais être prise en compte pour elle-même. Mais l'émergence spontanée de cette question dans une assemblée comme la nôtre est en elle-même pleine de signification.

Je ne puis m'empêcher ici de faire un rapprochement : on a dit plusieurs fois la convergence de notre thème de travail avec celui de la campagne de réflexion proposée par le Conseil Œcuménique des Églises dans le document intitulé « Rendre raison de l'espérance qui est en nous ». Or dans un contexte tout à fait proche du nôtre les auteurs de ce texte de « Foi et Constitution » posent finalement la même question. Après avoir invité un grand nombre de groupes de chrétiens à exprimer leur foi en Jésus-Christ, chacun dans la situation qui est la sienne, afin de rassembler une immense gerbe de témoignages, les rédacteurs terminent par cette remarque :

« Il est toujours possible que nous ne puissions pas approuver le rapport d'un groupe et le reconnaître comme un témoignage valable rendu au Christ, parce que nous le considérons comme inexact. Il est clair que c'est là un grave problème. Ici intervient une nouvelle série de questions auxquelles nous devons réfléchir.

(a) Qui sont ces hommes (« nous ») qui reconnaissent ou ne recon-

(6) J'ai donné une étude plus technique de cette question dans l'ouvrage collectif *Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament. Dossier exégétique et réflexion théologique*. Coll. « Parole de Dieu », Seuil, 1974, p. 358 et suiv. sous le titre « L'unité du Nouveau Testament et son interprétation ».

Le Cardinal Jean DANIELOU est mort le 20 mai 1974. Expert auprès du Comité épiscopal français pour l'Unité des Chrétiens, il livrait un jour sa conviction : « C'est sur le plan profond d'une fidélité à un christianisme intégral, d'une soumission intérieure à ce que le Christ a voulu instituer, que nous pouvons espérer voir se réaliser un jour l'Unité. C'est pourquoi la meilleure espérance que nous ayons de la voir se rapprocher, c'est ce contact de plus en plus étroit que catholiques et protestants reprennent avec les sources chrétiennes. La prière pour l'unité d'un côté, la fidélité à l'enseignement du Christ de l'autre, ce sont là les vraies démarches vers le rapprochement des Églises séparées. Devant cette perspective d'ailleurs nous sentons notre impuissance et que c'est de la grâce de Dieu que nous pouvons l'attendre seulement ».

naissent pas leurs témoignages respectifs ?

- (b) Quelle est la norme ou quelles sont les normes selon laquelle ou selon lesquelles on décide de l'acceptation ou du rejet d'un témoignage ? » (p. 6).

Ces questions, posées dans un document où les catholiques n'ont pas de part immédiate, concernent très exactement le ministère de l'unité de la foi. Ainsi par des voies diverses mais convergentes, nous sommes tous invités à nous interroger sur la nécessité de reconnaître ou de restaurer entre nous un tel ministère. C'est un objectif important à inscrire au programme du dialogue œcuménique (7).

De l'espérance à la foi

La conférence de J.-F. Six nous a rappelé combien la confession de Jésus ressuscité est quelque chose qui ne va pas de soi. Elle n'est pas accueillie facilement par l'homme d'aujourd'hui, et sans doute par l'homme tout court. Il ne suffit pas de s'intéresser, même passionnément, à Jésus de Nazareth pour passer, comme automatiquement, à la reconnaissance de son mystère de mort et de résurrection. Beaucoup s'arrêtent en route. Beaucoup de chrétiens regardent aussi un peu en arrière. La prédication de l'Eglise

n'annonce-t-elle pas la résurrection comme une chose trop « normale » ? Nous disons que la résurrection de Jésus est le fondement de la foi chrétienne, et que le chrétien se définit comme celui qui croit en Jésus-Christ ressuscité des morts. Nous avons fondamentalement raison. Mais peut-être oublions-nous, ce disant, que la Résurrection est aussi le sommet d'un long et difficile itinéraire. Les apôtres n'ont été invités à en être les témoins qu'après un long cheminement avec Jésus de Nazareth, et ils n'ont franchi le seuil qu'après une épreuve radicale. Ne nous étonnons donc pas que certains « décrochent » devant ce même seuil. Nous-mêmes, croyants qui confessons sincèrement Jésus ressuscité, nous demeurons aussi en-deçà de la Résurrection. Il est clair que nous sommes en-deçà, parce que nous ne sommes pas encore pleinement ressuscités, et aussi parce que nous avons encore à cheminer vers une meilleure confession de la Résurrection. Chacun à notre manière nous vivons cette tension : à la fois nous confessons et nous cheminons humblement vers cette confession. Chez beaucoup de nos contemporains le deuxième aspect, celui d'une démarche encore catéchuménale, est plus sensible que le premier. Beaucoup de groupes vivent difficilement ce chemin : ils sont dans le temps de l'espérance qui va à la foi, sans aucun automatisme d'ailleurs. L'ordre des vertus théologiques semble s'inverser : ce n'est plus tellement

la foi qui développe l'espérance, que l'espérance qui mène à la foi. C'est pourquoi le thème de l'espérance est aussi en faveur aujourd'hui.

III

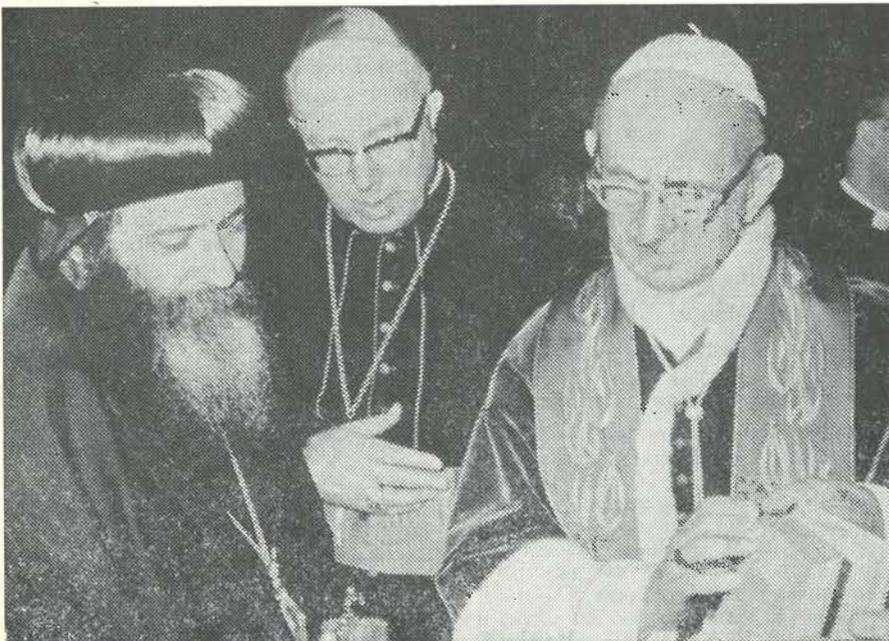
POUR UN INVENTAIRE DES TACHES ŒCUMENIQUES NOUVELLES ET ANCIENNES

Dans une de ses interventions, J.-P. Bagot nous a dit : - Quand je parle, ce qui est entendu, ce n'est pas ce que je dis dans son sens immédiat ; ce qui est entendu, c'est mon comportement, c'est aussi la structure dans laquelle je parle. Il nous rappelait ainsi que le langage parlé ne peut être compris que dans son lien concret au langage vécu de la personne, mais aussi des groupes, et finalement de la structure ecclésiale. Essayons donc de faire le point des tâches et des attitudes œcuméniques qui appartiennent aujourd'hui à l'indispensable langage vécu de l'Évangile.

Mener la lutte pour la réconciliation

De même qu'André Dumas a associé tout à l'heure la loi et la liberté, je n'hésite pas à associer la lutte et la réconciliation. La réconciliation est, elle aussi, l'objet d'une lutte : elle traverse et assume le conflit ; elle peut se heurter à des situations intolérables et longtemps insolubles. Et pourtant la lutte chrétienne ne peut jamais désespérer de la réconciliation et nous savons que les solidarités les meilleures peuvent se pervertir en dehors de sa dynamique. Les exclusives intolérantes de petits ou de grands groupes sont à craindre, si cette visée vers l'universel n'est pas fermement maintenue.

(7) Dans l'échange qui a suivi l'exposé sur le N.T. il était demandé aux membres des groupes de dire quel visage de Jésus ils privilégiaient, ou dans quel évangile ils se retrouvaient plus spontanément. La remontée de ces travaux de groupe a témoigné que les réponses ne comportaient rien d'idéologique et traduisaient très simplement une expérience de foi. Chacun disait les harmoniques du témoignage néo-testamentaire sur Jésus dont il vivait davantage, ou l'itinéraire qu'il avait accompli à travers ces harmoniques. Dans un climat commun de confession de foi s'exprimaient des différences qui n'étaient en rien des oppositions, mais bien plutôt l'attestation d'une richesse inépuisable.



Les accords doctrinaux sont des efforts de conversion de mauvaises oppositions en différences authentiques : le pape Paul VI et le pape des Coptes Chenouda III au Vatican en mai 1973.

Nous sommes là en présence d'un terrain immense qui a été quelque peu balisé ces jours-ci. Je vais simplement rassembler ce que nous avons dit et ressenti ensemble, en rappelant les clivages nouveaux et anciens sur le terrain desquels nous avons à œuvrer à la reconnaissance mutuelle.

Prendre en compte les nouveaux clivages

Il y a d'abord le domaine des nombreux clivages créés par l'injustice. Ils s'expriment vigoureusement à travers les engagements politiques et sociaux. Ils sont aussi présents dans les déséquilibres internationaux les plus flagrants, où l'inconscience des pays riches accule à la misère une immense partie de l'humanité. Ils se traduisent encore par des inégalités d'ordre culturel, incompatibles avec un exercice humain de la liberté. N'avons-nous pas, à la modeste place qui est la nôtre et, chaque fois que la chose est possible, ensemble, à inventer des attitudes, des options et des engagements qui témoignent de l'Évangile ? Ces options seront certainement « plurielles » et - s'il est permis de le dire sans trop d'utopie - c'est la différence articulée de témoignages rendus au même Évangile qui pourrait être pleinement signifiante. Sans doute cela n'ira-t-il pas sans de nombreux débats entre chrétiens eux-mêmes. Sans doute aussi un discernement devra-t-il s'exercer sur ces différents « Évangiles vécus » en réponse à l'injustice. Peut-être avons-nous à vivre, à propos d'une interprétation actuelle du message évangélique de justice, l'analogie des débats et des conflits qui ont été vécus par l'Église lors des grands conciles anciens à propos de la confession de Jésus-Christ. Nous n'avons pas à craindre un tel débat, à la condition de le vivre dans une volonté de fidélité inconditionnelle à l'Évangile, à la condition aussi de ne pas y réintroduire nos divergences confessionnelles.

Il y a aussi le clivage de l'incroyance sur lequel nous avons passé une journée de réflexion. Je souhaite que J.-F. Six nous ait communiqué quelque chose de sa passion d'annoncer l'Évangile, c'est-à-dire le Christ Seigneur au monde actuel de l'incroyance. Puisse-t-il nous avoir communiqué sa conviction qu'il ne s'agit pas là d'un secteur de frontière, tenu par quelques combattants spécialisés, mais

qu'il s'agit d'une tâche qui nous concerne tous, puisqu'elle n'est qu'une dimension concrète de la mission qui concerne toute l'Église. Il appartient à l'Évangile d'être sans cesse porté et annoncé à tous les hommes, quelles que soient leurs situations. L'Évangile serait trahi dans son essence même s'il était porté par des Églises qui ne s'intéressent pas à tous les hommes et n'essaient pas de parler à tous les hommes.

Il y a encore les clivages qu'on a appelés ici « horizontaux ». On entendait par là ceux qui se dessinent à l'intérieur de chacune de nos Églises entre divers types de chrétiens ou entre certains chrétiens et l'institution. On a évoqué en particulier l'absence de pont entre cette assemblée que nous formons et qui représente largement « l'institution », et d'autres assemblées (par exemple la récente assemblée des chrétiens critiques) qui représentent un autre monde de réflexion et de recherches, de tensions et de conflits. Une telle situation nous

FREDO KRUMNOW SYNDICALISTE CHRETIEN

A 47 ans Fredo KRUMNOW, frappé d'un cancer, est mort le 19 mai 1974. « Il était apparu, aux côtés d'Eugène Descamps, d'Edmond Maire ensuite, comme l'une des figures de proue de la C.F.D.T. : la plus représentative sans doute de cette « C.F.D.T. des luttes » qui se cherche et tente de se définir à travers un certain nombre de conflits significatifs, de Rhodiacta en 1967 à Lip en 1973, en passant par Penarroya, le Joint français et quelques autres. Ce qu'on y trouve de générosité, d'enthousiasme, d'imagination. C'est cela même qui faisait de Fredo KRUMNOW une personnalité si populaire et si attachante ». (1)

Comme l'a rappelé à juste titre Félix LACAMBRE, malgré ses responsabilités dans le secteur de l'action revendicative, le lendemain de la grève du Joint français, Fredo KRUMNOW avait voulu consacrer sa journée à la rencontre nationale de Bièvres pour l'Unité des Chrétiens le 6 avril 1972. Son témoignage : « Je ne crois en Dieu que parce qu'Il est Amour » avait été profondément ressenti. « Ils sont très nombreux, écrit Félix LACAMBRE, ceux chez qui Fredo KRUMNOW a nourri l'espérance que « le peuple débouchera un jour sur le Christ », ceux qui, aujourd'hui, se souvenant « des gouttes d'amour semées tout au long d'une vie » entourent Madeleine, son épouse, et ses quatre enfants de leur pensée, de leur prière, de leur espérance ». (2) Les lecteurs d'U.D.C. sont du nombre. Comment ne reliraient-ils pas le message que Fredo leur a laissé : « Il m'est déjà souvent arrivé de discuter de la mort et de la Résurrection avec des gens qui n'ont pas de foi, avec des militants. J'explique toujours que le problème n'est pas de savoir si on croit en la Résurrection ou pas, mais si on croit en l'amour ou non. Si on croit en l'amour, la Résurrection en est la conséquence logique ». (3)

- (1) Jacques Julliard, LE NOUVEL OBSERVATEUR, 27 mai 1974.
- (2) Journal LA CROIX, 21 mai 1974.
- (3) U.D.C. N° 7, juillet 1972, p. 23.

pose un problème qui est œcuménique au premier chef. C'est un terrain sur lequel nous avons à lutter, à travers des murs encore très épais d'incompréhension, pour convertir l'opposition en différence. L'important est que ces clivages nouveaux ne se durcissent pas jusqu'à une rupture nouvelle. Il est urgent d'œuvrer à ces réconciliations au nom même de notre vocation œcuménique.

N'oublions pas enfin que de nouveaux clivages confessionnels peuvent se produire dans la mesure même où nous vivons encore séparés. Le contentieux qui existe entre nos Églises risque à chaque instant de s'alourdir, quand nous traitons de manière séparée les problèmes neufs qui se posent à nous. Je pense en particulier au domaine de l'éthique. J'avais émis l'hypothèse - utopique certainement - que Bièvres 72 étudie les conditions de possibilité d'une parole commune, ou du moins concertée, de nos Églises sur l'avortement, ou plus largement sur l'ensemble des questions qui touchent à la maîtrise de la vie. Le problème est aujourd'hui encore plus pressant et nous sommes obligés de constater que nous y répondons en ordre dispersé et que dans nos prises de position nous n'exprimons pas seulement des différences.

Sans oublier les anciens clivages

Le vieux contentieux n'en est pas évanoui pour autant. Le poids de tout ce qui vient d'être évoqué ne saurait nous faire oublier le poids encore lourd du contentieux ecclésiologique. Les nouveaux clivages doivent au contraire nous aider à percevoir les anciens dans un éclairage différent et nous donner plus de force pour les aborder.

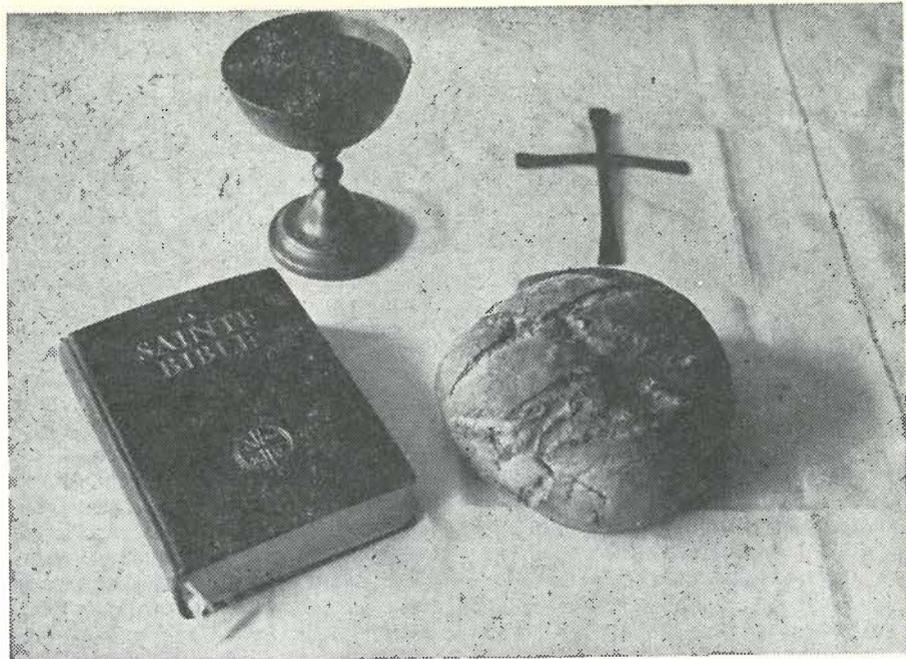
Il est en particulier inutile de nous masquer ce que nous avons senti pendant ces trois jours. Après plusieurs années d'avancées particulièrement significatives, nous constatons en ce moment des raidissements. Je suis parfaitement conscient des raidissements catholiques actuels. Certains ont été évoqués avec franchise et simplicité entre nous. Il faudrait y ajouter ce qui s'exprime dans certains articles parus récemment qui reprochent aux initiatives œcuméniques - doctrinales notamment - de prétendre afficher une unanimité de façade, au prix des plus graves ambiguïtés,

et en oubliant les « clivages » fondamentaux qui séparent la lecture protestante du christianisme de la lecture catholique. Mais je ne serais pas loyal avec cette assemblée si je n'évoquais pas aussi les raidissements protestants. Par exemple la déclaration sur les ministères du Synode national de l'E.R.F. (La Grande Motte, 1973) pose aux catholiques un problème œcuménique réel (8). Nous ne pouvons pas ne pas nous interroger sérieusement sur la signification d'un tel texte, dont le moins qu'on en puisse dire est qu'il n'est pas encourageant pour ceux qui essaient, de part et d'autre, de débloquer la difficile question des ministères. Je sais combien il est grave de prétendre interpellier son frère. Je vous demande donc la plus grande bienveillance tant pour ce que je viens de dire que pour ce que je crois devoir ajouter.

Pendant cette rencontre il y eût un débat au cours duquel les catholiques ont exercé une certaine auto-critique devant leurs frères protestants. Cela s'était déjà un peu produit à Bièvres sur les mêmes problèmes brûlants. Je me réjouis de cette liberté et de cette maturité. J'aimerais beaucoup sentir une attitude équivalente chez nos frères protestants. J'aimerais les entendre exprimer devant nous leurs propres difficultés, voire certains piétinements devant des problèmes qui nous concernent tous et dont je ne puis croire que la responsabilité soit unilatérale. On a longtemps reproché au catholique d'attendre tranquillement et de pied ferme que son partenaire fasse tout le chemin pour venir jusqu'à lui (viene à Canossa?). Je pense que personne d'entre nous ne souhaite voir une telle attitude s'inverser subtilement.

Nous avons tous souffert à cause de l'Eucharistie pendant cette rencontre. Les uns et les autres nous avons reçu et compris ce qui a été dit et ce qui a été fait à titre de renoncement douloureux. Pour

(8) Voici le texte qui fait le plus difficulté, non que toutes ses affirmations soient irrecevables, mais en raison de la structure ecclésiale qu'il suggère : « 2. Pour nous, nous avons la conviction fondamentale des Réformateurs selon laquelle tous les fidèles sont prêtres ; ils sont consacrés par le baptême qui les expose au risque du service de l'Evangile. Il n'y a donc plus de sacré. La présence du Christ n'est pas liée à un homme, fut-il pasteur, mais à la communauté tout entière, elle dont la vie est inséparable de la Parole qu'elle proclame et de l'Eucharistie qu'elle célèbre... » Eglise réformée de France, LXVIème Synode national, La Grande Motte, 1973, Ordre du jour sur « la Mission de la communauté chrétienne et la diversité des ministères ».



« Nous avons tous souffert à cause de l'Eucharistie pendant cette rencontre »

ma part je regrette la situation objective qui a été la nôtre sur ce point. Mais je me demande aussi - ceci soit dit en toute liberté et humilité - si la position catholique en matière d'hospitalité eucharistique est perçue par nos frères comme une question de fidélité à l'Evangile, et pas simplement comme un point de mauvaise volonté disciplinaire. Sans doute avons-nous tort de si mal arriver à nous faire comprendre. Car il est une chose sur laquelle nous devrions être bien d'accord les uns et les autres : c'est par fidélité à l'Evangile, c'est parce que l'Eucharistie ne nous appartient pas, que nous agissons. L'Eucharistie est le repas du Seigneur et non le nôtre. Mais les uns et les autres nous en tirons des conclusions différentes. Les uns disent : parce qu'elle ne nous appartient pas, nous n'avons pas le droit de la refuser à qui la demande sincèrement ; les autres disent : parce qu'elle ne nous appartient pas, nous ne pouvons pas la donner à qui nous voulons sans référence à l'ordre du Seigneur. Puisse-nous nous faire l'honneur de penser que la position des autres part d'une conviction évangélique ; puissions-nous avoir le courage de nous demander en quoi la conviction de l'autre nous invite à vérifier la nôtre.

Je conclus sur un mot d'espérance. On reproche souvent aux travaux et aux accords œcuméniques d'être

de fragiles points de suture ou des agrafes épidermiques qui empêchent çà et là l'hémorragie, tandis que la blessure reste béante un peu plus loin. Et l'on nous dit aussi : en-dessous, le derme et les tissus profonds restent complètement déchirés. Je serais tenté de répondre qu'il en va un peu comme en chirurgie : il faut commencer par quelques mauvaises agrafes ; c'est comme cela que le derme et les autres tissus reconstituent leurs échanges et recomposent progressivement leur unité. Cela ne vaut pas que des textes d'accords, cela vaut de toutes les possibilités de symbiose et du champ entier des tâches œcuméniques en face desquelles Chantilly 74 vient de nous mettre. Dans un horizon désormais élargi, recueillons toutes les occasions de reconstituer lentement mais résolument le tissu ecclésial. Et gardons chevillé au cœur l'espoir qu'un jour viendra où la cicatrice elle-même de nos divisions viendra à s'effacer.

Ne manquez surtout pas

LA SEMAINE ANGLICANE
DES AVENTS

(jeudi 1er août 19 h au mercredi 7 inclus).

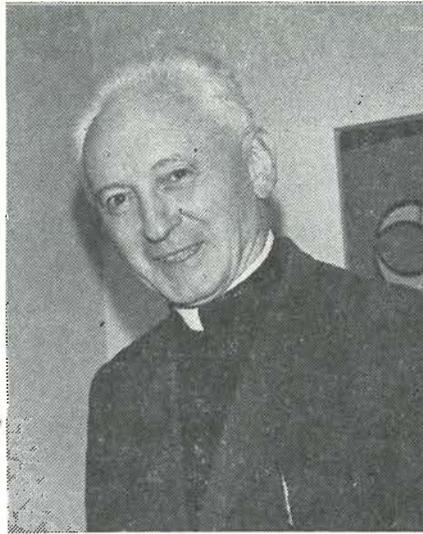
Renseignements et inscriptions :
P. FABRE « Les Avents », PEYRE-
GOUX, 81100 CASTRES (Tarn).

Le 67^e Synode National de l'Église Réformée de France

Il s'est tenu à Sainte-Foy-lès-Lyon, du 24 au 26 mai. Certains ont pu le qualifier d'assemblée de « routine ». Aucun grand débat ne l'a marqué, aucune question de fond n'y a été abordée. Les quelque 80 délégués avec voix délibérative ont eu à élire, pour trois ans, le Conseil National, les membres des diverses commissions, à discuter les rapports d'ensemble et de commissions, et à voter les ordres du jour qui s'y rapportaient. L'impression fut celle d'une assemblée dominée par les soucis d'organisation et d'administration. Et elle était accentuée par les appels très fréquents au règlement et aux exigences de la discipline que le conseiller juridique était conduit à faire. J'ai eu le sentiment que beaucoup de délégués percevaient le poids de telles exigences et aspiraient à ce que les questions de discipline manifestent les problèmes fondamentaux qu'elles recouvraient.

Car ces problèmes étaient bien présents. Par exemple, la discussion sur la place à donner statutairement aux pasteurs non-ordonnés, quelles que soient les raisons qu'ils mettent en avant pour ne pas accepter l'ordination, révélait la conviction de ne pas « cléricaiser » le ministère, et celle non moins vive de ne pas négliger le spécifique de l'ordination. En fait, toutes les questions sur la place des ministères dans l'Église, leur diversité, sur ce qu'est le pastorat, sur ce qu'implique la formation des pasteurs aujourd'hui, sur ce que comporte l'ordination, devraient être tirées au clair. Elles sont sans doute, à des degrés divers, au fond de la décision de 40 pasteurs qui, en cinq ans, ont renoncé à l'exercice de leur ministère.

Il était bon que le message d'ouverture du Président du Conseil National, le Pasteur MAURY, situât la vie de l'Église Réformée de France dans des ensembles où elle est, à des degrés variés, partie prenante : tel le Conseil Œcuménique, l'Alliance Réformée Mondiale, la Conférence des Églises européennes, la Conférence des Églises protestantes des pays latins, la Communauté Évangélique d'Action Apostolique, la Fédération protestante de France, le Conseil permanent luthéro-réformé, les relations



avec le catholicisme. Dans ce large contexte, le message traçait des directives pour de futures études sur les ministères, la dissémination, la jeunesse, la diaconie et surtout (car ce sera l'objet des synodes régionaux de l'hiver prochain) la transmission de l'Évangile. Mais au-delà de toute analyse et stratégie, deux interrogations demeurent lumineuses : « Est-ce bien de Jésus-Christ qu'il s'agit ? » en tout ce que nous pensons, faisons, projetons. « Voulons-nous vraiment le servir sans tricher ? ».

La confiance du Synode à l'égard du Pasteur MAURY a pu s'exprimer lors de l'élection du Conseil National ; pratiquement à l'unanimité il a été réélu et 50 % des membres de l'ancien Conseil sont renouvelés dans leur mandat. Une telle situation peut permettre à l'Église Réformée de poursuivre un renouveau dans la continuité : la présence d'étudiants des facultés de théologie était significative que les évolutions nécessaires éclateront un jour.

Car le Synode n'a pas craint de prendre une position concrète courageusement évangélique à l'égard de la situation des objecteurs de conscience, de même qu'il a accueilli avec un large esprit fraternel les messages du Pasteur AMARAL sur le Chili et du Pasteur RODRIGUEZ, président de l'Église évangélique du Portugal.

Aujourd'hui on n'imagine pas une assemblée importante d'Église sans une dimension œcuménique. Les

délégués étaient sans complexe à l'égard du chanoine DESSEAUX et de moi-même, délégués de la Conférence épiscopale. A la fin du culte de Sainte Cène au Temple du Change, tant mes voisins que M. le Président MAURY m'exprimèrent leur sympathie dans la souffrance d'un non-partage eucharistique. De plus, si une maison catholique (l'ancien grand séminaire de philosophie de Lyon) accueillait le Synode, deux actes de l'Église catholique de Lyon furent remarqués : la lettre pastorale du cardinal RENARD à ses diocésains et « l'excellente intervention » (pasteur Richard Molard), chaleureusement applaudie, qu'eut l'archevêque à l'Assemblée, le 25 mai. Il attachait notamment une importance au fait que les questions que nous nous posons entre chrétiens ont aujourd'hui un tout autre sens et d'autres urgences que jadis, parce que nous vivons ensemble dans un monde qui a de nouvelles exigences : la mission évangélique actuelle donne un sens nouveau à l'espérance de l'Unité.

Au Synode a été salué le 8^{ème} centenaire de la « conversion » de Pierre VALDO à Lyon. Je demeure étonné qu'un fait considérable, où nos frères d'Orient sont profondément impliqués, ait été passé sous silence : le 7^{ème} centenaire du Concile d'union (hélas momentanée) de 1274, alors que l'Église d'Occident n'était pas divisée ; cet anniversaire est préparé œcuméniquement et sera célébré à Lyon en octobre prochain. Quelques amis ont été aussi surpris de ce que le Synode ne retint pas comme un thème de futures assises une proposition qui lui fut présentée : les relations avec l'Église catholique. Toutefois cela ne signifie pas un moindre intérêt pour le dialogue avec cette Église : plusieurs rapports ne l'oublèrent pas : évidemment celui du Pasteur APPIA, mais encore ceux de la Commission de catéchèse, de la Commission générale d'évangélisation et de plusieurs régions.

Ce 67^{ème} Synode National a sans doute été un relais d'étape pour un 68^{ème} qui pourrait bien être, souhaitons-le, fort animé.

P. MICHALON, p.s.s.
Directeur du Centre
Unité chrétienne à Lyon

par Jérôme Cornélis

L'événement œcuménique du trimestre fut assurément Chantilly 74. Dans son compte rendu de « La Croix », Robert Ackermann nous assure même que cette rencontre de 200 participants (140 catholiques, 58 protestants, 3 orthodoxes et 2 anglicans) « fut sans doute la plus importante qui se soit tenue en France depuis deux ans ». Aussi rien d'étonnant à ce que le présent dossier U.D.C. lui soit entièrement consacré et nous dispense d'un quelconque commentaire. Par son thème « Espérer ensemble. Rendre compte de l'espérance qui est en nous », Chantilly 74 est vraiment un jalon sur cette route de l'Unité où nous voyons toutes les Eglises préoccupées des mêmes problèmes de l'évangélisation, qu'il s'agisse du prochain synode romain ou de la réunion triennale de la commission « Foi et Constitution » qui se tiendra du 22 juillet au 5 août à Accra au Ghana, sans oublier les travaux préparatoires à la Vème Assemblée mondiale du C.O.E. à Djakarta en 1975.

FEVRIER 1974

D.O. EN SUISSE, pour un carême de partage, un calendrier œcuménique a été publié par les Eglises protestantes et catholiques sous le titre « Le salut aujourd'hui », s'inspirant du thème central de la Conférence mondiale de Bangkok (1973). Par ce document, l'Action de Carême des catholiques et de Pain pour le Prochain des Eglises protestantes ont lancé un appel pressant à plus de solidarité et de justice en faveur du Tiers-Monde. Pour chaque jour, le calendrier proposait un verset biblique, un texte de réflexion, des descriptions de projets, des opinions et des interviews illustrant les sujets suivants à raison d'un par semaine : le salut, promesses et exigences ; l'Afrique, l'Asie, l'Amérique latine, l'Europe, l'affirmation du « Salut aujourd'hui ».

M.O. A OSLO, le 10 février, Mgr Helder Camara, archevêque d'Olinda et Recife, a reçu le Prix populaire (dit aussi parallèle) de la Paix, d'un montant d'un million et demi de couronnes (plus de 830 000 F). Sur le chemin du retour dans son pays, il devait s'arrêter à Francfort pour y recevoir un complément allemand au Prix populaire, d'une valeur de 300 000 marks (355 000 F).

Ce prix populaire est dû à l'initiative de diverses personnalités norvégiennes, soutenues notamment par des syndicats et les mouvements de jeunesse, appuyées ensuite par l'Eglise luthérienne de Suède et son archevêque, qui entendaient protester contre l'attribution en 1973 du Prix Nobel de la Paix aux négociateurs de la Paix au Vietnam. Ces personnalités faisaient remarquer qu'en 1972, Mgr Camara s'était vu préférer un ingénieur agronome, qui s'est consacré à l'augmentation de la production agricole dans le monde, mais qui n'était guère connu.

L'archevêque brésilien a déclaré que les montants reçus seraient affectés à l'instruction des paysans du Nord-Est brésilien et à la distribution des terres.

Mgr Camara a dit ensuite : « La révolution au service de l'humanité est en cours, une révolution non violente, celle de l'humanisation du monde. Les sociétés multinationales ont pour seul but l'augmentation du profit et des bénéfices sans tenir compte des impératifs humains. Pour remédier à cet état de choses, il faut réformer les structures économiques et culturelles, qui, en fait, pratiquent l'oppression et la violence ».

Avant de se rendre à Oslo, Mgr Helder Camara a passé une semaine en Suisse, prenant publiquement la parole à Davos et à Zurich. De la Norvège, il a regagné le Brésil, en faisant escale en Allemagne.

R.M. A LYON, les 16 et 17 février, pour la première fois, les Eglises luthériennes et réformées de France (en Alsace et en Lorraine : Eglises liées à l'Etat par les articles organiques ; à l'intérieur : Eglises sé-

parées de l'Etat) ont tenu une Assemblée commune au centre St-Dominique de l'Arbresles, sous la présidence du professeur Benoit, doyen de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg.

Cette Assemblée qui ne disposait d'aucun pouvoir était convoquée par les quatre bureaux de ces Eglises, membres à la fois de la Fédération Protestante de France et du Conseil Œcuménique des Eglises. De nombreux travaux doctrinaux ont été réalisés par ces bureaux qui, depuis lors, se sont transformés en un Conseil permanent de 24 membres. C'est donc ce Conseil permanent présidé par l'Inspecteur ecclésiastique luthérien du Pays de Montbéliard, le pasteur Maurice Sweeting, qui a pris l'initiative de cette Assemblée à laquelle participaient 80 délégués et invités. L'objet de cette rencontre était de faire le point des excellentes relations entre luthériens et réformés de France, après que le Conseil permanent ait pris note de « La Concorde de Leuenberg » qui, voici deux ans, a mis officiellement fin aux divergences doctrinales entre l'Alliance Réformée Mondiale et la Fédération Luthérienne Mondiale.

Cette rencontre a donc pris la forme d'une retraite centrée sur un thème abordant les questions essentielles de l'heure à partir d'une interrogation spirituelle : culpabilités, délivrance, pardon. Afin d'élargir les débats au-delà des problèmes internes au protestantisme français, les journées furent inaugurées par une étude biblique (sur le paralytique de Capernaum) présentée par le professeur suisse Pierre Bonnard et les travaux poursuivis en groupes animés par les deux doyens des Facultés de



Chantilly 74 - Au milieu du groupe, Mlle Madeleine Barot qui a longtemps travaillé au C.O.E. et se trouve actuellement chargée des Relations extérieures de la F.P.F.

théologie catholique et protestante de Paris, le P. Pierre Liégé et le Prof. André Dumas.

L'inspecteur ecclésiastique Ernest Mathis, de l'Eglise luthérienne d'Alsace et de Lorraine, était responsable du cadre liturgique de ces journées. C'est dans ce cadre que les frères dominicains assistèrent au culte de sainte cène de l'Assemblée et réciproquement, des délégués protestants à la messe du couvent.

La majorité des participants a estimé que l'authenticité des débats et la liberté d'expression de chacun ont fait plus pour l'unité formelle du protestantisme français que n'importe quelle Assemblée d'allure juridique ou administrative aurait pu le faire.

R.I. A BAD SAAROW, en Allemagne de l'Est, du 18 au 22 février, s'est réuni le Comité exécutif du Conseil œcuménique des Eglises. Les participants se sont préoccupés des problèmes du racisme et de la sous-alimentation ainsi que de la préparation de l'Assemblée générale de Djakarta en 1975 qui sera caractérisée par un style nouveau.

Le Comité exécutif a également discuté de la réponse à donner aux lettres reçues en août de la part du Patriarcat œcuménique de Constantinople et du Patriarche de Moscou et de Toutes les Russies dans lesquelles le C.O.E. était accusé de trop accentuer la dimension sociale et politique du salut.

En réponse, les deux lettres signées par M. Thomas, président du Comité central, et par le pasteur Philip Potter, secrétaire général du C.O.E., soulignent le souci du C.O.E. de lutter pour les valeurs spirituelles dans la construction de la société : pour la reconnaissance de la vérité, pour l'établissement de la justice, pour l'expression de la liberté et la cessation de l'exploitation.

MARS 1974

D.O. AUX ETATS-UNIS, le 4 mars, la Commission nationale luthéro-catholique américaine a publié une déclaration sur la primauté du Pape. Un certain accord sur une question qui demeure le grand obstacle à l'unité visible des chrétiens semble avoir été atteint.

Créée en 1965, cette Commission luthéro-catholique américaine est composée de membres mandatés par leurs Eglises. Présidée conjointement par le Dr Empie, ancien secrétaire général du Comité américain de la Fédération Luthérienne Mondiale, et par Mgr Murphy, auxiliaire de Baltimore et président de la Commission épiscopale pour l'unité, il comprend 15 luthériens et 14 catholiques, dont beaucoup sont des biblistes, historiens et théologiens connus à l'étranger.

Les catholiques ont pu redire sans complexe l'enseignement de Vatican I : « L'acceptation de la fonction papale



Chantilly 74 - Le chanoine Jacques Desseaux et Mgr Edouard Beauvuin (de Bruxelles) sont tous deux consultants du Secrétariat romain pour l'Unité.

est pour nous impérative, car nous croyons qu'elle est voulue par Dieu pour son Eglise. La mission confiée à l'Eglise par le Christ est servie par la papauté. En elle, Dieu nous a donné un signe d'unité et une aide pour la vie chrétienne et la mission. Aussi, nous affirmons la position traditionnelle catholique romaine que la papauté est, en un sens vrai « d'institution divine ».

Après avoir rappelé que le temps n'est plus où, dans un certain luthéranisme, le Pape était couramment qualifié d'Anté-Christ, les luthériens ont déclaré :

« Les premiers réformateurs n'ont pas rejeté ce que nous avons appelé « la fonction de Pierre », mais plutôt la papauté « historique » comme ils la rencontraient de leur temps. Nous avons besoin de nous rappeler que les premiers luthériens ont souhaité une réforme de la papauté, précisément dans le but de voir l'unité de l'Eglise préservée ».

De part et d'autre, l'accent a été mis sur la nécessité de « structures de réconciliation » entre les Eglises.

Ainsi pense la Commission :

« Pourraient être sauvegardées les légitimes traditions des communautés luthériennes et leur héritage spirituel serait préservé... Peut-être cela impliquerait-il une primauté dans laquelle le service du Pape pour l'unité par rapport aux Eglises luthériennes, serait plus pastoral que juridique ».

M.O. A LONDRES, le 11 mars, le Dr Ramsey, archevêque de Cantorbéry, a remis sa démission à la reine Elisabeth. Le primat de la Communion anglicane a annoncé qu'il prendrait sa retraite le 15 novembre prochain, ayant atteint 70 ans. Président du C.O.E. de 1961 à 1968, le Dr Ramsey a travaillé sans relâche à l'unité des chrétiens dans son pays et à l'étranger. Outre les efforts qu'il a faits pour unir l'Eglise méthodiste et l'Eglise d'Angleterre, il a rendu visite au pape Paul VI en 1966, au patriarche œcuménique de Constantinople et aux dirigeants orthodoxes de Grèce et d'U.R.S.S.

A la suite de l'annonce de sa retraite prochaine, le cardinal John Carmel

Heenan, archevêque de Westminster et président de la Conférence épiscopale d'Angleterre et du Pays de Galles, a rendu un hommage élogieux à celui qui fut un de ses amis intimes.

« La retraite du Dr Ramsey, écrit le cardinal, sera une grande perte non seulement pour les anglicans, mais aussi pour tous ses nombreux amis des autres confessions. Lui et moi sommes des amis intimes depuis qu'il était à York et moi à Liverpool. Par son style, il a fait encore plus pour l'unité chrétienne que son prédécesseur, le Dr Fisher, qui franchit une étape importante en rendant visite au Pape. Comme intellectuel et comme pasteur, le Dr Ramsey aura été un des grands archevêques de Cantorbéry ».

De son côté, le co-président (catholique) de la commission internationale anglicane-catholique, Mgr Alan Clark, évêque auxiliaire de Northampton, a déclaré : « Sous la prudente direction de l'archevêque Ramsey, les relations entre catholiques et anglicans avaient acquis une stabilité et une souplesse qui ne cessent de confondre ceux qui critiquent le mouvement œcuménique. Dans le Pape Paul VI, il a rencontré un chef d'une même ouverture et d'un cœur semblable au sien, capable de maintenir les efforts consentis en vue de restaurer l'unité chrétienne, tous deux étant conscients de leurs graves responsabilités. Ces deux chefs ont prouvé à leurs subordonnés, parfois récalcitrants, que le moment est venu de travailler avec courage et avec confiance, dans la conviction que les divisions, trop longtemps maintenues, peuvent être vaincues ».

Enfin, un communiqué conjoint de plusieurs Eglises protestantes signale que la désignation du Dr Michael Ramsey ne fut pas très bien accueillie à l'époque par certaines Eglises protestantes, mais que celles-ci reconnaissent aujourd'hui que leurs craintes d'alors n'étaient nullement fondées, car elles ont pu constater les éminentes qualités du Primat anglican au sein du Conseil britannique des Eglises.

R.M. A PARIS, les 16 et 17 mars, un colloque international a réuni 80 personnalités (56 femmes et 26 hom-

mes venus de 8 pays d'Europe ainsi que des Etats-Unis) sous l'égide du mouvement « Effort diaconal » pour étudier la question de l'accès des femmes au diaconat. Parmi les participants, on remarquait la présence d'historiens et de théologiens comme A. Jaubert, Y. Congar, R. Metz, J.-M. Aubert, deux diaconesses et un pasteur protestants. Dans une motion adressée à l'Episcopat en vue du Synode, le colloque demande aux évêques « d'examiner la possibilité d'ordonner des femmes au diaconat ». Aux yeux des participants, cette possibilité ne serait pas la simple restauration d'une fonction d'autrefois ni un remède à la pénurie des prêtres. Elle ne pourrait trouver sa signification qu'en s'insérant dans un renouvellement de tous les ministères et dans un accroissement considérable des responsabilités des baptisés, hommes et femmes, dans l'Eglise.

D.B. A LONDRES, le 7 mars, déclaration du célèbre écrivain spirituel russe Antoine Bloom, métropolitain de Souroge, exarque pour l'Europe occidentale du patriarcat de Moscou. Auparavant, un métropolitain orthodoxe russe, Seraphim de Krutitsy et Kolomna, avait demandé si Alexandre Soljenitsyne « en calomniant le pays où il est né », prouvait ainsi qu'il était « chrétien de cœur ».

Dans une lettre au « Times » de Londres, en date du 1er mars, ce métropolitain écrivait : « Après tout ce qu'il a fait contre son pays, Soljenitsyne peut-il encore être considéré comme l'un de ses fils ? Aux yeux des croyants de l'Eglise orthodoxe russe, il n'a plus le droit de se dire chrétien ».

En réponse à cette lettre, le métropolitain Antoine Bloom a déclaré : « Loin d'être un traître à son pays, Soljenitsyne montre un profond amour, allant jusqu'à la mort, pour la Russie, dans le combat sans peur qu'il mène pour la dignité humaine, la vérité et la liberté... il est convaincu qu'une nation qui ne peut regarder ouvertement en face son passé récent, ne peut résoudre ses pro-

blèmes présents et futurs. Dans cet amour, il n'est pas seul, ni en Russie, ni ailleurs ».

Peu après, le métropolitain Antoine Bloom a demandé d'être déchargé de ses fonctions d'exarque et sa démission a été acceptée par le Saint-Synode du patriarcat de Moscou.

M.O. EN VALAIS, par 16 936 oui contre 11 991 non, le peuple valaisan a accepté une modification de la Constitution cantonale et la reconnaissance de l'Eglise réformée comme institution de droit public. Jusqu'ici, la Constitution du Valais mentionnait la seule confession catholique, celle-ci étant « religion d'Etat ». Désormais, l'Eglise réformée sera donc dans le Valais reconnue en droit comme elle l'était en fait. Après la suppression l'an dernier des articles discriminatoires de la Constitution fédérale contre les Jésuites, c'est un nouveau pas vers la paix religieuse.

R.I. A WOUDSCHOTEN, aux Pays-Bas, en mars dernier, s'est tenue la quatrième session du dialogue officiel au plan mondial entre Catholiques et Réformés. Cette rencontre de théologiens désignés par le Secrétariat romain pour l'Unité et l'Alliance réformée mondiale était consacrée à l'Eucharistie. Un extrait des conclusions permet d'apprécier les résultats de la session :

« Alors que dans notre dialogue nous n'avons pas encore consacré de session particulière au problème du Ministère (session prévue pour 1975), nos recherches et discussions de Woudschoten nous ont permis d'apprécier les richesses de nos doctrines et attitudes respectives concernant l'Eucharistie. Nous pensons avoir atteint jusqu'à une compréhension commune de la signification, de la finalité et de la doctrine fondamentale de l'Eucharistie, compréhension qui est en plein accord avec la Parole de Dieu et avec la Tradition chrétienne universelle. Nous pensons aussi que la voie est nettement ouverte

devant nous d'une élimination des malentendus et des divergences sur la théologie de la Sainte Cène qui pourraient encore subsister. Pour rendre compte des points sur lesquels s'accordent nos Eglises respectives, on ne peut recourir à des vocabulaires nés dans les climats polémiques antérieurs, qui se trouvent alors inadéquats. C'est pourquoi nous reconnaissons avec joie que nos deux traditions, celle des Réformés et celle des Catholiques romains, affirment toutes deux la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, et toutes deux tiennent que, parmi d'autres choses, l'Eucharistie est au moins :

- 1) Un mémorial de la mort et de la résurrection du Seigneur.
- 2) Une source de communion avec lui dans l'amour par la puissance du Saint-Esprit (cf. l'épiclese liturgique).
- 3) Une source de l'espérance eschatologique de son retour.

« En même temps, nous ressentons profondément le décalage qu'il peut y avoir entre nos affirmations d'une compréhension théologique commune et nos conduites actuelles ».

La 5ème session se tiendra au printemps de 1975 et sera consacrée au « Ministère dans l'Eglise ».

R.I. AU CAIRE, du 26 au 30 mars, s'est tenue la première réunion de la Commission mixte créée à la suite de la visite du patriarche copte orthodoxe Chenouda III à Rome en mai 1973. Les réunions étaient présidées par Mgr Charles Moeller, secrétaire du secrétariat pour l'unité, et Mgr Gregorios, évêque chargé des écoles et des instituts de théologie de l'Eglise copte.

Les travaux ont été ouverts par le patriarche Chenouda, en présence du cardinal Sidarouss, chef de la communauté copte catholique, et de Mgr Achille Glorieux, pro-nonce apostolique en Egypte. La Commission a pu faire un pas en avant dans l'expression commune de la foi en Jésus-Christ, fils de Dieu incarné. Elle a établi un programme pour la recherche théologique et la collaboration pratique des deux Eglises.

La prochaine réunion doit se tenir de nouveau au Caire avant la fin de cette année.

AVRIL 1974

D.B. A VIENNE, du 1er au 7 avril, s'est tenue une conférence non officielle de théologiens orthodoxes et catholiques romains pour examiner, sous l'angle ecclésiologique, divers problèmes de notre temps.

La Conférence a été organisée par l'Institut « Pro Oriente » de Vienne en collaboration avec le Centre Orthodoxe du Patriarcat Œcuménique et le Secrétariat du Vatican pour l'unité des chrétiens.



Chantilly 74 - A gauche, Gaston Westphal en conversation avec Marthe Westphal. A droite, le P. Philippe Liessens avec le P. Maurice Villain

Les travaux du congrès furent présidés par le Métropolite Damaskinos de Tranoupolis et le R.P. Pierre Duprey du secrétariat pour l'Unité des chrétiens au Vatican.

Le programme des interventions comportait l'étude des thèmes suivants :

- Unité et diversité dans les Ecrits du Nouveau Testament (Prof. J. G.blet, Heverlee).
- Unité de foi et diversité d'expression (Dr Evangelos Theodorou, recteur de la Faculté de Théologie, Université d'Athènes).
- Eglises-sœurs, implications ecclésiologiques dans le Tomos Agapis (P. Emmanuel Lanne et Prof. P. Jean Meyendorff).
- Anathème et schisme, conséquences ecclésiologiques de la levée des anathèmes. (Prof. Joseph Ratzinger - Faculté de Théologie de Regensburg; Prof. Vlassios Phidas - Faculté de Théologie, Université d'Athènes).
- La Koinonia comme sacramentale, perspectives actuelles (P. Jerzy Klínger - Varsovie; Prof. P. Louis Bouyer - Paris).
- La Koinonia comme canonique, perspectives actuelles (Prof. P. Ion Bria - Bucarest et Genève; Prof. P. Robert Hotz - Zurich).

Dans un communiqué qu'ils ont remis à la presse à l'issue de leurs travaux, les participants déplorent le manque d'information du peuple de Dieu en ce qui concerne les problèmes théologiques qui se posent. Ils ajoutent que la question du rôle que doit jouer dans l'Eglise l'évêque de Rome est la difficulté principale à laquelle se heurte le dialogue, bien que de part et d'autre des voies aient été indiquées pour parvenir à sa solution.

Les conversations qui réunissaient une trentaine de théologiens ont eu lieu à huis clos. Les offices liturgiques communs ont été des signes d'espérance, signalent les participants qui représentaient l'Eglise catholique et le Patriarcat œcuménique de Constantinople. Le communiqué final conclut en soulignant que des conversations ultérieures sont souhaitables et en exprimant l'espoir que ces entretiens auront bientôt un caractère officiel.

M.O. A LONDRES, le 10 avril, le F. Roger Schutz, prieur de Taizé, a reçu des mains du prince Philip, le prix Templeton, qui lui a été décerné par des personnalités représentant les diverses grandes religions du monde, bouddhiste, hindouiste, musulmane, juive et chrétiennes. Ce prix, créé depuis un an et donné l'an dernier à Mère Theresa de Calcutta, est remis à des personnes qui cherchent avec les hommes contemporains « à approfondir la connaissance et l'amour de Dieu ».

A cette occasion, F. Roger a affirmé sa confiance dans les nouvelles générations. Il a parlé des intuitions qui caractérisent les jeunes se réunissant à Taizé : lutte et contemplation, dans la perspective du Concile des jeunes



Chantilly 74 : Monsieur le Cardinal Paul Gouyon, président du Comité épiscopal pour l'Unité, au milieu de l'Assemblée, entouré de Mgr Le Bourgeois, évêque d'Autun et de Mgr Elchinger, évêque de Strasbourg.

qui s'ouvrira l'été prochain.

En conclusion, il a précisé comment il utiliserait les 34 000 livres anglaises accompagnant le prix Templeton : « Je ne l'accepte pas pour la communauté de Taizé : elle a toujours refusé les dons ; nous avons toujours vécu de notre travail seulement, sans aucun capital en réserve. Je ne puis pas davantage l'accepter pour l'accueil de ces dizaines de milliers de jeunes à Taizé, même si la caisse de l'accueil est précisément vide actuellement.

J'ai pu interroger et faire interroger des masses de jeunes qui séjournent ces dernières semaines sur notre colline : (...) Cette somme sera distribuée à des jeunes, pauvres, surtout de l'hémisphère sud, qui, engagés sur les chemins de la lutte et de la contemplation cherchent à se rencontrer et à être d'inlassables chercheurs de communion. Une première somme sera laissée sur les îles britanniques, d'une part pour des jeunes qui travaillent à l'accueil des émigrés africains et asiatiques (Pakistanaï en particulier), d'autre part à des jeunes qui luttent pour une réconciliation en Irlande du Nord ».

D.M. A ISTANBUL, le 14 avril, le patriarche œcuménique a adressé à tous les chrétiens son message pascal où il a insisté sur la nécessité de célébrer ensemble et à la même date la fête de Pâques, le respect universel du statut des Lieux Saints et la constatation que la paix repose sur la justice.

Voyant dans le fait que cette année le jour de Pâques tombe le même jour dans tous les calendriers des Eglises chrétiennes, un signe clair de « l'œuvre de l'économie divine », le primat orthodoxe s'est demandé « pourquoi la coïncidence de la foi en la même Résurrection et en son message unique ne régirait pas la coïncidence des calendriers ». C'est pourquoi il vient de proposer qu'un accord panorthodoxe, puis un accord pan-chrétien désignent un dimanche fixe, afin que la fête de Pâques soit célébrée chaque année et en même temps par les chrétiens du monde entier.

Après avoir exprimé sa vénération du

Saint-Sépulcre, le chef spirituel orthodoxe a affirmé qu'en accord avec son devoir et sa responsabilité de patriarche œcuménique, « et au-delà de toute politique, nous requérons le respect universel du statut des Lieux Saints et surtout des droits saints et séculaires du patriarcat orthodoxe de Jérusalem sur ceux-ci ».

Rappelant que le Christ ressuscité a dit « la paix soit à vous » et « soyez dans la joie », le primat a souligné que « la paix repose sur le respect mutuel des droits des hommes, des institutions et des peuples et la joie n'est que le fruit de cette paix ».

R.I. A TAIZE, pendant la période pascale, se sont rassemblés 25 000 jeunes venus principalement d'Europe.

Centrée sur la célébration de la Résurrection, cette rencontre a été la dernière étape de la préparation du Concile des jeunes qui s'ouvrira le 30 août prochain, à Taizé.

Faisant le point des préparatifs pour cette grande rencontre, un groupe de jeunes a souligné qu'« au sein d'une grande diversité de situations, nous continuons notre engagement, à la fois dans la lutte pour partager le combat des hommes et des peuples exploités, et dans la contemplation pour chercher la face de Dieu ». La tâche du Concile des jeunes qui ne recherchera pas le spectaculaire, mais se voudra une « aventure publique » partagée avec tous, sera de soutenir « un réenfantement du peuple de Dieu afin qu'il soit pleinement engagé dans la lutte et la contemplation ».

« Ce que l'on peut déjà pressentir, c'est que ce Concile ne pourra pas se satisfaire de jeunes qui s'engagent à moitié », a déclaré Frère Roger, prieur de Taizé, qui a mis le montant du Prix Templeton qui lui a été décerné récemment à la disposition des jeunes participants au Concile venant de l'hémisphère sud.

R.I. A STONY-POINT (U.S.A.), du 16 au 19 avril, s'est tenue l'Assemblée Générale (Council) de l'in-

ternationale du Mouvement de la Réconciliation. Elle a nommé à la présidence internationale le Pasteur Ambroise Monod, actuel président de la branche française du MIR qui succède ainsi au Professeur Hannes de Graaf, d'Utrecht (Hollande).

En outre, le « Council » de Stony-Point a renouvelé son Comité directeur, pris d'importantes mesures concernant l'organisation du Mouvement qui aura désormais son collectif exécutif à Bruxelles et a précisé ses engagements immédiats en Amérique Latine et vis-à-vis des prisonniers du Vietnam comme vis-à-vis du problème irlandais.

R.i. A COLOMBO, du 17 au 26 avril, une soixantaine de représentants des cinq plus grandes religions mondiales se sont réunis pour discuter des ressources qu'offre leur foi pour surmonter les divisions entre les peuples.

Des ecclésiastiques et des laïcs hindous, bouddhistes, juifs, chrétiens et musulmans ont participé à cette conférence organisée par le Conseil œcuménique des Eglises, sur le thème « Vers une communauté mondiale : ressources et responsabilités pour vivre ensemble ». Ils ont examiné de près la contribution qu'apportent à la recherche de la communauté leurs écritures, traditions, histoire, culture, sagesse, de même que leur expérience religieuse contemporaine.

Au cours de ces dernières années, le Conseil œcuménique des Eglises a organisé plusieurs dialogues bi-latéraux et multi-latéraux. A Colombo, pour la première fois, les juifs ont participé à un dialogue avec les hindous, les bouddhistes, les chrétiens et les musulmans.

R.M. A CHARLEROI, en avril dernier, l'Eglise Réformée de Belgique (E.R.B.) a tenu un Synode extraordinaire. Ainsi que le Conseil synodal le lui proposait, l'assemblée a confirmé à une majorité supérieure aux deux tiers les décisions du Synode ordinaire de 1973 à Anvers, qui reconnaissait aux paroisses de l'E.R.B. le droit de solliciter leur reconnaissance par les pouvoirs publics. Cette décision avait en effet été contestée par une partie de l'Assemblée quant à sa régularité formelle et quant au fond. C'est dans un souci d'apaisement et de clarté que le Conseil synodal avait consenti à soumettre la décision incriminée à un nouveau vote exigeant une plus large majorité. Un obstacle majeur à l'unification de l'Eglise Réformée de Belgique, de l'Eglise Protestante de Belgique et de la Gereformeerde Kerken en Belgique est ainsi définitivement levé.

Un souci identique d'unité s'est manifesté au cours de la 134^{ème} session du Synode de l'Eglise protestante de Belgique tenu à Bruxelles. Les délégués ont examiné un ensemble de textes concernant l'unité du protestantisme belge. Ceux-ci seront réexaminés à la session de juin, au moment où la commission de contact des trois Eglises

concernées aura déposé son rapport. Parmi les autres sujets traités figure une stratégie de l'implantation selon laquelle le ministère spirituel de l'Eglise s'allie aux nécessités de l'urbanisme. En vue d'offrir aux pasteurs une information continue, il a été enfin décidé d'instituer un système régulier de recyclage théologique et social.

R.I. A DELEMONT, en Suisse, depuis longtemps, des retraites sont organisées pour les élèves catholiques qui terminent leur scolarité obligatoire. De son côté, la paroisse protestante organise elle aussi des rencontres de quelques jours à l'usage des catéchumènes. Les animateurs de ces retraites ont décidé de les regrouper sur le plan œcuménique et les jeunes approuvent pleinement cette tentative.

La préparation des responsables s'est faite en commun; la participation des jeunes, facultative, est généralement forte. Ceux-ci ont toute liberté de déterminer les questions à aborder.

M.O. A GENEVE, le 15 avril, l'Atelier œcuménique de Théologie a ouvert ses portes et inauguré ses travaux. Cette initiative a été prise pour aller au devant de ceux qui ont « en matière de foi quelques certitudes perdues dans une mer d'incertitude » et qui, sensibles à l'appel du Christ, cherchent un lieu d'information et de formation. Une trentaine de chrétiens engagés appartenant à diverses couches professionnelles, ont créé, avec l'appui des Eglises catholiques et protestantes de Genève un Atelier œcuménique de théologie (A.O.T.).

Se donnant pour objectif de « rendre la théologie au peuple de Dieu », l'A.O.T. veut permettre aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui de retrouver la cohérence de la foi et d'exprimer, dans leur vie et par leur vie, leur appartenance au Christ. Il sera en même temps un lieu d'échange sur les questions importantes de notre temps et prendra au sérieux tous ceux qui se tiennent, avec leurs critiques, leurs attentes et leurs questions, à l'écart de l'Eglise.

L'A.O.T. n'est ni un simple cours du soir pour post-catéchumènes, ni un institut universitaire. Chacun pourra y exprimer son expérience de foi et la confronter à celle des autres et cela quelle que soit sa profession, sa formation scolaire ou son appartenance confessionnelle. De caractère résolument œcuménique dans la situation actuelle de l'Eglise de Genève, l'A.O.T. « pose le pari qu'aucune question de foi ne peut désormais séparer ceux qui appartiennent au Christ ».

Offrant ses services avant tout aux adultes engagés dans la vie active, les responsables de l'A.O.T. ont proposé une méthode de travail qui tient compte des obligations professionnelles de chacun et qui lui permet de participer aux diverses activités de l'Atelier. Le programme comprend deux heures de cours par semaine données par un tandem d'enseignants (catholiques et protestants), ainsi qu'une demi-journée de travail en groupe sous la direction d'un animateur. La fréquence de ces rencontres qui permettront de confronter les questions soulevées lors des cours à l'expérience de la vie de chacun, sera fixée par les participants eux-mêmes. En outre, chaque participant se choisira, dans l'équipe des animateurs théologiques, un conseiller qui l'aidera dans son cheminement personnel.

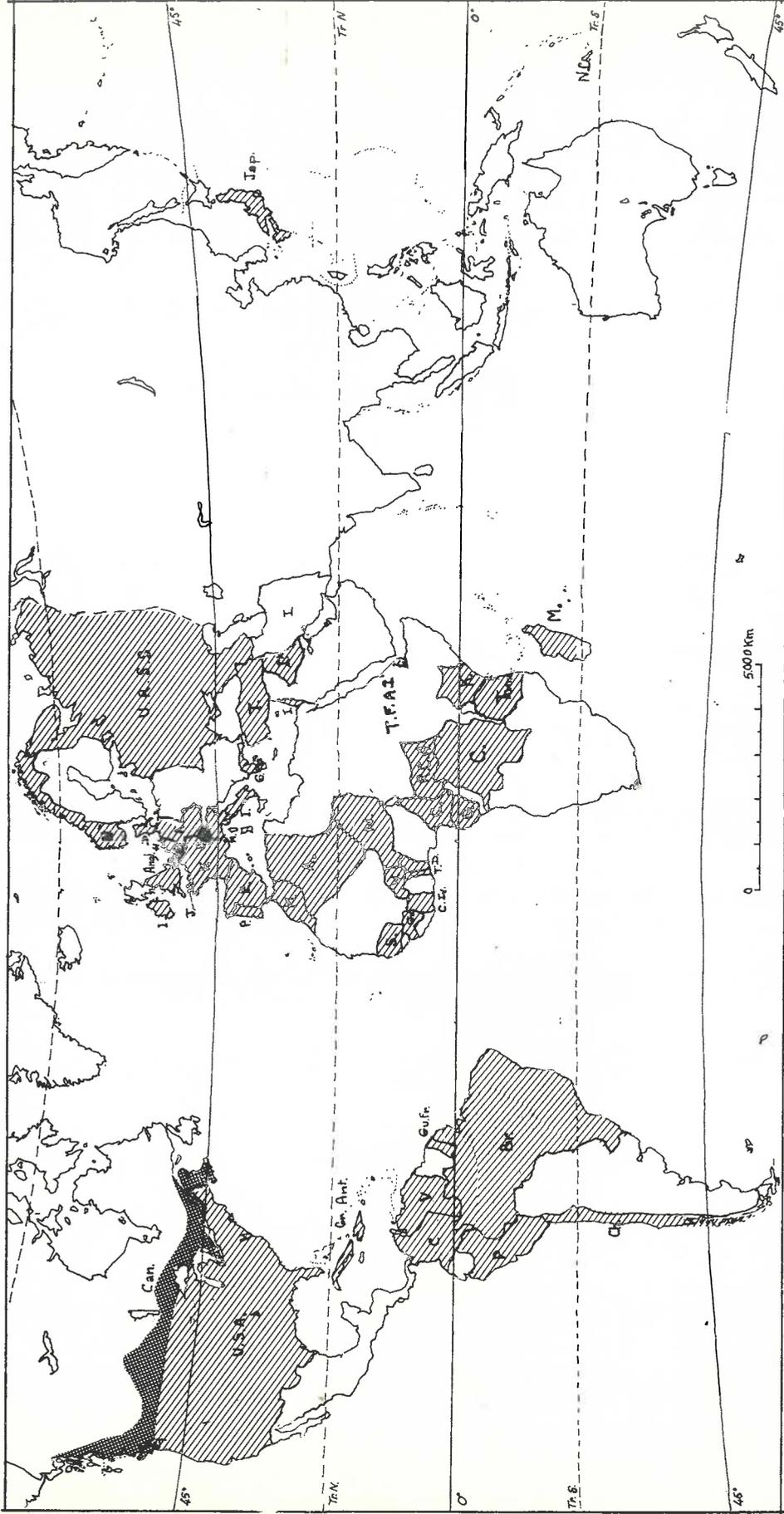
Un cycle de travail de l'A.O.T. comprendra sept trimestres placés chacun sous un thème donné. D'ores et déjà, plus de 70 inscriptions ont été reçues pour le 1^{er} cycle qui débutera dans moins de 3 mois.

Renseignements : auprès de l'A.O.T., 7, rue Tabazan, 1204 GENEVE. Tél. 25.56.60.



A la Conférence de Colombo où se sont rencontrés les représentants des cinq grandes religions mondiales, il y avait, parmi les femmes présentes, Mme Parvathamma, hindoue, directrice du Département de sociologie de l'Université de Mysore, et Mlle Nanda Leong Mei Yoke, bouddhiste, étudiante à l'Université de Singapour. A l'avant-plan, le vénérable Ananda Mangala Thera, chapelain de la Société bouddhiste de l'Université.

OU SONT LES ABONNES D ' 'U.D.C.' ?



ILS SONT DANS LES 51 PAYS SUIVANTS :

- | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
|---------|----------------------|------------|-----------------|--------|----------|--------|-------|----------|-------|---------------|----------|----------|---------|--------|-------|------------------|-------|--------|---------|-------------|----------|------|------|---------|--------|--------|-------|--------|-------|------------|-------|--------|-------|--------------------|---------|--------------|-------|----------|--------|---------|---------------|----------|----------|------|---------|----------|--------|---------|-----------|-------|
| ALGERIE | ALLEMAGNE DE L'OUEST | ANGLETELLE | BELGIQUE | BRESIL | CAMEROUN | CANADA | CHILI | COLOMBIE | CONGO | COTE-D'IVOIRE | DANEMARK | DAHOMIEY | ESPAGNE | FRANCE | GABON | GRANDES ANTILLES | GRECE | GUINEE | GUYANNE | HAUTE-VOLTA | HOLLANDE | IRAK | IRAN | IRLANDE | ISRAEL | ITALIE | JAPON | JERSEY | KENYA | MADAGASCAR | MAROC | MONACO | NIGER | NOUVELLE-CALÉDONIE | NORVEGE | OCEAN INDIEN | PEROU | PORTUGAL | R.C.A. | SENEGAL | SUISSE | TANZANIE | T.F.A.I. | TOGO | TURQUIE | U.R.S.S. | U.S.A. | VATICAN | VENEZUELA | ZAIRE |
|---------|----------------------|------------|-----------------|--------|----------|--------|-------|----------|-------|---------------|----------|----------|---------|--------|-------|------------------|-------|--------|---------|-------------|----------|------|------|---------|--------|--------|-------|--------|-------|------------|-------|--------|-------|--------------------|---------|--------------|-------|----------|--------|---------|---------------|----------|----------|------|---------|----------|--------|---------|-----------|-------|
- N.B. - Sont en gras les pays dans lesquels un correspondant reçoit les abonnements à U.D.C.



SECRETARIAT NATIONAL POUR L'UNITÉ DES CHRÉTIENS

17, Rue de l'Assomption — 75016 Paris